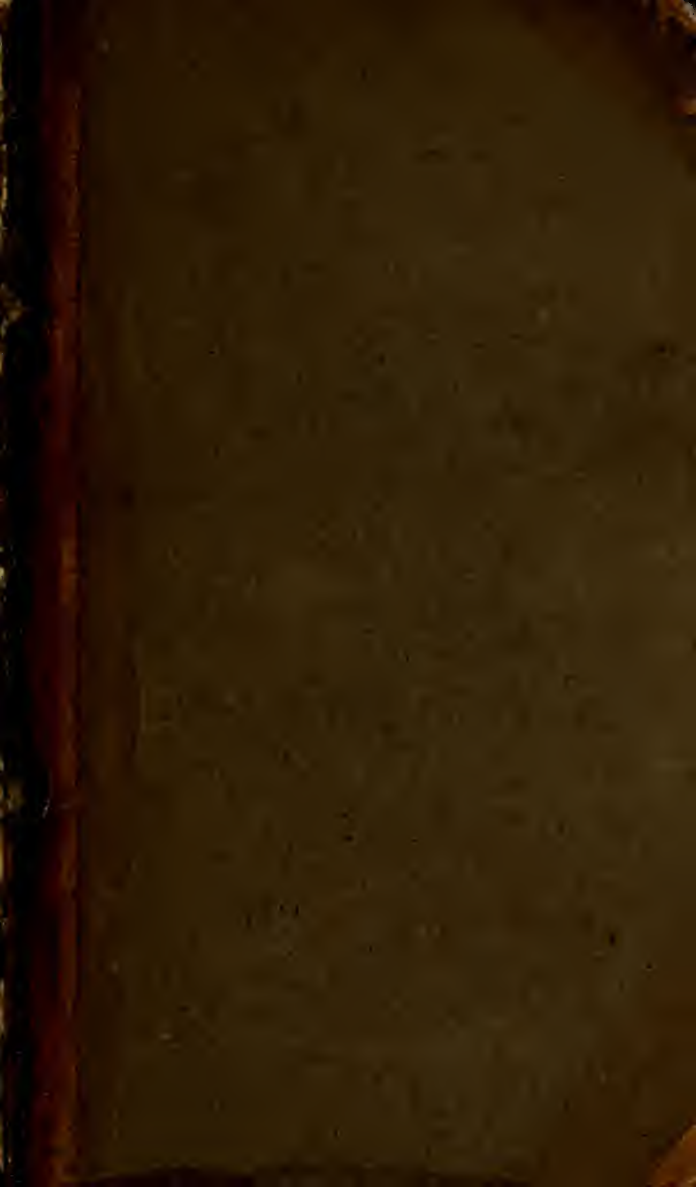
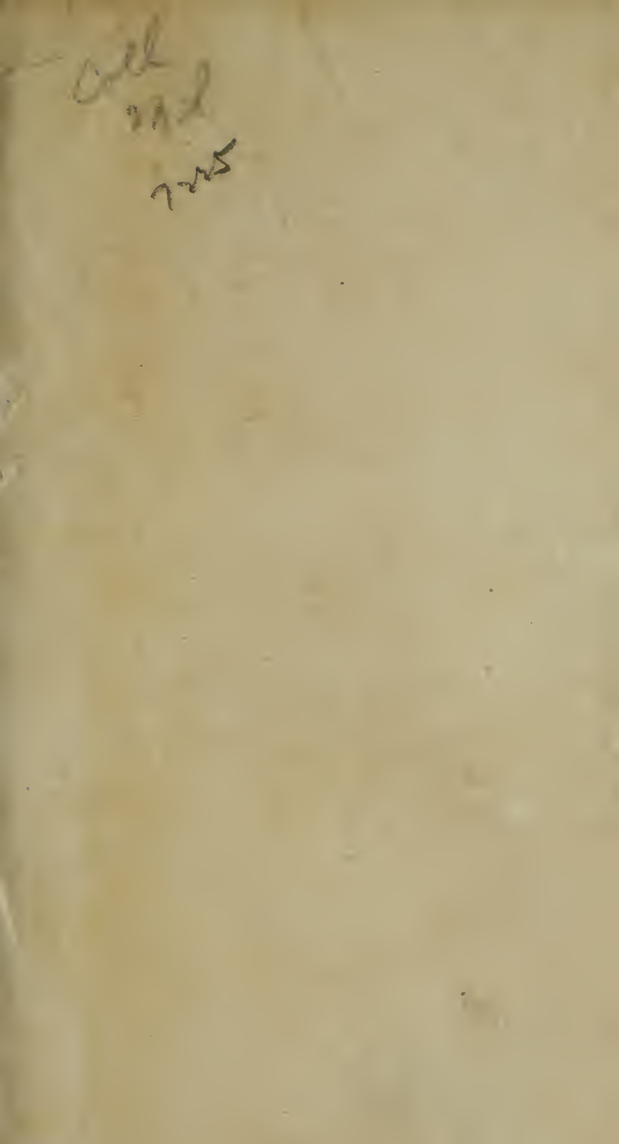




VOYAGE MERVEILLEUX DU PRINCE FAN-FÉRÉDIN DANS LA ROMANCIE;

CONTENANT

Plusieurs Observations Historiques, Géographiques, Physiques, Critiques & Morales.



A PARIS,
Chez P. G. LE MERCIER, ruë S. Jacques, au Livre d'Or.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

A MADAME

C** B**

Non, MADAME, *je ne connois point de méchanceté pareille à celle que vous m'avez faite. Il faut que le Public en soit juge; je ne puis souffrir les Romans, vous le sçavez. Je vois que vous les aimez, & je vous*

pour une femme. Vous abhorrez une Epître Dédicatoire, vous me l'avez dit. Eh bien, vous aurez l'un & l'autre. Car je le déclare ici à tout le Public. C'est à vous, & à vous toute seule, c'est à Madame C** B** *que je dédie cet Ouvrage; & comme jamais Dédicace ne va sans éloges, il ne tient qu'à moi de vous en accabler; c'est une belle occasion de satisfaire l'envie que j'en ai depuis long-tems. Non; je crois vous entendre me de-*

mander grace, & je n'ai pas le courage de vous refuser. Pour rendre ma vengeance complette, il suffiroit de vous nommer; mais je m'en garderai bien, parce que vous ne manqueriez pas de me rendre la pareille; & à dire le vrai, je ne vous haispas assez pour acheter à mes propres dépens le plaisir de me venger. Gardez-moi donc le secret, je vous prie, comme je vous le garderai; & je vous promets de plus que si ce petit Ouvrage répond à mes

intentions, en vous inspirant à vous & à ceux qui le liront, un juste dégoût de la lecture des Romans, je vous pardonnerai de me l'avoir fait écrire. J'ai l'honneur d'être,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur ***

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit intitulé : *Voyage Merveilleux du Prince Fan-Férédin dans la Romancie*. Le dessein de cet Ouvrage ingénieux m'a paru digne de l'impression. Fait à Paris le 5. Mars, 1735.

GALLYOT.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amez & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlemens, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers, qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé le Sieur *** Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public un *Voyage Merveilleux du Prince Fan-Férédin dans la Romancie* ; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caractéres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modéle sous le contrescel des

Préſentes. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit ſieur Expoſant, Nous lui avons permis & permettons, par ces Préſentes de faire imprimer ledit Voyage ci-deſſus ſpécifié, conjointement ou ſéparément; & autant de fois que bon lui ſemblera ſur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée ſous notredit contreſcel, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de ſix années conſécutives, àcompter du jour de la date deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes de quelque qualité & condition quelles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéïſſance; Comme auſſi à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-deſſus expoſé en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit ſieur Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Expoſant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des

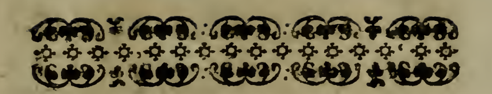
Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril mil sept cens vingt-cinq, & qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin: le tout à peine de nullité des Présentes; Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux Copies collationnées, par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'éxécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans de-

mander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel eſt notre plaiſir. DONNE' à Verſailles le dixiéme jour du mois de Mars l'an de grace mil ſept cens trente-cinq, & de notre Regne le vingtiéme. *Signé*, par le Roi en ſon Conſeil.

DE SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre IX. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 73. fol. 62. conformément au Réglement de 1723. qui fait défenſe Art. IV. à toutes perſonnes de quelque qualite qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir les Exemplaires preſcrits par l'Art. CVIII. du même Réglement. A Paris ce 13. Mars 1735.

Signé, G. MARTIN, *Syndic*.



TABLE

DES CHAPITRES.

Fin de la Table des Chapitres.

VOYAGE



VOYAGE MERVEILLEUX DU PRINCE FAN-FÉRÉDIN DANS LA ROMANCIE.

CHAPITRE I.

Départ du Prince Fan-Férédin pour la Romancie.

JE pourrois, ſuivant un uſage aſſez reçû, commencer cette Hiſtoire par le détail de ma naiſſance, & de tous les

ſoins que la Reine Fan-Férédine ma mere prit de mon éducation ; c'étoit la plus ſage & la plus vertueuſe Princeſſe du monde ; & ſans vanité, j'ai quelquefois oüi dire, que par la ſageſſe de ſes inſtructions elle avoit ſçû me rendre en moins de rien un des Princes les plus accomplis que l'on eût encore vûs. Je ſuis même perſuadé que ce récit, orné de belles maximes ſur l'éducation des jeunes Princes, figureroit aſſez bien dans cet Ouvrage ; mais comme mon deſſein eſt moins de parler de moi-même, que de raconter les choſes admirables que j'ai vuës, j'ai crû devoir omettre ce détail, & toute autre circonſtance inutile à mon ſujet.

La Reine Fan-Férédine aimoit aſſez peu les Romans ;

mais ayant lû par hasard dans je ne sçai quel Ouvrage *, composé par un Auteur d'un caractere respectable, que rien n'est plus propre que cette lecture pour former le cœur & l'esprit des jeunes personnes, elle se crût obligée en conscience de me faire lire le plus que je pourrois de Romans, pour m'inspirer de bonne heure l'amour de la vertu & de l'honneur, l'horreur du vice, la fuite des passions, & le goût du vrai, du grand, du solide, & de tout ce qu'il y a de plus estimable. En effet, comme je suis né, dit-on, avec d'assez heureuses dispositions, je ressentis bientôt les fruits d'une si loüable éducation. Agité de mille mouvemens inconnus, le cœur plein de beaux sentimens, & l'esprit

* *De l'usage des Romans.*

rempli de grandes idées, je commençai à me dégoûter de tout ce qui m'environnoit. Quelle différence, disois-je, de ce que je vois & de tout ce que j'entends, avec ce que je lis dans les Romans ! Je vois ici tout le monde s'occuper d'objets d'intérêt, de fortune, d'établissement, ou de plaisirs frivoles. Nulle avanture singuliere : nulle entreprise héroïque. Un amant, si on l'en croyoit, iroit d'abord au dénouëment, sans s'embarrasser d'aucun préliminaire. Quel procédé ! pourquoi faut-il que je sois né dans un climat où les beaux sentimens sont si peu connus ? Mais pourquoi, ajoûtois-je, me condamner moi-même à passer tristement mes jours dans un pays où l'on ne sçait point estimer les vertus héroïques ? J'y regne, il est

vrai, mais quelle ſatisfaction pour un grand cœur de regner ſur des ſujets preſque barbares ? Abandonnons-les à leur groſſiereté, & allons chercher quelque glorieux établiſſement dans ce pays merveilleux des Romans, où le peuple même n'eſt composé que de Héros.

Telles furent les penſées qui me vinrent à l'eſprit, & je ne tardai pas à les mettre en exécution. Après m'être muni ſecretement de tout ce que je crûs néceſſaire pour mon voyage, je partis pendant une belle nuit au clair de la Lune, pour tenter, en parcourant le monde, la découverte que je méditois. Je traverſai beaucoup de plaines, je paſſai beaucoup de montagnes ; je rencontrai dans mon chemin des Châteaux & des Villes ſans nombre ; mais

ne trouvant par-tout que des pays ſemblables à ceux que je connoiſſois déja, & des peuples qui n'avoient rien de ſingulier, je commençai enfin à m'ennuyer de la longueur de mes recherches. J'avois beau m'informer & demander des nouvelles du pays des Romans; les uns me répondoient qu'ils ne le connoiſſoient pas même de nom : les autres me diſoient qu'à la vérité ils en avoient entendu parler, mais qu'ils ignoroient dans quel lieu du monde il étoit ſitué. La ſeule choſe qui ſoûtenoit mon courage dans la longueur & la difficulté de l'entrepriſe, c'eſt la réflexion que je faiſois, qu'après tout il falloit bien que la Romancie fût quelque part, & que ce ne pouvoit pas être une chimere. Car enfin, diſois-je,

ſi ce pays n'exiſtoit pas réellement, il faudroit donc traiter de viſions ridicules & de fables puériles tout ce qu'on lit dans les Romans. Quelle apparence ! Eh ! que faudroit-il donc penſer de tant de perſonnes ſi raiſonnables d'ailleurs qui ont tant de goût pour ces lectures, & de tant de gens d'eſprit qui employent leurs talens à compoſer de pareils Ouvrages ?

Cependant malgré ces réflexions, j'avoue que je fus quelquefois ſur le point de me repentir de mon entrepriſe, & qu'il s'en fallût peu que je ne priſſe la réſolution de retourner ſur mes pas. Mais non, me dis-je, encore une fois à moi-même : après en avoir tant fait, il ſeroit honteux de reculer. Que ſçais-je ſi je ne touche pas au terme tant deſiré ? J'y touchois

en effet ſans le ſçavoir, & voici comment la choſe arriva par un accident bizare, qui par-tout ailleurs m'auroit coûté la vie.

Après avoir monté pendant pluſieurs heures les grandes Montagnes de la Troximanie, j'arrivai enfin avec beaucoup de peine juſqu'à leur cime, conduiſant mon cheval par la bride. Là, je ſentis tout-à-coup que la terre me manquoit ſous les pieds; en effet mon cheval roula d'un côté de la Montagne, & je culbutai de l'autre, ſans ſçavoir ce que je devins depuis ce moment juſqu'à celui où je me trouvai au fond d'un affreux précipice, environné de toutes parts de rochers effroyables. Il eſt viſible que quelque bon génie me ſoutint dans ma chûte pour m'empêcher d'y périr; & je m'en ſerois apper-

çû dès-lors ſi j'avois eû toutes les connoiſſances que j'ai acquiſes depuis. Mais la penſée ne m'en vint point, & j'attribuai à un heureux haſard ce qui étoit l'effet d'une protection particuliere de quelque Fée, de quelque Génie favorable, ou de quelqu'une de ces petites Divinités qui voltigent dans le pays des Romans en plus grand nombre que les papillons ne volent au Printems dans nos campagnes. On n'aura cependant pas de peine à comprendre que dans la ſituation où je me trouvai, après avoir levé les yeux au Ciel pour contempler la hauteur énorme d'où j'étois tombé, & avoir enviſagé toute l'horreur des lieux qui m'environnoient, je dûs m'abandonner aux plus triſtes réflexions. «Pauvre Fan-Férédin,

» que vas-tu devenir dans cette » horrible ſolitude . . . . par où » ſortiras-tu de ces antres pro» fonds . . . . tu vas périr . . . . » O que je dis de choſes touchantes, & que je me plaignis éloquemment du deſtin, de la fortune, de mon étoile, & de tout ce qui me vint à l'eſprit ! mais on va voir combien j'avois tort de me plaindre ; & par le droit que j'ai acquis dans le pays des Romans de faire des réflexions morales, je voudrois que les hommes appriſſent une bonne fois par mon exemple, à reſpecter les décrets ſuprêmes qui reglent leur ſort, & à ne ſe jamais plaindre des événemens qui leur ſemblent les plus contraires à leurs deſirs.

Cependant la nuit qui approchoit, redoubloit mon inquiétude, & je me hâtai de profi-

ter du peu de jour & de forces qui me reſtoient pour ſortir, s'il étoit poſſible, de l'abîme où j'étois. En vain aurois-je eſſayé de gagner les hauteurs : elles étoient trop eſcarpées. Il ne me reſtoit qu'à chercher dans les fonds une iſſuë pour me conduire à quelque endroit habité, ou du moins habitable. Nul veſtige de ſentier ne s'offrit à ma vûë. Sans doute j'étois le premier homme qui fût deſcendu dans ce précipice. Je fûs ainſi réduit à me faire une route à moi-même, & en effet je fis ſi bien, en grimpant & ſautant de rocher en rocher, tantôt m'accrochant aux broſſailles, tantôt me laiſſant couler ſur le dos ou ſur le ventre, qu'après avoir fait quelque chemin de cette maniere, j'arrivai à un endroit plus découvert & plus ſpatieux.

Le premier objet qui me frappa la vûë, fût une eſpece de Cimetiere, un Charnier, ou un tas d'oſſemens d'une eſpece ſinguliere. C'étoient des cornes de toutes les figures, de grands ongles crochus, des peaux ſeches de dragons ailés, & de longs becs d'oiſeaux de toute eſpece. Je me rappellai auſſi-tôt ce que j'avois lû dans les Romans, des Griffons, des Centaures, des Hippogriffes, des Dragons volans, des Harpies, des Satyres, & d'autres animaux ſemblables, & je commençai à me flatter que je n'étois pas loin du pays que je cherchois. Ce qui me confirma dans cette idée, c'eſt qu'un moment après je vis ſortir de l'ouverture d'un antre un Centaure, qui venant droit à l'endroit que j'obſervois, y jetta une grande carcaſſe d'Hip-

pogriffe qu'il avoit apportée sur son dos, après quoi il se retira, & s'enfonça dans l'antre d'où il étoit sorti. Quoique je connusse parfaitement les Centaures, par les lectures que j'avois faites, & que d'ailleurs je ne manque point de courage, j'avoue que cette premiere vûë me causa quelque émotion ; je me cachai même derriere un rocher pour observer le Centaure jusqu'à ce qu'il se fût retiré ; mais alors reprenant mes esprits, & m'armant de résolution : qu'ai-je à craindre, dis-je en moi-même, de ce Centaure ? J'ai lû dans tous les Romans que les Centaures sont les meilleures gens du monde. Loin d'être ennemis des hommes, ils sont toûjours disposés à leur rendre service, & à leur apprendre mille secrets curieux,

témoin le Centaure Chiron: Peut-être celui-ci me portera-t-il au pays des Romans ; du moins il ne refuſera pas de me tirer de ces horribles lieux.

Je marchai auſſi-tôt vers l'antre, & m'arrêtant à l'entrée, je l'appellai à haute voix en ces termes : « Charitable Centaure, » ſi votre cœur peut être touché » par la pitié, ſoyez ſenſible au » malheur d'un Prince qui im- » plore votre généroſité. C'eſt le » Prince Fan-Férédin qui vous » appelle. » Mais j'eus beau appeller & élever ma voix, perſonne ne parut. Plein d'inquiétude & d'une frayeur ſecrete, j'entrai dans la Caverne, & je vis que c'étoit un chemin ſoûterrain qui s'enfonçoit beaucoup ſous la Montagne. Quel parti prendre ? Je n'en trouvai pas d'autre que de ſuivre le Centaure, jugeant

qu'il n'étoit pas poſſible que je ne le rencontraſſe, ou que je ne me fiſſe bien-tôt entendre à lui, Mais avouerai-je ici ma foibleſſe, ou ne l'avouerai-je pas? Faut-il parler ou me taire? Voilà une de ces ſituations difficiles, où j'ai ſouvent vû dans les Romans les Héros qui racontent leurs avantures, & dont on ne connoît bien l'embarras que lorſqu'on l'éprouve ſoi-même. Après tout, comme j'ai remarqué que tout bien conſidéré; ces Meſſieurs prennent toûjours le parti d'avouer de bonne grace, j'avoue donc auſſi qu'à peine j'eus fait cent pas dans ce profond ſouterrain, en ſuivant toûjours le rocher qui ſervoit de mur, que ſaiſi d'horreur de me voir dans un lieu ſi affreux ſans ſçavoir par quelle iſſuë j'en pourrois ſortir, je me laiſſai tomber

de foibleſſe, & preſque ſans connoiſſance. Il m'en reſta cependant aſſez pour me ſouvenir que dans une ſituation à peu près ſemblable, le célebre Cleveland avoit eu l'eſprit de s'endormir; & trouvant l'expédient aſſez bon, je ne balançai pas à l'imiter. Mais après un tel aveu, il eſt bien juſte que je me dédommage par quelque trait qui faſſe honneur à mon courage. Je me relevai donc bien-tôt après, & conſidérant qu'il falloit me réſoudre à périr dans ces profondes ténebres des entrailles de la terre, ou trouver le moyen d'en ſortir, je réſolus de continuer ma route juſqu'où elle me pourroit conduire. Qu'on ſe repréſente un homme marchant ſans lumiere dans un boyau étroit de la terre à deux lieuës peut-être de

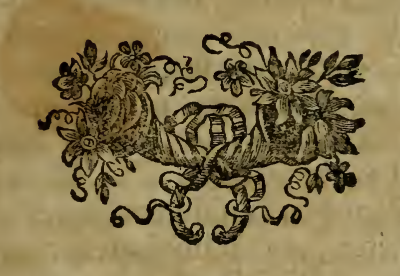
profondeur

profondeur, obligé ſouvent de ramper, de ſe replier, de ſe gliſſer comme un ſerpent dans des paſſages ſerrés, ſans pouvoir avancer qu'en tâtant de la main, & qu'en ſondant du pied le terrain. Telle étoit ma ſituation, & on aura ſans doute de la peine à en imaginer une plus affreuſe. Le ſouvenir de cette avanture me fait encore tant d'horreur, que j'en abrége le récit.

Mais ce que je ne puis m'empêcher de dire, c'eſt que je n'ai jamais mieux reconnu qu'alors la vérité de ce que j'ai vû dans tous les Romans, qu'on n'eſt jamais plus près d'obtenir le bien qu'on déſire, qu'au moment que l'on en paroît le plus éloigné: car voici ce qui m'arriva. Après avoir marché long-tems de la façon que je viens de ra-

conter, je crus que je commençois à appercevoir quelque foible lumiere. J'eus peine d'abord à me le persuader, & je l'attribuai à un effet de mon imagination inquiéte & troublée. Cependant j'apperçus bien-tôt que cette lumiere augmentoit sensiblement, & je n'en pûs plus douter, lorsque je vis que je commençois à distinguer les objets. O quelle joye je ressentis dans ce moment ! tout mon corps en tressaillit, & je ne connois point de termes capables de l'exprimer. Je ne comprends pas encore comment ce passage subit d'une extrême tristesse à un si grand excès de joye, ne me causa pas une révolution dangereuse. Quoiqu'il en soit, voyant que le jour augmentoit toûjours, & jugeant que la sortie que je cherchois ne devoit

pas être éloignée, je doublai le pas, ou plûtôt je courus avec empressement pour y arriver. Je la trouvai en effet, & je vis ..... le dirai-je? Oüi, je vis les choses les plus étonnantes, les plus admirables, les plus charmantes qu'on puisse voir. Je vis en un mot le pays des Romans. C'est ce que je vais raconter dans le Chapitre suivant.



CHAPITRE II.

Entrée du Prince Fan-Férédin dans la Romancie. Description & Histoire naturelle du Pays.

LA plûpart des Voyageurs aiment à vanter la beauté des pays qu'ils ont parcourus, & comme la ſimple vérité ne leur fourniroit pas aſſez de merveilleux, ils ſont obligés d'avoir recours à la fiction. Pour moi loin de vouloir exaggérer, je voudrois áucontraire pouvoir diſſimuler une partie des merveilles que j'ai vuës, dans la crainte où je ſuis qu'on

ne ſe défie de la ſincérité de ma relation. Mais faiſant réflexion qu'il n'eſt pas permis de ſupprimer la vérité pour éviter le ſoupçon de menſonge, je prends généreuſement le parti qui convient à tout Hiſtorien ſincere, qui eſt de raconter les faits dans la plus exacte vérité, ſans aucun intérêt de parti, ſans exaggération, & ſans déguiſement. Je prévois que les eſprits forts s'obſtineront dans leur incrédulité; mais leur incrédulité même leur tiendra lieu de punition, tandis que les eſprits raiſonnables auront la ſatisfaction d'apprendre mille choſes curieuſes qu'ils ignoroient. Je reprends donc la ſuite de mon récit.

A peine fus-je arrivé à la ſortie du chemin ſouterrain, que jettant les yeux ſur la vaſte

campagne qui s'offroit à mes regards, je fus frappé d'un étonnement que je ne puis mieux comparer qu'à l'admiration où seroit un aveugle né qui ouvriroit les yeux pour la premiere fois : cette comparaison est d'autant plus juste, que tous les objets me parurent nouveaux, & tels que je n'avois rien vû de semblable. C'étoient à la vérité des bois, des rivieres, des fontaines ; je distinguois des prairies, des collines, des vergers ; mais toutes ces choses sont si différentes de tout ce que dans ce pays-ci nous appellons du même nom, qu'on peut dire avec vérité que nous n'en avons que le nom & l'ombre.

La premiere réflexion qui me vint à l'esprit, fut de songer qu'il y avoit sous la terre beaucoup de pays que nous ne

connoiſſions pas, ce qui me parut une obſervation importante pour la Géographie & la Phyſique ; mais il eſt vrai qu'entraîné par la curioſité & l'admiration des objets qui s'offroient à mes yeux, je ne m'arrêtai pas long tems à ces réflexions Philoſophiques. J'entrai dans la campagne ſans trop ſçavoir où je tournerois mes pas, me ſentant également attiré de tous côtés par des beautés nouvelles, & pouvant à peine me donner le loiſir d'en conſidérer aucune en particulier. Je me déterminai enfin à ſuivre une charmante riviere qui ſerpentoit dans la plaine. Cette riviere étoit bordée d'un gazon le plus beau, le plus riant, le plus tendre qu'on puiſſe imaginer, & ce gazon étoit embelli de mille fleurs de différente eſpece. Elle arro-

ſoit une prairie d'une beauté admirable, dont l'herbe & les fleurs parfumoient l'air d'une odeur exquiſe,& ſi en ſerpentant elle ſembloit quelquefois retourner ſur ſes pas, c'eſt ſans doute parce qu'elle avoit un regret ſenſible de quitter un ſi beau lieu. La prairie étoit ornée dans toute ſon étenduë de boſquets délicieux, placés dans de juſtes diſtances pour plaire aux yeux, & comme ſi la nature aimoit auſſi quelquefois à imiter l'art, comme l'art ſe plaît toûjours à imiter la nature, j'apperçus dans quelques endroits des eſpeces de deſſeins réguliers formés de gazon, de fleurs & d'arbriſſeaux qui faiſoient des parterres charmans; mais la riviere elle-même ſembloit épuiſer toute mon admiration. L'eau en étoit plus claire & plus tranſparente que
le

le cryſtal. Pour peu qu'on voulût prêter l'oreille, on entendoit ſes ondes gémir tendrement, & ſes eaux murmurer doucement; & ce doux murmure ſe joignant au chant mélodieux des Cygnes, qui ſont là fort communs, faiſoit une muſique extrêmement touchante. Au lieu de ſable on voyoit briller au fond de la riviere des nacres de perle, & mille pierres précieuſes; & on diſtinguoit ſans peine dans le ſein de l'onde un nombre infini de poiſſons dorés, argentés, azurés, pourpre, qui pour rendre le ſpectacle plus aimable, ſe plaiſoient à faire enſemble mille agréables jeux.

C'eſt pourtant dommage, dis-je tout bas, qu'on ne puiſſe point paſſer d'un bord à l'autre pour joüir également des deux

côtés de la riviere. Le croira-t-on ? Sans doute ; car j'ai bien d'autres merveilles à raconter. A peine donc eus-je prononcé tout bas ces paroles, que j'apperçus à mes pieds un petit batteau fort propre. Je connoissois trop par mes lectures l'usage de ces batteaux, pour hésiter d'y entrer. J'y descendis en effet, & dans le moment je fus porté à l'autre bord de la riviere. Que les incrédules osent après cela faire valoir de mauvaises subtilités contre des faits si avérés. Voici dequoi achever de les confondre, c'est que considérant un certain endroit de la riviere, & trouvant qu'il eût été à propos d'y faire un pont, je fus tout étonné d'en voir un tout fait dans le moment même ; de sorte qu'on n'a jamais rien vû de si commode.

Cependant je continuai ma route, & je puis dire, ſans exagération, qu'à chaque pas je rencontrai de nouveaux ſujets d'admiration. J'apperçus entr'autres un endroit dans la prairie qui me parut un peu plus cultivé. J'eus la curioſité d'en approcher, & je trouvai une fontaine. L'eau m'en parût ſi pure & ſi belle, que ne doutant pas qu'elle ne fût excellente, j'en voulus goûter; mais que ne ſentis-je pas dans le moment au dedans de moi-même! quelle ardeur, quels tranſports, quels mouvemens inconnus, quels feux! ces feux avoient à la vérité quelque choſe de doux, & il me ſemble que j'y trouvois du plaiſir; mais ils étoient en même-tems ſi vifs & ſi inquiets, que ne me poſſédant plus moi-même, & tombant al-

ternativement de la plus vive agitation dans une profonde rêverie, je marchois au travers de la prairie ſans ſçavoir préciſément où j'allois. Je rencontrai ainſi une ſeconde fontaine, & je ne ſçais quel mouvement me porta à boire auſſi de ſon eau. Mais à peine en eus-je avalé quelques gouttes, que je me trouvai tout changé. Il me ſembla que mon cœur étoit enveloppé d'une vapeur noire, & que mon eſprit ſe couvroit d'un nuage ſombre. Je ſentis des tranſports furieux, & des mouvemens confus de haine & d'averſion pour tous les objets qui ſe préſentoient. Ce changement m'ouvrit les yeux. Je me rappellai ce que j'avois lû des fontaines de l'amour & de la haine, & je ne doutai plus que ce ne fuſſent celles dont je

venois de boire. Alors me ſouvenant que j'avois auſſi lû que le Lac d'indifférence ne devoit pas être éloigné des deux fontaines, je me hâtai de le chercher, & l'ayant rencontré (car dans ce pays-là on rencontre toûjours tout ce qu'on cherche) j'en bus ſeulement quelques gouttes dans le creux de ma main, & dans l'inſtant rendu à moi-même, je ſentis un calme doux & tranquille ſuccéder au trouble qui m'avoit agité.

Je ne dis rien des plantes ſingulieres que j'obſervai. On ſçait aſſez que le pays en eſt tout couvert. Ce n'eſt que dans la Romancie qu'on trouve la fameuſe herbe Moly, & le célébre Lotos. Les plantes mêmes que nous connoiſſons, & qui croiſſent auſſi dans ce pays-là,

y ont une vertu ſi admirable qu'on ne peut pas dire que ce ſoient les mêmes plantes ; & je ne puis à cette occaſion m'empêcher d'admirer la ſimplicité de l'infortuné Chevalier de la Manche,qui crût pouvoir avec les herbes de ſon pays compoſer un baume ſemblable à celui de Fierabras. Car il eſt vrai que nous avons des plantes de même nom ; mais il s'en faut beaucoup qu'elles ayent la même vertu ; c'eſt par cette raiſon que les philtres amoureux , les breuvages enchantés , les charmes , & tous les ſorts que nos Magiciens entreprennent de compoſer avec des herbes magiques ne réuſſiſſent point , parce que nous n'avons que des plantes ſans force & ſans vertu ; & je m'imagine que c'eſt encore ce qui fait que nous ne

voyons plus de ces baguettes merveilleuſes, de ces bagues ſurprenantes, de ces taliſmans, de ces poudres, & mille autres curioſités pareilles, qui operent tant d'effets prodigieux, parce que nous n'avons pas dans ce pays-ci la véritable matiere dont elles doivent être compoſées.

Mais ce que je ne dois pas oublier, c'eſt la bonté admirable du climat. Je n'avois jamais compris dans la lecture des Romans comment les Princes & les Princeſſes, les Héros & leurs Héroïnes, leurs domeſtiques mêmes & toute leur ſuite paſſoient toute leur vie, ſans jamais parler de boire ni de manger. Car enfin, diſois-je, on a beau être amoureux, paſſionné, avide de gloire, & héros depuis les pieds juſqu'à la tête : encore faut-il quelque-

fois ſubvenir à un beſoin auſſi preſſant que celui de la faim. Mais il eſt vrai que j'ai bien changé d'idée, depuis que j'ai reſpiré l'air de la Romancie. C'eſt premierement l'air le plus pur, le plus ſerein, le plus ſain & le plus invariable qu'on puiſſe reſpirer. Auſſi n'a-t-on jamais oüi dire qu'aucun Héros ait été incommodé de la pluye, du vent, de la neige, ou qu'il ait été enrhumé du ſerein de la nuit, lorſqu'au clair de la Lune il ſe plaint de ſes amoureux tourmens. Mais cet air a ſurtout une proprieté ſinguliere, c'eſt de tenir lieu de nourriture à tous ceux qui le reſpirent, en ſorte qu'on peut dans ce pays-là entreprendre le plus long voyage à travers les déſerts les plus inhabités, ſans ſe mettre en peine de faire aucune

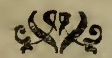
provision pour soi ni pour ses chevaux mêmes.

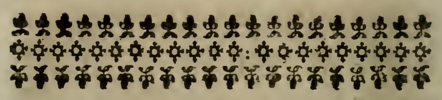
Voici encore une chose qui me frappa extrêmement. Nos rochers dans tous ces pays-ci sont d'une dureté & d'une insensibilité si grande, qu'on leur diroit pendant une année entiere les choses du monde les plus touchantes, qu'ils ne les écouteroient seulement pas. Mais ils sont bien différens dans la Romancie. J'en rencontrai dans mon chemin un amas assez considérable, & comme ma curiosité me portoit à tout observer, je m'en approchai pour les considérer de plus près. Je voulus même en tâter quelques-uns de la main; mais quel fut mon étonnement de les trouver si tendres, qu'ils cédoient à l'effort de ma main comme du gazon ou de la laine. J'avoue

que ce Phénomene me parût si étrange, que j'en jettai un cri d'étonnement, & je ne l'aurois jamais compris si on ne me l'avoit expliqué depuis. C'est qu'il étoit venu la veille un amant des plus malheureux & des plus éloquens du pays conter à ces rochers ses tourmens ; & son récit étoit si touchant, ses accens douloureux si pitoyables, que les rochers n'avoient pû y résister malgré toute leur dureté naturelle. Les uns s'étoient fendus de haut en bas, les autres s'étoient laissés fondre comme de la cire, & les plus durs s'étoient attendris & amollis au point que je viens de dire.

Si les rochers de la Romancie sont si sensibles, il est aisé de juger quelle doit être en ce pays-là la complaisance des Echos pour ceux qui ont à leur

parler. Il n'y a rien de ſi aimable ni de ſi docile. Ils répetent tout ce que l'ont veut. Si vous chantez, ils chantent; ſi vous vous plaignez, ils ſe plaignent avec vous. Ils n'attendent pas même pour répondre que vous ayez achevé de parler, & plûtôt que de laiſſer un pauvre amoureux parler ſeul, ils s'entretiendront avec lui une journée entiere. C'eſt une des grandes reſſources qu'on ait dans ce pays-là, quand on n'a perſonne à qui l'on puiſſe confier ſes peines ſecretes. Il n'y a qu'à aller trouver un Echo, ſur-tout ſi c'eſt un Echo femelle, & en voilà pour auſſi longtems qu'on veut.





CHAPITRE III.

Suite du Chapitre précédent.

LEs arbres de la Romancie ſont en général à peu près faits comme les nôtres ; mais il y a pourtant ſur cela des remarques importantes à faire. Car outre que leur feüillage eſt toûjours d'un beau verd, leur ombrage délicieux, leurs fruits beaucoup meilleurs que les nôtres, c'eſt dans la Romancie ſeule qu'on trouve de ces arbres ſi précieux & ſi rares, dont les uns portent des rameaux d'or, & les autres des pommes d'or. Mais il eſt vrai que s'il eſt rare de les rencontrer, il eſt encore plus difficile d'en approcher &

d'en cueillir les fruits, parce qu'ils ſont tous gardés par des Dragons ou des Geants terribles, dont la vûe ſeule porte la frayeur dans les ames les plus intrépides. En vain ſe flateroit-on de pouvoir tromper leur vigilance; ils ont toûjours les yeux ouverts, & ne connoiſſent pas les douceurs du ſommeil. D'un autre côté entreprendre de les forcer, c'eſt s'expoſer à une mort certaine; de ſorte qu'il faut renoncer à l'eſpoir de cueillir jamais des fruits ſi précieux, à moins qu'on ne ſoit favoriſé de quelque protection particuliere: alors il n'y a rien de ſi aiſé. Une petite herbe qu'on porte ſur ſoi, un miroir qu'on montre au Dragon ou au Geant, une baguette dont on les touche, un brevage qu'on leur préſente, le moindre petit charme les aſ-

ſoupit ; après quoi il eſt facile de leur couper la tête, & de ſe mettre ainſi en poſſeſſion de tous les tréſors dont ils ſont les gardiens. Je dois pourtant avertir que ce que j'en dis ici n'eſt que ſur le rapport d'autrui ; car comme ces arbres ſont fort rares, je n'en ai point trouvé ſur ma route, & je n'ai eu d'ailleurs aucun intérêt d'en aller chercher.

Mais une choſe que j'ai vûe, & qu'on doit regarder comme certaine, c'eſt le goût que les arbres ont dans ce pays-là pour la muſique. Voici un fait qui m'eſt arrivé, & qui me cauſa dans le tems beaucoup de ſurpriſe. Un jour que je m'étois abandonné au ſommeil dans un charmant bocage de jeunes maronniers, je fus fort étonné à mon réveil de me trouver expoſé aux ardeurs du Soleil, &

entierement à découvert, ſans que je pûſſe imaginer ce qu'étoient devenus les arbres qui m'avoient prêté leur ombre il n'y avoit qu'un moment. Mais en regardant de tous cotés, je les apperçus déja un peu loin qui marchoient comme en cadence vers une petite plaine, où un excellent joueur de luth les attiroit à lui, par le ſon harmonieux de ſon inſtrument. Quelques rochers s'étoient mis de leur compagnie avec tout ce qu'il y avoit de lions, de tigres & d'ours dans ce canton. C'eſt un des ſpectacles qui m'ayent fait le plus de plaiſir dans tout le cours de mon voyage.

Pour ce qui eſt de ce que j'avois entendu raconter à un Hiſtorien célebre *, que les arbres avoient entr'eux une langue

* *Cyrano de Bergerac.*

fort intelligible pour s'entretenir enſemble, lorſqu'un vent doux & leger agitoit l'extrémité de leurs branches, j'ai eû beau m'y rendre attentif dans les diverſes forêts que j'ai vûes; il faut ou que cette obſervation m'ait échappé, ou plûtôt que le fait ne ſoit pas vrai, d'autant plus que cet Hiſtorien n'eſt pas toûjours exact dans ſes récits.

Il n'en eſt pas ainſi de ceux qui ont aſſuré que les arbres ſervoient de demeure à des Divinités champêtres; car c'eſt un fait avéré, dont j'ai été ſouvent témoin. Rien même n'eſt plus commun ſur le ſoir, lorſque la Lune commence à éclairer les ombres de la nuit, que de voir ſur tout les chênes s'entrouvrir, pour laiſſer ſortir de leur ſein les Dryades qui y paſſent la journée, & ſe rouvrir le matin

matin à la pointe du jour, pour les recevoir après qu'elles ont danſé dans les champs avec les Nayades. Comme il eſt aiſé de diſtinguer les arbres habités de ceux qui ne le ſont pas, ils ſont extrêmement reſpectés, & nul mortel n'a la hardieſſe d'y toucher. Si quelque téméraire oſoit y porter la coignée, on en verroit auſſi-tôt le ſang couler en abondance ; mais ſon impiété ſeroit bien-tôt punie.

Les Faunes ont auſſi leurs arbres comme les Dryades, & il y a des marques pour les diſtinguer. Mais cela ne laiſſe pas de donner quelquefois occaſion à des jeux fort plaiſants. Au retour du bal un jeune Faune va s'emparer de l'arbre d'une Dryade. La Dryade arrive & frape à ſon arbre pour le faire ouvrir. Qui va là ? La place eſt

prise. Il faut compofer. La Dryade s'en défend, s'échappe, & court fe faifir à fon tour du logement d'une autre Dryade. Celle-ci furvient & fait du bruit, pendant lequel le Faune fortant doucement, vient par derriere pour la furprendre. Mais elle s'en apperçoit & s'enfuit. Le Faune court après; pendant qu'il court, la premiere Dryade regagne fon arbre. Celle qui eft pourfuivie en gagne un autre fi elle peut; mais enfin il y a toûjours une derniere arrivée qui paye pour les autres, & le jeu finit ainfi. C'eft à ce petit divertiffement que nous fommes redevables du jeu qu'on appelle *aux quatre coins*.

Au refte, ce n'eft que pour quelques momens qu'il peut être permis à ces Divinités de fe déloger ainfi. Car elles font

toutes obligées par les loix de leur condition naturelle, de vivre & de mourir avec leurs arbres, ſans pouvoir s'en ſéparer autrement que par la mort. Il ne faut pourtant pas croire qu'elles meurent réellement ; leur mort ne conſiſte qu'à paſſer ſous quelque autre forme, lorſque l'arbre périt enfin de vieilleſſe, ou par quelque accident. On diſtingue ainſi les vieilles Divinités des plus jeunes, & on reconnoît même à la diſpoſition de l'arbre celles de la Divinité qui l'habite, c'eſt-à-dire, ſi elle eſt heureuſe ou non. On me fit remarquer entr'autres un Tremble,qui étoit habité par un Faune des plus ſages & des plus vertueux de ſon eſpéce. Il avoit même, diſoit-on, des qualités aſſez aimables ; mais après avoir long-tems vêcu dans l'in-

différence, il avoit eû le malheur d'aimer, & pendant plusieurs années il n'avoit ressenti que les tourmens de l'amour, sans en éprouver jamais les plaisirs. Le chagrin & le désespoir avoient enfin surmonté son courage & sa raison. Il languissoit sans espérance de vivre longtems, ou plûtôt si quelque chose pouvoit encore lui plaire, c'étoit l'espoir de mourir bientôt, & on s'en appercevoit à la pâleur de ses feüilles, à la sécheresse de ses branches & de sa cime, qui commençoit déja à se dépoüiller de verdure.

En continuant de marcher, je rencontrai quelques ruisseaux de lait & de miel. Ils sont assez communs dans ce pays-là ; & comme j'en avois souvent entendu parler, je n'en fus pas beaucoup étonné ; mais j'igno-

rois quelle pouvoit être la ſource de ces ruiſſeaux charmans, & j'eus le plaiſir de la voir de mes yeux. C'eſt que dans la Romancie les Vaches & les Chevres ſont ſi abondantes en lait, qu'elles en rendent continuellement d'elles-mêmes, ſans qu'on ſe donne la peine de les traire; de ſorte que dès qu'il y en a ſeulement une douzaine enſemble, elles forment en moins de rien un ruiſſeau de lait aſſez conſidérable. Les ruiſſeaux de miel ſont formés à-peu-près de la même maniere. Les Abeilles s'attachent à un arbre pour y faire leur miel, & elles en font une ſi prodigieuſe quantité, que les gouttes qui en tombent ſans ceſſe, forment un ruiſſeau.

Cela me donna occaſion de conſidérer de plus près les trou-

peaux qui paiſſoient dans la prairie. Je puis aſſûrer qu'ils en valoient bien la peine, & on le croira aiſément, puiſque je vis en effet dans ce pays-là tous les animaux qu'on ne voit pas ici. Les troupeaux étoient ſéparés ſelon leurs eſpéces differentes en différens parcs. Je conſidérai d'abord un haras de chevaux, & j'en remarquai de trois ſortes. La premiere étoit de chevaux aſſez ſemblables aux nôtres, mais d'une beauté incomparable. Ils étoient tous ſi vifs & ſi ardens, que leur haleine paroiſſoit enflammée, & ce qui m'étonna le plus, c'eſt qu'ils ſont d'une agilité ſi ſurprenante, qu'ils courent ſur un champ couvert d'épis, ſans en rompre un ſeul. Auſſi ne ſont-ils pas engendrés ſelon les loix ordinaires de la nature. Ils n'ont d'autre pere que le Zéphy-

re, & pour en perpétuer la race, il ne faut qu'expoſer les cavalles lorſque ce vent ſouffle, & elles ſont auſſi-tôt pleines. Il ſeroit ſans doute bien à ſouhaiter que nous euſſions dans ce pays-ci de pareils haras; mais on n'en a encore jamais vû que dans la Lybie. J'y remarquai ſur tout une jument d'une beauté admirable. On l'appelloit *la jument ſonnante*, parce qu'il lui pendoit aux crins de la tête & du col, une infinité de petites ſonnettes d'or, qui au jugement des fins connoiſſeurs en harmonie, faiſoient une fort belle muſique.

La ſeconde eſpéce eſt des Pegaſes, c'eſt-à-dire, de ces chevaux aîlés qui volent dans les airs auſſi légerement que nos hirondelles. On ſçait qu'il n'en a paru qu'un ſeul dans notre

Hemiſphere du tems de Bellerophon ; mais ils ſont fort communs dans la Romancie. La troiſiéme eſpece eſt de ces belles Licornes blanches, qui portent une longue corne au milieu du front. Elles ſont fort eſtimées dans le pays quoiqu'elles n'y ſoient pas rares.

Près du parc aux chevaux j'en vis un de Griffons & d'Hippogriffes. Ces animaux ſont terribles en apparence, & on ne peut conſidérer ſans quelque frayeur leurs griffes effroyables, leur bec crochu, leurs grandes aîles, & leur queuë de lion ; mais ils ſont en effet les plus dociles de tous les animaux, & fort aiſés à apprivoiſer. Quand on en a une fois apprivoiſé quelqu'un, on en fait tout ce qu'on veut. Ils ſont d'une commodité admirable pour atteler aux

voitures, & faire beaucoup de chemin en peu de tems.

Pour ce qui eſt des Centaures, on voulut autrefois les faire parquer auſſi comme les Chevaux & les Griffons, parce qu'ils tiennent en effet beaucoup du cheval; mais ils n'y voulurent jamais conſentir, prétendant qu'ils ne tenoient pas moins de l'homme; & comme en effet il eſt aſſez difficile de décider ſi ce ſont des hommes ou des chevaux, l'affaire eſt demeurée indéciſe; & cependant on leur a laiſſé la liberté de courir la campagne ſelon leur fantaiſie, & de vivre à leur maniere.

Le parc des Hircocerfs & des Chimeres me parut un des plus curieux à voir, & m'amuſa fort long-tems. Tous ces monſtres étoient reſſerrés chacun dans une loge faite en for-

me de cage, qui laiſſoit voir toute leur taille & leur figure, ce qui faiſoit une eſpéce de Ménagerie fort divertiſſante d'une part, par l'aſſortiment bizarre de divers animaux unis enſemble, & terrible de l'autre par la figure monſtrueuſe & menaçante de ces bêtes farouches.

Aux deux côtés de cette Ménagerie on avoit pratiqué deux grands canaux, mais bien différens l'un de l'autre; car l'un étoit plein d'un feu clair & vif, qu'on avoit ſoin d'entretenir continuellement, c'étoit pour loger & nourrir un troupeau de Salamandres. L'autre étoit rempli d'une belle eau claire & tranſparente. C'étoit la demeure de deux ou trois bandes de Sirenes qu'on y avoit logées comme dans une maiſon de force, pour les punir des débau-

ches effroyables, où elles avoient engagé par les charmes de leur voix enchantereſſe, quantité de Heros vertueux. Outre la retraite à laquelle elles étoient condamnées pour pluſieurs années, elles avoient défenſe de chanter, ſi ce n'étoit quelques morceaux de l'Opéra d'H..... parce qu'on jugeoit qu'il n'y avoit pas de danger d'en être attendri; mais elles en trouvoient le chant ſi ſauvage, qu'elles aimoient mieux ſe taire, de ſorte qu'elles étoient en effet muettes comme des poiſſons.

Outre ces deux canaux, il y avoit encore un puits fort profond, qui ſervoit de demeure à des Baſilics. Mais je me gardai bien de me préſenter à l'ouverture du puits, pour ne pas m'expoſer à être tué par le regard meurtrier de ces monſtres.

Je passai de là à un quartier où j'appercevois des moutons. Je n'ai jamais rien vû de si aimable. Mais j'ai sur tout un plaisir singulier à me rappeller le charmant tableau qui s'offrit à mes yeux. On sçait comment sont faits parmi nous les Bergers & les Bergeres ; rien de plus abject ni de plus dégoutant ; & n'en ayant jamais vû d'autres, je m'étois persuadé que tout ce que je lisois de ceux d'autrefois, sur tout de ceux qui habitoient les bords du Lignon, n'étoit que jeu d'esprit & pure fiction. C'est moi qui me faisois illusion à moi-même. Non, rien n'est si galant ni si aimable que les Bergers de la Romancie *. Leur habillement est toûjours extrêmement propre ; simple, mais de bon gout : peu chargé de pa-

* *Roman de l'Astrée.*

rures, mais élégant & bien assorti à la taille & à la figure. Toutes leurs houlettes sont ornées de rubans, dont la couleur n'est jamais choisie au hazard; car elle doit marquer toûjours les sentimens & les dispositions de leur cœur; & je n'en ai vû aucune qui ne fût en même tems chargée de chiffres ingénieux & tout-à-fait galants. Si les Bergeres ignorent l'usage du rouge, du blanc, des mouches & de tous les attraits empruntés, c'est que l'éclat & la vivacité naturelle de leur teint surpasse tout ce que l'art peut prêter d'agrémens. Toute la parure de leur tête consiste en quelques fleurs nouvelles, qui mêlées avec les boucles de leurs cheveux, font un effet plus charmant mille fois que ne feroient les perles & les diamans. Mais

ce qui acheve de les rendre les plus aimables perſonnes du monde, ce ſont ces graces touchantes & naturelles dont elles ſont toutes pourvûes. Qu'elles ſoient vives ou d'une humeur plus tranquille, qu'elles chantent, qu'elles danſent, qu'elles ſourient, qu'elles ſoient triſtes, qu'elles dorment ou qu'elles veillent, elles font tout cela avec tant de grace & de gentilleſſe, qu'il n'y a point de cœur ſi inſenſible qui n'en ſoit émû. L'aimable candeur & l'innocente ſimplicité ſont des vertus qui ne les quittent jamais. Elles ignorent juſqu'au nom de la diſſimulation, de la perfidie, de l'infidélité, & de ces artifices dangereux, que la jalouſie ou la coquetterie mettent en uſage. Le Berger qui vit parmi elles eſt le plus heureux des hom-

mes ; s'il aime, il eſt sûr d'être aimé ; ſa tendreſſe eſt payée de tendreſſe, & ſa conſtance de fidélité. Le Berger ſans amour & qui chérit ſon indifférence, n'a point à craindre d'être ſéduit par les amorces trompeuſes d'une coquette perfide ou volage. *Amour & ſimpleſſe*, c'eſt leur deviſe, & l'age d'or recommence tous les jours pour eux. Ce qu'il y a de plus admirable, c'eſt qu'avec cette innocente ſimplicité qui fait leur caractere, & les Bergers & les Bergeres, ſemblables à ceux du Lignon, joignent tous les raffinemens les plus recherchés de l'amour le plus délicat, & des cœurs les plus ſenſibles ; mais il eſt inoüi qu'ils en faſſent jamais d'uſage qu'au profit de l'amour même. Aſſis à l'ombre des verds boccages, ou ſur les

bords d'un clair ruiſſeau, on les voit toûjours agréablement occupés à chanter leurs amours, & à faire retentir les échos des vallons du ſon de leurs chalumeaux, & de leurs pipeaux champêtres. Les oiſeaux ne manquent jamais d'y mêler leur tendre ramage, en même tems que les ruiſſeaux y joignent leur doux murmure. Les troupeaux ſe reſſentent de la fécilité de leurs maîtres, & l'on voit toûjours dans leurs prairies bondir les moutons & les agneaux, ſans que les loups oſent leur donner la moindre allarme. Au reſte, ils ne ſongent jamais, ces heureux Bergers, aux nœuds de l'Hymen. Ils mettent toute leur ſatisfaction à recevoir quelques tendres marques d'amitié de leurs vertueuſes & chaſtes Bergeres, & juſques à la mort ils

préferent constamment l'espérance de posséder aux fades douceurs de la possession même.

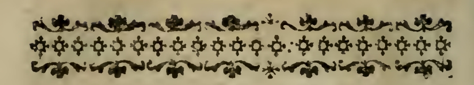
J'avouë, que touché d'un spectacle si riant & si gracieux, je fus tenté de prendre sur le champ une pannetiere & une houlette, & de fixer toutes mes courses dans un si beau lieu, pour y couler le reste de mes jours dans la paix & l'innocence, & goûter à jamais les douceurs d'un repos tranquille. Je ne suis pas même le premier à qui cette pensée soit venuë à l'esprit, à la simple lecture des *biens parfaits* que l'innocente simplicité fait trouver au bord des fontaines, dans les prés, dans les bois & les forêts; mais faisant réflexion que je serois toûjours le maître de choisir quand je voudrois ce genre de vie, & que j'avois encore un

grand pays à parcourir, je continuai ma route.

Je remarquai en chemin quelques taureaux sans cornes, parce qu'on les leur avoit arrachées pour en faire des Cornes d'abondance. Je vis d'autres Taureaux qui avoient des cornes & des pieds d'airain, des Vaches d'une beauté admirable qui descendoient de la fameuse Io : plusieurs Chévres Amalthées, des Cerberes ou grands Chiens à trois têtes, des Chats bottés, des Singes verds ; & sur-tout je vis d'un peu loin dans un petit Lac une Hydre effroyable qui avoit sept têtes, dont chacune ouvroit une gueule terrible armée de dents venimeuses & tranchantes. Comme je n'avois ni la massuë d'Hercule, ni aucune épée enchantée, je n'eus garde de m'en appro-

cher. Je me hâtai même de m'en éloigner, & cela me donna occasion de rencontrer enfin des habitans du pays.





CHAPITRE IV.

Des Habitans de la Romancie.

J'ETOIS ſurpris de n'avoir encore rencontré que des bêtes, excepté les Bergers dont je viens de parler. Je ſçavois bien en général que les Romanciens ſont grands voyageurs ; mais je ne pouvois pourtant pas m'imaginer que le pays fût abſolument déſert. Enfin regardant au loin de tous côtés, j'apperçus un endroit qui me parut fort peuplé. C'étoit en effet un lieu de promenade, où un nombre conſidérable d'habitans des deux ſexes, avoit coûtume de ſe rendre pour prendre le frais. Je m'y ache-

minai, & j'eus le plaisir en chemin de vérifier par moi-même ce que j'avois toûjours eû quelque peine à croire, que les fleurs naissent sous les pas des Belles. Car je remarquai sur la terre plusieurs traces de fleurs encore fraîches, qui aboutissoient au lieu de la promenade, & qui n'avoient sûrement pas d'autre origine. Le lieu même où les Belles se promenoient, en étoit tout couvert; & dans la Romancie on ne connoît point d'autre secret pour avoir en toute saison des jardins & des parterres des plus belles fleurs.

Je trouvai tout le monde partagé en diverses compagnies de quatre, de trois ou de deux, tant hommes que femmes, & plusieurs qui se promenoient seuls un peu à l'écart. Comme

je ne connoiſſois perſonne, je crus devoir faire comme ces derniers, afin d'éxaminer la contenance & les façons des Romanciens avant que d'en aborder quelqu'un.

La premiere obſervation que je fis, c'eſt que je n'appercevois ni enfans, ni vieillards. Il n'y en a point en effet dans toute la Romancie, & on en voit aſſez la raiſon. Toute la Nation par conſéquent eſt compoſée d'une jeuneſſe brillante, ſaine, vigoureuſe, fraîche, la plus belle du monde; & quand je dis la plus belle, cette propoſition eſt ſi exactement vraye, qu'on ne peut, ſans une injuſtice criante, faire ſur cela la moindre comparaiſon. Les François, par exemple, paſſent pour une aſſez belle Nation. Cependant ſi on l'examine de

près, on y trouvera beaucoup de gens malfaits. Rien n'eſt même ſi commun que d'y voir des perſonnes entierement contrefaites ; on y voit d'ailleurs des viſages ſi peu agréables, des yeux ſi petits, des nez ſi longs, des bouches ſi grandes, des mentons ſi plaiſans. Or voilà ce qui ne ſe voit jamais dans la Romancie. Il eſt pourtant vrai qu'on y conſerve de tout tems une petite race extrêmement contrefaite d'hommes & de femmes pour ſervir de contraſte dans l'occaſion, ſuivant le beſoin des Ecrivains. Mais outre qu'elle eſt en très-petit nombre, c'eſt une race auſſi étrangere à la Romancie, que les Négres le ſont à l'Europe ; & à cela près il eſt inoüi d'y rencontrer une perſonne qui n'ait pas la taille parfaitement

belle. Un nés tant soit peu long, des yeux tant soit peu petits, y seroient regardés comme un monstre.

Tous, tant hommes que femmes, & sur-tout celles-ci, ont tous les traits du visage extrêmement réguliers. C'est-là que la blancheur du front efface celle de l'albâtre, que les arcs des sourcils disputent de perfection avec l'Iris, c'est-là que l'ébene & la neige, les lys & les roses, le corail & les perles, l'or & l'argent, tantôt fondus ensemble, tantôt séparément, concourent à former les plus belles têtes & les plus beaux visages qu'on puisse imaginer. Toutes les Dames y ont surtout les yeux d'une beauté admirable. J'en connois pourtant quelque part dans ce pays-ci d'aussi beaux, mais ils sont

rares

rares ; car ce ſont des aſtres brillans, dont l'éclat éblouït, des ſoleils d'où partent mille traits de flamme qui embraſent tous les cœurs. A leur aſpect on voit fondre la froide indifférence comme la glace expoſée aux ardeurs du Soleil. L'amour y fait ſa demeure pour lancer plus sûrement ſes traits. Auſſi n'y a-t-il aucun coup perdu : Eh ! quel cœur pourroit y réſiſter ? On ne peut pas *s'en défendre* : tôt ou tard *il faut ſe rendre*, & céder de bonne grace à de ſi puiſſans vainqueurs. Mais ce qui acheve de faire des habitans de la Romancie les plus belles perſonnes qu'on puiſſe voir, c'eſt qu'avec tous ces traits de beauté ils ont tous un air fin, une phyſionomie noble, quelque choſe de majeſtueux & de gracieux

tout enſemble, de fier & de doux, d'ouvert & de réſervé, quelque choſe de charmant, je ne ſçais quoi d'engageant, un tour de viſage ſi attrayant, un certain agrément dans les manieres, une certaine grace dans le diſcours, un ſourire ſi doux, des charmes qu'on ne ſçauroit dire, mille choſes qu'on ne ſçauroit exprimer, en un mot mille je ne ſçais quoi qui vous enchantent je ne ſçais comment.

Ce n'eſt pourtant pas encore tout. Car comme ſi la nature ſe plaiſoit à épuiſer tous ſes dons pour former les habitans de la Romancie aux dépens de tout le reſte du genre humain, on les voit joindre à tant d'avantages naturels toutes les perfections de corps & d'eſprit qu'on peut deſirer. Ils danſent tous

admirablement bien ; ils chantent à ravir ; ils jouent des inſtrumens dans la grande perfection ; ils ſont d'une adreſſe infinie à tous les exercices du corps : s'il y a une joûte, ils remportent toûjours le prix, & s'il y a un combat, ils en ſortent toûjours vainqueurs : que l'on juge après cela s'il n'y a pas ſans comparaiſon beaucoup plus d'avantage de naître Citoyen Romancien, que de naître aujourd'hui Prince ou Duc, & autrefois Citoyen Romain.

J'avouë que ce ne fut pas ſans une extrême confuſion que je me vis d'abord au milieu d'un peuple ſi bien fait. Car quoique je ne ſois pas difforme, je me rendois pourtant la juſtice de penſer qu'auprès de perſonnes ſi bien faites, je devois paroître un homme fort diſgracié de

la nature. Cette penſée me frappa même tellement, que dans la crainte d'être un objet de riſée, je me retirai dans un lieu écarté pour me dérober aux yeux des paſſans. Là, comme je déplorois le déſagrément de ma ſituation, mes réflexions me porterent naturellement à tirer de ma poche un petit miroir pour m'y regarder. Mais quel fut mon étonnement de me voir changé au point que je ne me reconnoiſſois plus moi-même! Mes cheveux qui étoient preſque roux, étoient du plus beau blond; mon front s'étoit agrandi, mes yeux devenus vifs & brillans, s'étoient avancés à fleur de tête, mon nés trop élevé s'étoit rabaiſſé à une juſte proportion; ma bouche trop grande s'étoit rappetiſſée; mon menton trop plat, s'étoit

arrondi, toute ma phiſionomie étoit charmante.

Je compris tout d'un coup que c'étoit à l'air du pays que j'étois redevable d'un ſi heureux changement ; mais j'eus la foibleſſe . . . . . l'avouerai-je ? Mes Lecteurs me le pardonneront-ils ? . . . . . . N'importe ; il faut l'avouer : il ſied mal à un Ecrivain Romancien de n'être pas ſincere, & j'ai promis de l'être. J'avoüe donc que je fus tranſporté de joye de me voir ſi beau & ſi bien fait. Beauté, frivole avantage, méritez-vous l'eſtime des hommes ? Non ſans doute ; mais alors ces réfléxions ne me vinrent point à l'eſprit. Je ne pouvois me laſſer de me regarder & de m'admirer moi-même ; j'étudiois dans mon miroir mille petites minauderies agréables,

je ſautois d'aiſe, & me flattant de faire inceſſamment quelque conquête importante, je me hatai de joindre les compagnies d'hommes & de femmes que j'avois laiſſées. Je me joignis ſucceſſivement à pluſieurs, avec toute la liberté que je ſçavois que les loix du pays permettoient de prendre, & je reſtai aſſez long-tems dans ce lieu pour me mettre au fait de leurs mœurs, de leur eſprit, de leurs manieres, & de tout leur caractere. Tout ce détail eſt ſi curieux, que les Lecteurs ſeront ſans doute bien aiſes de l'apprendre.

On ne voit nulle part briller autant d'eſprit que dans les converſations Romanciennes; mais c'eſt moins l'eſprit qu'on y admire que les ſentimens, ou plûtôt la façon de les exprimer;

car comme l'amour eſt le ſujet de tous leurs entretiens,& qu'ils aiment beaucoup à parler, ils trouvent pour exprimer une choſe que nous dirions en quatre mots des tours ſi longs & ſi variés, qu'un jour entier ne leur ſuffiſant jamais, ils ſont toûjours obligés d'en remettre une partie au lendemain. Ils ont ſur-tout le talent de découper & d'anatomiſer pour ainſi dire ſi bien toutes les penſées de l'eſprit, & tous les ſentimens du cœur qu'on ſeroit tenté de les comparer à des dentelles, ou à un réſeau d'une fineſſe extrême. Que les goûts des hommes ſont différens! ce que par un effet de notre barbarie, nous traitons ici de verbiage & de galimatias, voilà ce qui brille & ce qu'on eſtime le plus dans les converſations

Romanciennes, entr'autres ces belles tirades de menuës réfléxions sur tout ce qui se passe au dedans d'un cœur amoureux, inquiet, incertain, soupçonneux, jaloux ou satisfait. Tout cela exprimé longuement avec le pour & le contre, le oüi & le non, le vuide & le plein, le clair & l'obscur, fait un discours qui enchante. Ce sont mille petits riens, dont chacun ne dit que très-peu de chose; mais tous ces petits riens, toutes ces petites choses mises bout à bout font un effet merveilleux. Il est vrai qu'il faut sçavoir la langue du pays, comme je dirai bien-tôt, sans quoi il vous échappe beaucoup de beautés & de traits d'esprit; mais aussi quand on la possede une fois, on goûte une satisfaction infinie; c'est du moins mon avis, sauf

ſauf au Lecteur de penſer autrement, s'il le juge à propos; car il ne faut pas, dit-on, diſputer des goûts.

Je paſſerai légerement ſur la nourriture des Romanciens: elle eſt fort ſimple, comme j'ai dit ailleurs; & en effet quand on aime, & encore plus quand on eſt aimé, qu'a-t-on beſoin de boire & de manger? Je ne dirai rien non plus de leur habillement. Il eſt pour l'ordinaire aſſez négligé, par la raiſon que dans la Romancie, l'habillement recherché n'ajoûte jamais rien aux charmes d'une perſonne: ce ſont toûjours au contraire ſes graces naturelles qui relevent ſon ajuſtement.

Mais quelques Princeſſes ont dans ce pays-là un privilege aſſez ſingulier, c'eſt de pouvoir s'habiller en hommes, & de cou-

rir ainſi le monde pendant des années entieres avec des Cavaliers & des Soldats, dans les Cabarets & les lieux les plus dangereux, ſans choquer la bienſéance. Ces ſortes de déguiſemens étoient même autrefois eſtimés, & ſur-tout, ſi la Demoiſelle ſous un habit de Cavalier venoit à rencontrer un amant ſous un habit de Demoiſelle; cela faiſoit un événement ſi ſingulier, ſi nouveau & ſi ingénieuſement imaginé, qu'on ne manquoit jamais d'y applaudir; mais ce que les Lecteurs ſeront ſans doute bien aiſes de connoître, c'eſt le caractere du peuple Romancien.

Il y a eu de la méchanceté à celui qui le premier a repréſenté le Dieu d'amour comme un enfant; car il ſemble qu'il ait voulu inſinuer par-là, que

l'amour n'eſt que puérilité, & que les Amants reſſemblent à des enfans. Mais à qui le perſuadera-t-on, lorſqu'il eſt ſi bien prouvé par le témoignage des plus graves Auteurs, que de toutes les paſſions, l'amour eſt la plus belle & la plus héroïque, juſques-là que depuis long-tems, tous les Héros du Théâtre, & même ceux de l'Opera, ſemblent ne connoître aucune autre paſſion que pour la forme; mais on en jugera encore mieux par le caractere des Habitans de la Romancie, qui ſont les plus parfaits des Amants. En voici les principaux traits que je vais rapporter, pour en ébaucher ſeulement le portrait. Ils ont le talent de s'occuper fort ſérieuſement pendant tout un jour, & un mois entier s'il le faut, de la plus petite bagatelle.

Ils pleurent volontiers pour la moindre chose; un regard indifférent, un mot équivoque les fait fondre en larmes : c'est qu'ils sont en effet extrêmement délicats & sensibles. La plûpart sont en même-tems si inquiets, qu'ils ne sçavent pas eux-mêmes ce qu'ils desirent, ni ce qui leur manque. Ils voudroient & ils ne voudroient pas : on a beau leur assûrer vingt fois une chose; doivent-ils croire ce qu'on leur dit, ou s'en défier? doivent-ils s'affliger ou se réjoüir? sont-ils satisfaits ou non? Voilà ce qu'ils ne sçavent jamais. Jaloux à l'excès, si quelqu'un par hazard a dit un mot à leur Princesse, ou si par malheur elle a jetté un regard sur quelqu'un, toute leur tendresse se change en fureur. Adieu toutes les assûrances & tous les fermens

paſſés. Adieu les lettres, les billets, les bracelets, les portraits, tout eſt oublié de part & d'autre, déchiré, mis en pieces; on ne veut plus ſe voir, on ne veut pas même en entendre parler . . . . . à moins pourtant qu'il ne s'en préſente quelque occaſion; & par le plus grand bonheur du monde, il ne manque jamais de s'en préſenter quelqu'une. Comment faire alors? Il faut s'éclaircir; & l'éclairciſſement fait, il faut bien ſe raccommoder: à tout raccommodement il y a toûjours de petits frais; la Princeſſe les prend ſur ſon compte; & voilà la paix faite juſqu'à nouvelle avanture.

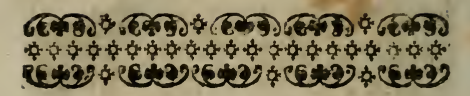
Mais ce qu'il y a de plus dangereux en cette matiere, c'eſt lorſque l'un des deux s'obſtine malicieuſement à cacher à l'au-

tre le ſujet de ſon mécontentement ſecret, comme la trop crédule & trop taciturne Fanny fit il y a quelque-tems, à ſon trop mélancolique & ſombre Amant * ; car cela donne toûjours lieu aux plus tragiques avantures. Il eſt vrai que ſans cela le triſte Héros auroit eû de la peine à parvenir à ſon cinquiéme Volume; mais n'eſt-ce pas auſſi acheter trop cher l'avantage de faire un Volume de plus ? Je pourrois ajoûter encore ici quelques autres traits du caractere des Romanciens; qu'ils ſont naturellement réveurs & diſtraits ; qu'ils aiment beaucoup à jurer, & que les ſermens ne leur coûtent rien. Qu'ils les oublient pourtant aſſez aiſément lorſqu'ils ont obtenu ce qu'ils déſirent, & d'autres traits

* *Cleveland.*

ſemblables ; mais comme j'ai beaucoup de plus belles choſes à dire, je ne m'étendrai pas davantage ſur ce ſujet : auſſi bien faut-il que je raconte la merveilleuſe rencontre que je fis dans la Forêt des Avantures.





CHAPITRE V.

Rencontre & réveil du Prince Zazaraph, grand Paladin de la Dondindandie, avec le Dictionnaire de la langue Romancienne.

QUOIQU'IL ne fût pas difficile de reconnoître à mes manieres & à mon langage que j'étois nouveau venu dans le pays, cependant tous ceux à qui je me joignis & avec qui je m'entretins, trop occupés apparemment de leurs affaires particulieres, ne ſongerent preſque point à me faire offre d'aucun ſervice, quoique d'ailleurs ils me fiſſent beaucoup de po-

liteſſe. Enfin un beau jeune homme que ma préſence importunoit peut-être, m'adreſſant la parole, me demanda ſi j'avois paſſé par la Forêt *des Avantures*. Non, lui dis-je, car je ne la connois ſeulement pas. Eh bien, reprit-il, vous perdrez ici tout votre tems juſqu'à ce que vous y ayez paſſé. Comme vous êtes nouvellement arrivé, il eſt juſte de vous inſtruire. Cette Forêt eſt appellée la Forêt *des Avantures*, parce qu'on n'y paſſe jamais ſans en rencontrer quelqu'une; & comme ce pays-ci eſt le pays des Avantures, il faut que tous les nouveaux venus, dès qu'ils arrivent, paſſent par la Forêt, pour ſe faire enſuite naturaliſer dans la Romancie. Elle n'eſt pas bien loin d'ici, & en ſuivant ce petit ſentier à main droite, vous la ren-

contrerez. Je remerciai le mieux qu'il me fut poſſible celui qui me donnoit un avis ſi important, & m'étant mis en chemin, j'arrivai bien-tôt à la Forêt.

J'entendis en y entrant un fort grand bruit au-deſſus de ma tête, & plus déſagréable encore que celui que fait une troupe de pies effarées, qui voltigent de la cime d'un arbre à l'autre pour ſe donner mutuellement l'allarme. J'apperçus auſſi-tôt quelle étoit l'eſpece d'oiſeaux qui faiſoit ce bruit : c'étoient des Harpies. On ſçait que ſi ces Femmes oiſeaux ſont grandes cauſeuſes, elles ne ſont pas moins gloutonnes*, juſques-là qu'elles ſe jettent avec fureur ſur une table, & enlevent toutes les viandes dont elle eſt

* *Virg. Eneid. Liv. III.*

chargée. Quoique je ne portasse aucunes provisions, je me mis à tout événement sur mes gardes l'épée à la main. Je sçavois bien que c'étoit le moyen de les écarter; mais je n'en reçus aucune insulte, & j'en fus quitte pour essuier l'infection épouvantable dont elles empestent l'air tout autour d'elles.

Assez près delà je trouvai des Perroquets sans nombre, & qui parloient toutes les langues avec une facilité admirable, des Oiseaux bleus, des Merles blancs, des Corbeaux couleur de feu, des Phenix, & quantité d'autres Oiseaux rares qu'on ne voit jamais dans ce pays-ci; mais ce spectacle m'arrêta peu, parce qu'un objet imprévû attira mes regards.

J'apperçus un Cavalier étendu sous un grand arbre & qui

paroiſſoit dormir d'un profond ſommeil. Je m'en approchai auſſi-tôt, & après avoir contemplé quelque tems les traits de ſon viſage, qui avoient quelque choſe de noble & d'aimable, & ſa taille qui étoit fort belle, je déliberai ſi je ne le reveillerois point, pour lui demander les éclairciſſemens dont j'avois beſoin; mais je jugeai qu'il ſeroit plus honnête d'attendre ſon reveil. J'attendis en effet aſſez long-tems; enfin ſuivant les mouvemens de mon impatience, je m'en approchai, je lui pris la main, je l'appellai, je le ſecouai même, mais ce fut inutilement. Je ne ſçavois que penſer d'un ſommeil ſi extraordinaire, & m'imaginant que l'infortuné Cavalier pouvoit être tombé en létargie, je lui appliquai au nés & aux tempes une

eau divine que je portois sur moi; mais j'eus le chagrin de voir échoüer mon remede. Enfin je m'avisai de songer que dans la Romancie les plantes avoient des vertus étonnantes. J'en cüeillis sur le champ quelques-unes qui me parurent des plus singulieres, & pour en essayer l'effet, j'en frottai le visage du Cavalier endormi : les premieres ne réussirent pas; mais en ayant cüeilli d'une autre espece, à peine la lui eus-je fait sentir, qu'il se réveilla dans l'instant avec un grand éternuëment, qui fit retentir la Forêt & mit en fuite tous les oiseaux du voisinage. Généreux Prince Fan-Férédin, me dit-il, en m'appellant par mon nom, ce qui m'étonna beaucoup, que ne vous dois-je pas pour le service que vous venez de me

rendre. Vous m'avez réveillé, & dans trois jours je poſſederai l'adorable Anémone. Il faut, ajoûta-t-il, que je vous raconte mon hiſtoire, afin que vous connoiſſiez toute l'obligation que je vous ai.

Je m'appelle le Prince Zazaraph. Il y a près de dix ans que par la mort de mon pere, dont j'étois l'unique héritier, je devins Grand Paladin de la Dondindandie. J'eus le bonheur de me faire aimer des Dondindandinois mes ſujets, que je gouvernois plutôt en Pere qu'en Souverain; car il eſt vrai que tous les jours de mon regne étoient marqués par quelque nouveau bienfait. Ils me preſſerent d'épouſer quelque Princeſſe, pour fixer dans ma maiſon la ſucceſſion de mes Etats. J'y conſentis, mais je voulois une Princeſſe

parfaite, & je n'en trouvai point, quoique d'ailleurs les Dondindandinoiſes paſſent pour être la plûpart très belles. L'une avoit de beaux yeux, de beaux ſourcils, le nés bien fait, le teint de lys & de roſes, la bouche belle, le ſourire charmant, mais on pouvoit croire abſolument qu'elle avoit le menton tant ſoit peu trop long. L'autre avoit dans le port, dans la taille, dans les traits du viſage, tout ce qu'il y a de plus capable de charmer. Elle avoit même les mains belles, mais il me parut qu'elle n'avoit pas les doigts aſſez ronds. Enfin une autre ſembloit réünir en ſa perſonne avec tous les traits de la beauté, tout ce que les graces ont de plus touchant, & tout ce que l'eſprit a d'agrémens. J'en étois déja ſi épris, qu'on ne dou-

ta pas qu'elle ne dût bien-tôt fixer mon choix : je le crus moi-même pendant quelque tems, & je me félicitois d'avoir rencontré une Princesse si aimable & si parfaite ; mais par le plus grand bonheur du monde, je remarquai un jour qu'elle n'avoit pas les oreilles assez petites. Il fallut m'en détacher, & désespérant de trouver ce que je cherchois, je consultai un sage fort renommé pour les connoissances qu'il avoit acquises par ses longues études. Non, me dit-il, n'espérés pas trouver dans tous vos Etats, ni dans les Royaumes voisins aucune beauté parfaite. On n'en voit de telles que dans la Romancie, & si quelque chose peut dans ce Pays-là rendre un choix difficile, c'est que toutes les Princesses y sont si parfaitement belles,

les, qu'on ne ſçait à laquelle donner la préférence. C'eſt votre cœur qui vous déterminera. Partez donc, & amenez nous au plutôt une Princeſſe digne de vous & de votre Couronne. Quant à la route qu'il falloit tenir pour trouver la Romancie, il m'aſſura qu'il n'y en avoit point de fixe & de réglée, qu'il ſuffiſoit de ſe mettre en chemin, & qu'en continuant toûjours à marcher, on y arrivoit enfin, les uns par mer, les autres par terre, quelques-uns même par la Lune & les Aſtres.

J'entrepris donc le voyage, & après avoir parcouru beaucoup de pays, je ſuis enfin heureuſement arrivé depuis pluſieurs années dans la Romancie, ſans que je puiſſe dire comment; & tout ce que j'en ai pû

apprendre depuis que j'habite le pays, c'eſt qu'on y entre, dit-on, par la porte d'amour, & qu'on en ſort par celle de mariage. Mais ce qui mit le comble à mon bonheur, c'eſt qu'à peine arrivé, je rencontrai dans la Princeſſe Anémone tout ce qu'on peut imaginer de beauté, de charmes, d'appas, d'attraits, d'agrémens, de perfections, & beaucoup au-delà.

Après tous les préliminaires qui ſont abſolument néceſſaires en ce pays-ci, j'eus le bonheur de lui plaire & d'en être aimé. Il ne s'agiſſoit plus que de nous unir par des nœuds éternels; mais cette cérémonie éxige ici des formalités d'une longueur infinie, & je n'ai pû obtenir diſpenſe d'aucune. Il feroit trop long de vous les raconter, & pour peu que vous ſéjourniez

dans le pays, vous les connoîtrez aſſez, parce qu'elles ſe reſſemblent toutes. Enfin je viens deſſuyer la derniere épreuve. Il étoit écrit dans la ſuite de mes avantures, qu'un rival jaloux de mon bonheur trouveroit moyen par le ſecours d'un enchanteur, de m'endormir d'un profond ſommeil, & qu'il en profiteroit pour enlever la belle Anemone: que je continuerois de dormir pendant un an, ſans pouvoir être réveillé que par le Prince Fan-Férédin, à qui il étoit réſervé de me déſenchanter: que trois jours après mon réveil la belle Anemone délivrée de ſon odieux raviſſeur, qui devoit périr, reparoîtroit à mes yeux plus belle & plus aimable que jamais, ſans avoir rien perdu entre des mains ſi ſuſpectes de tout ce qui peut me la rendre

chere ; que je ne laisserois pourtant pas d'avoir quelques soupçons, que les soupçons seroient suivis d'une broüillerie, la broüillerie d'un éclaircissement, & l'éclaircissement d'un raccommodement, après lequel aucun obstacle ne s'opposeroit plus à mon bonheur. Je suis donc sûr de revoir dans trois jours ma belle Princesse. Nous partirons aussi-tôt pour la Dondindandie, & c'est à vous Prince que j'ai de si grandes obligations.

Je fus extrêmement satisfait du récit du Prince Zazaraph, & d'avoir trouvé quelqu'un qui pût me donner les instructions dont j'avois nécessairement besoin dans un pays inconnu. Après lui avoir témoigné combien j'étois charmé d'avoir eu occasion de lui rendre service, & lui avoir expliqué comment

le desir de voir de belles choses m'avoit amené dans la Romancie, je lui laissai entrevoir l'embarras où j'étois, de trouver quelqu'un qui voulût bien prendre la peine de me servir de guide, & de m'éclaircir sur ce que je pouvois ignorer dans un pays, dont je n'avois nulle autre connoissance que celle que donnent les Livres. Croyez-vous, me dit-il obligeamment, qu'après le service que vous venez de me rendre, je puisse laisser prendre ce soin à tout autre qu'à moi? Non, non, ajoûta-t-il en m'embrassant avec un air de tendresse dont je fus touché, je ne vous quitte point. Aussi-bien n'ai-je rien de mieux à faire pendant les trois jours qu'il faut que j'attende la belle Anemone, & trois jours vous suffiront pour

connoître toute la Romancie ; ſans vous donner même la peine de la parcourir toute entiere, parce qu'on ne voit preſque partout que la même choſe.

J'acceptai ſans héſiter des offres ſi obligeantes, & nous nous entretînmes ainſi quelque tems dans la forêt. Pendant cet entretien il n'eut pas de peine à s'appercevoir que je ne ſçavois pas la Langue du pays, & je lui avoüai ingénument que dans les entretiens que je venois d'avoir avec pluſieurs Romanciens, ils avoient dit beaucoup de choſes que je n'avois pas entenduës. Cela ne doit pas vous étonner, me dit-il, car quoique dans la Romancie on parle toutes les Langues, Arabe, Grec, Indien, Chinois, & toutes les Langues modernes, il eſt pourtant vrai qu'il y a

une façon particuliere de les parler, qu'on n'apprend qu'ici: par exemple, comment nommeriez-vous une perſonne dont vous ſeriez amoureux & aimé? Vous l'appelleriez tout ſimplement votre maîtreſſe. Eh bien, ajoûta-t-il, on n'entend pas ce mot-là ici: Il faut dire, l'*objet que j'adore; la beauté dont je porte les fers, la ſouveraine de mon ame, la Dame de mes penſées, l'unique but où tendent mes deſirs, la Divinité que je ſers, la lumiere de ma vie; celle par qui je vis, & pour qui je reſpire.* En voilà, comme vous voyez, à choiſir. Il eſt vrai, repris-je, mais comment ferai-je pour apprendre cette Langue que je n'ai jamais parlée? N'en ſoyez point en peine, repliqua-t-il; c'eſt une Langue extrêmement bornée, & avec le

ſecours d'un petit Dictionnaire que j'ai fait pour mon uſage particulier, je veux en une heure de tems vous faire parler un Romancien plus pur que Cyrus & Cleopatre.

En effet après nous être aſſis au pied d'un gros Cedre odoriférant, le Prince Zazaraph me montra un petit Livret proprement relié & gros comme un Almanach de poche, tout écrit de ſa main, & dans lequel il prétendoit avoir raſſemblé toutes les phraſes & tous les mots de la Langue Romancienne, avec les régles qu'il faut obſerver pour la bien parler. Il me le fit parcourir avec attention, & en moins de rien je fus au fait de toute la Langue. Je pourrois donner ici ce Dictionnaire tout entier, mais j'ai cru qu'il ſuffiroit d'en rapporter quelques

régles

régles principales & les phrases les plus remarquables pour en donner seulement l'idée : car aussi bien il seroit inutile d'entreprendre de parler le Romancien dans ce pays-ci. Il faut pour cela aller dans le pays même.

Il y a sur-tout deux régles essentielles. La premiere, de ne rien exprimer simplement, mais toûjours avec exagération, figure, métaphore ou allégorie. Suivant cette régle, il faut bien se garder de dire *j'aime*. Cela ne signifie rien ; il faut dire, *je brûle d'amour, un feu secret me dévore, je languis nuit & jour, une douce langueur me consume*, & beaucoup d'autres expressions semblables. Une personne est belle, c'est-à-dire, *qu'elle efface tout ce que la nature a fait de plus beau, que*

c'eſt le chef-d'œuvre des Dieux, qu'il n'eſt pas poſſible de la voir ſans l'aimer, c'eſt la Déeſſe de la beauté, la Mere des graces : elle charme tous les yeux ; elle enchaîne tous les cœurs, on la prend pour Venus même, & l'Amour s'y méprend.

La ſeconde régle conſiſte à ne jamais dire un mot ſans une ou pluſieurs épithétes. Il ſeroit par exemple ridicule de dire l'amour, l'indifférence, des regrets, il faut dire : *L'amour tendre & paſſionné, la froide & tranquille indifférence, les regrets mortels & cuiſans, les ſoûpirs ardens, la douleur amere & profonde, la beauté raviſſante, la douce eſpérance, le fier dédain, les mépris outrageans* ; & plus il y a de ces épithétes dans une phraſe, plus elle eſt belle & vraiment Romancienne.

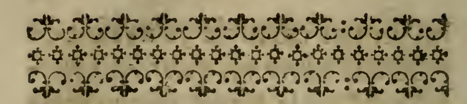
Pour ce qui eſt des mots qui compoſent la Langue, ils ſont en très-petit nombre, & c'eſt ce qui facilite l'intelligence du Romancien. Les voici preſque tous. *L'amour, & la haine, tranſports, deſirs & ſoupirs, allarmes, eſpoir & plaiſirs; fierté, beauté, cruauté, ingratitude, perfidie, jalouſie, je meurs, je languis, bonheur, joüiſſance, déſeſpoir, le cœur & les ſentimens; les charmes, les attraits & les appas, enchantement & raviſſement, douleurs & regrets, la vie & la mort, felicité, diſgrace, deſtin, fortune, barbarie; les ſoins, la tendreſſe, les larmes, les vœux, les ſermens, le gazon & la verdure, la nuit & le jour, les ruiſſeaux & les prairies, image, rêverie & ſonges*; voilà à peu près tous les mots de la Langue Roman-

cienne ; il n'y a plus qu'à y ajoûter, comme j'ai dit, diverſes épithétes, comme, *doux*, *tendre*, *charmant*, *admirable*, *délicieux*, *horrible*, *furieux*, *effroyable*, *mortel*, *ſenſible*, *douloureux*, *profond*, *vif*, *ardent*, *ſincere*, *perfide*, *heureux*, *tranquille* ; & ſur-tout ces expreſſions qui ſont les plus commodes de toutes, *que je ne puis exprimer*, *qu'on ne ſçauroit imaginer*, *qu'il eſt difficile de ſe repréſenter*, *qui ſurpaſſe toute expreſſion*, *au-deſſus de tout ce qu'on peut dire*, *aude-là de tout ce qu'on peut penſer* ; avec ce petit Recueil, on aura de quoi compoſer un Livre *in-folio* en Langue Romancienne. Il y a pourtant une obſervation à faire, c'eſt qu'il faut tâcher de n'allier aux mots que des épithétes convenables ; car ſi quel-

qu'un par exemple, s'aviſoit de dire *une chere & délicieuſe triſteſſe*, * cela feroit une expreſſion ridicule & mal aſſortie.

* *Cleveland.*





CHAPITRE VI.

De la haute & basse Romancie.

LEs diverses réflexions que nous fîmes sur la Langue Romancienne, donnerent occasion au Prince Zazaraph de m'apprendre un point de Géographie que j'ignorois; c'est qu'il y avoit une haute & basse Romancie. Nous sommes ici, me dit-il, dans la haute Romancie, & elle est aisée à distinguer de la basse par toutes les merveilles dont elle est remplie, & que vous avez dû remarquer en venant ici; au lieu que la basse Romancie est assez semblable à tous les pays du

monde. Car par exemple dans la baſſe Romancie une prairie eſt une prairie, & un ruiſſeau n'eſt qu'un ruiſſeau: mais dans la haute Romancie une prairie eſt eſſentiellement émaillée de fleurs, ou du moins couverte d'un beau gazon, & un ruiſſeau ne manque jamais de rouler des eaux d'argent ou de cryſtal ſur de petits cailloux pour leur faire faire un doux murmure qui endorme les amans, ou qui réveille les oiſeaux. Mais, ajoûta-t-il, vous ſerez peut-être bien aiſe d'apprendre l'origine de cette diſtinction. Il eſt vrai, lui dis-je, car tout ce que je vois & ce que j'entends, ne fait qu'exciter de plus en plus ma curioſité. Je le conçois aiſément, reprit-il, & je crains même que vous ne me faſſiez ſecretement un crime de vous

arrêter ſi long-tems dans cette forêt où vous ne voyez rien de nouveau, au lieu de vous mener à quelque habitation. Levons-nous donc, & nous continuerons en marchant notre converſation.

Autrefois, continua-t-il, la Romancie étoit un pays fort borné. Auſſi n'y recevoit-on que peu d'habitans, encore étoient-ils tous choiſis entre les Princes & les Héros les plus célébres. On ſe ſouvient du nom & des avantures de ces premiers habitans de la Romancie, entr'autres d'*Artus* & des *Chevaliers de la table ronde*, *Palmerin d'Olive*, & *Palmerin d'Angleterre*, *Primalem de Grece*, *Perceforêt*, *Amadis*, *Roland*, *Merluſine*, & pluſieurs autres dont je ne me rappelle pas les noms. Rien n'eſt ſi bril-

lant que leur Hiſtoire. On les voyoit ſe ſignaler par mille exploits inoüis pêle mêle avec les Génies, les Fées, les Enchanteurs, les Géans, les Endryagues, les Monſtres, toûjours combattans, jamais vaincus. Auſſi le Ciel & la Terre s'intéreſſant à leurs ſuccès, leur prodiguoient continuellement les plus grands miracles. Ce qui faiſoit de la Romancie le plus beau pays du monde.

Mais un ſi grand éclat ne manqua pas d'attirer beaucoup d'étrangers dans le pays, entr'autres Pharamond, Cléopatre, Caſſandre, Cyrus, Polexandre, grands perſonnages à la vérité, mais qui n'étant pas pour ainſi dire nés Héros comme les premiers, & ne l'étant que par imitation, demeurerent beaucoup au-deſſous de

leurs modéles. Cependant comme ils avoient une valeur & une vertu vraiment extraordinaire, on leur donna place dans la haute Romancie.

Mais les choſes dégénérerent bien autrement dans la ſuite ; car on reçût dans la Romancie juſqu'aux plus vils ſujets, des avanturiers, des valets, des gueux de profeſſion, des femmes de mauvaiſe vie. Ce n'eſt pas que pluſieurs zélateurs Romanciens n'ayent fait leurs efforts pour rétablir toute la gloire & le ſublime merveilleux des tems paſſés ; de-là ſont venus les Héros & les Princes des *Fées*, ceux des *mille & une nuit*, des *Contes Chinois*, & beaucoup d'autres ſemblables; mais on voit dans leur Hiſtoire les merveilles mêlées avec tant de choſes puériles, commu-

nes & vulgaires, qu'on ne ſçait dans quelle Claſſe il faut les ranger. Enfin pour éviter la confuſion, on a pris le parti de diviſer la Romancie en haute & baſſe. La premiere eſt demeurée aux Princes & aux Héros célébres : la ſeconde a été abandonnée à tous les ſujets du ſecond Ordre, voyageurs, avanturiers, hommes & femmes de médiocre vertu. Il faut même l'avoüer à la honte du genre humain. La haute Romancie eſt depuis long-tems preſque déſerte, comme vous avez pû vous en appercevoir dans ce que vous en avez vû, au lieu que la baſſe Romancie ſe peuple tous les jours de plus en plus. Auſſi les Fées & les Génies ſe voyant abandonnés, & preſque ſans pratique, ont pris la plûpart le parti de s'en

aller, les uns dans les eſpaces imaginaires, les autres dans le pays des Songes. C'eſt ce qui fait que vous ne voyez plus la Romancie ornée comme elle étoit autrefois d'une infinité de Châteaux de cryſtal, de Tours d'argent, de Forteresſes d'airain, ni de Palais enchantés.

Que je ſuis fâché, lui dis-je en l'interrompant, de ne pouvoir pas être témoin d'un ſi beau ſpectacle! Il me ſeroit fort aiſé, reprit-il, de vous faire voir deux Châteaux de cette eſpéce aſſez près d'ici, ſi nous étions vous & moi aſſez las de notre liberté, pour conſentir à la perdre. A une lieuë d'ici ſur la main droite, il y en a un qui eſt habité par la Fée Camalouca. Rien de ſi brillant ni de ſi magnifique que les appartemens, les galeries, les ſalles

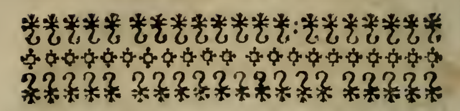
qui compoſent ce Palais ; mais rien de ſi dangereux que d'en approcher. A trois cens pas tout à l'entour, la Fée a formé une eſpéce de tourbillon inviſible, qui entraîne en tournoyant tous ceux qui ont le malheur ou la fatale curioſité d'y entrer. Emportés ainſi juſqu'à la Cour du Château, ils ſont à l'inſtant engouffrés dans de grands vaſes de cryſtal pleins d'eau, & au moment qu'ils y entrent, la Fée leur ſouffle ſur le dos une groſſe bulle d'air qui s'y attache, & qui par ſa légéreté les tient ſuſpendus dans l'eau, où ils ne ſont que tourner, monter & deſcendre ſans ceſſe. On les voit au travers du cryſtal, & cet aſſemblage de diverſes figures fait un aſſortiment bizarre, dont la méchante Fée ſe divertit : car on y voit pêle mêle des Da-

mes & des Seigneurs, des Pontifes & des Prêtresses, des animaux de toute espéce, des monstres grotesques, & mille figures différentes, qui se broüillent & se mêlent continuellement. C'est sur ce modele qu'on fait en Europe de ces longues phioles pleines d'eau, que l'on remplit de petits marmouzets d'émail.

L'autre Palais qui est à main gauche, est la demeure de la Fée Curiaca, c'est bien le plus dangereux caractere qu'il y ait dans toute la Romancie. Comme elle a beaucoup d'agrémens, rien ne lui est si aisé que de captiver les cœurs de tous ceux qui la voyent, & elle s'en fait un plaisir malin. Elle les mene ensuite promener dans ses jardins, sur le bord d'une fontaine ou d'un canal, & là lors-

qu'ils s'y attendent le moins, elle les métamorphose en oiseaux, qu'elle contraint par un effet de son pouvoir magique, à tenir continuellement leur long bec dans l'eau, les laissant des années entiéres dans cette ridicule attitude. C'est là tout le fruit qu'on retire des soins qu'on lui a rendus ; & c'est aussi ce qui a fondé le proverbe de *tenir quelqu'un le bec dans l'eau.*

Mes Lecteurs sont des personnes de trop bon goût pour ne pas sentir que ces récits sont extrêmement agréables, & il est parconséquent inutile de les avertir qu'ils me firent beaucoup de plaisir ; je souhaite qu'ils en trouvent autant dans la lecture du Chapitre suivant.



CHAPITRE VII.

De mille choſes curieuſes, &, de la maladie des bâillemens.

NOus vîmes venir à nous par la route que nous tenions, un Cavalier monté ſur une eſpece de Griffon noir, l'air triſte, rêveur & diſtrait ; mais dès qu'il nous eût apperçus, il détourna ſa monture, & prenant un chemin de traverſe, il ſe déroba bien-tôt à nos yeux. Quel eſt, dis-je au Prince Zazaraph, cette figure de Miſantrope ? Je n'en connoiſſois pas de cette eſpece dans la Romancie. Il s'y en trouve pourtant pluſieurs, me répondit-il, témoin

moin le pauvre Cardenio *, qui ſe faiſoit tant craindre des Bergers dans les montagnes de Sierra Morena. Celui-ci ſe nomme Sonotraſpio. Que je le plains! Prévenu contre les dangers d'une paſſion amoureuſe, il vivoit en Philoſophe indifférent, riant même de la foibleſſe des amans. Mais l'amour lui gardoit un trait que ſa Philoſophie ne put parer. Il aima enfin, & il aima Tigrine, dont le cœur étoit engagé à un autre, & qui lui fit bien-tôt comprendre qu'il n'avoit rien à eſpérer. Il le comprit en effet ſi bien, que pour étouffer dans ſa naiſſance un malheureux amour, il voulut prendre le ſeul parti qui lui reſtoit, qui étoit de s'éloigner de l'objet qui l'avoit captivé. Mais non, lui dit Ti-

* *Dom Quichote. I. part. c. 23.*

grine, vos ſoins me ſont plaiſir, vos ſervices me ſont utiles, ſi vous m'aimez j'éxige que vous ne me ſuyez pas. A un ordre ſi abſolu elle ajoûta quelques faveurs légeres, qui acheverent de faire perdre à l'amant infortuné tout eſpoir de liberté. Il ne lui étoit pas poſſible de voir Tigrine ſans l'aimer: il ne lui étoit pas permis de l'éviter : il n'en avoit pourtant rien à eſpérer ; quelle ſituation !

Il s'y réſolut pourtant avec un courage qui marquoit autant la fermeté de ſon ame, que l'excès de ſa paſſion. Il ſe flatta d'arracher du moins quelquefois à la cruelle de ces légeres faveurs, qu'elle lui avoit déja accordées. Il y réuſſit en effet, au-delà même de ſes eſpérances, & bornant-là tous ſes déſirs & tout ſon bonheur, il traî-

noit ſa chaîne avec quelque ſorte de ſatisfaction ; mais ce bonheur apparent & ſi leger dura peu. Tandis que Sonotraſpio toûjours modeſte & reſpectueux, s'efforce de ſe perſuader qu'il eſt encore trop heureux, un injuſte caprice perſuade à Tigrine qu'elle en fait trop. C'en eſt fait, lui dit-elle, n'eſpérez plus rien de moi, votre paſſion m'importune, vos ſoins me ſont devenus indifférens. Fuyez-moi, j'y conſens, & même je vous le conſeille. Dieux! quel fût l'étonnement de Sonotraſpio ! un coup ſubit de tonnerre cauſe moins de conſternation à des femmes timides, qu'un orage imprévû ſurprend dans une vaſte Campagne. Il douta quelque-tems : il crût avoir mal entendu ; mais ſon doute ne fut pas long. Tigrine s'expliqua, & le fit

avec toute la dureté imaginable. Alors pénétré de douleur, & le déſeſpoir peint dans ſes yeux, vous me permettez donc de vous fuir, lui dit-il; il en eſt bien tems cruelle, après que ..... Ses ſanglots ne lui permirent pas d'achever, & Tigrine même s'éloigna pour ne pas l'entendre. Ni les larmes, ni les prieres les plus tendres ne pûrent la fléchir, ni lui perſuader même d'accorder à un malheureux, du moins pour une derniere fois, quelque marque de bonté. Elle n'en parut au contraire que plus fiere & plus dédaigneuſe. Enfin l'infortuné Sonotraſpio outré de dépit & de douleur, s'eſt abandonné à tout ce que le déſeſpoir peut inſpirer à un Amant injuſtement maltraité. En vain il s'efforce de ſe rappeller les ſages

leçons de la Philoſophie. Occupé continuellement de ſon malheur, on le voit pour ſe diſtraire, chercher tantôt la ſolitude, tantôt la diſſipation, en courant comme un inſenſé toute la Romancie. Il déteſte le jour où il vit Tigrine pour la premiere fois; il s'efforce de l'oublier; il voudroit la haïr; mais rien ne lui réuſſit : la bleſſure eſt trop profonde, & il y a lieu de craindre qu'il n'en guériſſe jamais.

En vérité, dis-je alors au Prince Zazaraph, le pauvre Sonotraſpio me fait pitié, je voudrois que Tigrine ou ne lui eût jamais rien accordé, ou ne lui eût pas refuſé pour une derniere fois, quelques faveurs légeres; mais, ajoûtai-je, il ne faudroit pas beaucoup d'exemples ſemblables pour décréditer la

Romancie. Vous avez bien raiſon, me dit-il, car on ſeroit tenté de regarder tous ſes Habitans comme des fous ; mais c'eſt un effet de l'injuſtice & de l'ignorance des hommes ; car il eſt vrai qu'à ne conſulter que la raiſon & les maximes de la ſageſſe, il faut taxer de folie & d'égarement pitoyable, toute la ſuite des beaux ſentimens & des procédés réciproques de deux Amans ; mais ſi d'une part on s'en rapporte à nos Annaliſtes, dont l'autorité eſt d'un poids d'autant plus grand, qu'il y en a pluſieurs qui ont un caractere reſpectable ; & ſi de l'autre on en juge par la façon toute ſublime dont ils ſçavent embellir les paſſions, qui par elles-mêmes paroiſſent les moins ſenſées, on aura des Héros de la Romancie une idée

beaucoup plus avantageuſe.

Ici j'interrompis le grand Paladin. Que vois-je, lui dis-je ! Après le Tragique, n'eſt-ce pas du Comique qui ſe préſente ici à nous ? Qu'eſt-ce, je vous prie, que ces bandes de Hannetons, de Sauterelles, ou de groſſes Fourmis que je vois traverſer la Forêt, comme une petite armée qui défile ? Quelle eſpece d'inſectes eſt-ce là ? Inſectes, répondit le Prince Zazaraph en riant. De grace traitez plus honnêtement une eſpece qui n'eſt rien moins qu'une eſpece humaine. N'avez-vous jamais oüi parler des Liliputiens * ? Les voilà. Ces pauvres petits avortons de la nature humaine s'étoient établis dans la Romancie, & ſembloient d'abord y faire fortune ; mais il

* *Voyage de Galiver.*

faut sans doute que l'air du pays leur soit contraire : ils n'ont jamais pû s'y multiplier, & désesperés de voir leur race s'éteindre, ils ont enfin pris le parti d'aller s'établir ailleurs. Prenons garde en passant, ajoûta-t-il, d'en écraser quelques-uns sous nos pieds ; car c'est-là tout le danger que l'on court à les rencontrer.

Mais il n'en est pas de même des Brobdingnagiens. Ces Géants monstrueux par un contraste bizarre s'établirent dans la Romancie en même-tems que les Liliputiens ; & comme eux ils ont été obligés de chercher une autre demeure, le pays entier ne pouvant suffire à leur subsistance ; mais malheur à tout ce qui s'est trouvé sur leur passage. On ne sçauroit exprimer le ravage que ces Colosses effroyables

bles ont fait dans toute leur route, écrasant les Châteaux sous leurs pieds, comme nous écrasons une motte de terre, & brisant tous les arbres des Forêts, comme des Elephans briseroient des épics de froment en traversant les Campagnes. On ne sçait pas trop quel motif avoit engagé les uns & les autres à s'établir dans la Romancie; n'ayant d'autre mérite pour se distinguer, sinon, les uns une petitesse qui faisoit rire, & les autres une grandeur gigantesque qui faisoit horreur. Aussi les voit-on partir sans qu'on s'empresse de les retenir, & tout ce que l'on en dit, c'est que ce n'étoit pas la peine de faire un si grand voyage, pour apprendre ce qu'on sçavoit déja; qu'il n'y a point dans le monde de grandeur absoluë, & que la taille

grande ou petite eſt une choſe indifférente à la nature humaine.

A propos de cela, dis-je au Prince Zazaraph, n'ai-je pas oüi dire que les bêtes parlent dans ce pays-ci? Rien n'eſt plus vrai, me dit-il, & c'étoit même autrefois une choſe aſſez commune du tems d'Eſope, de Phedre, & d'un François appellé la Fontaine, qui avoient le ſecret de les faire parler, auſſi-bien & quelquefois mieux que les hommes mêmes. Mais il ſemble que dégoûtées de cet uſage, ellent ayent pour ainſi dire perdu la parole, ſur-tout depuis qu'un autre François nommé L. M. . . s'eſt aviſé de leur faire parler un langage peu naturel & forcé, qu'on a quelquefois de la peine à entendre. Il ne laiſſe pourtant pas de ſe trou-

ver encore parmi elles quelques babillardes qui parlent autant & plus qu'on ne voudroit ; & tout récemment, une taupe * vient de ſe rendre ridicule par ſon babil extravagant, quoique quelques-uns ayent prétendu qu'elle n'a fait qu'en copier une autre.

Tandis que le Prince Zazaraphe m'entretenoit ainſi, il me prit une envie de bailler ſi prodigieuſe, qu'il me fallut malgré mes efforts, céder au mouvement naturel. Ah ah ! dit-il en riant, vous voilà déja pris de la maladie du pays, c'eſt de bonne heure ; mais de grace ne vous contraignez point, car perſonne ici ne vous en ſçaura mauvais gré. C'eſt dans la Romancie un mal inévitable pour peu qu'on y faſſe de ſéjour, à

* *Tanzaï 2. part.*

peu près comme le mal de mer pour ceux qui font un premier voyage ſur cet élément. Comme le Prince Zazaraph achevoit de parler, il ſe mit lui-même à bailler ſi déméſurément, que je ne pûs m'empêcher d'en rire à mon tour. Je vois bien, lui dis-je, que cette maladie eſt en effet aſſez commune dans la Romancie. Mais je ne comprens pas comment on peut y être ſujet dans un pays ſi rempli de merveilles; c'eſt auſſi, me répondit-il, ce qui embaraſſe les Phyſiciens dans l'explication de ce Phénomene, d'autant plus qu'on a obſervé que dans les endroits où il y a le plus de merveilles, entaſſées les unes ſur les autres, par exemple dans la Province Peruvienne*, c'eſt-là préciſément que l'on bâille

* *Contes Peruviens.*

le plus. Les Médecins de leur côté n'ont encore pû trouver d'autre remede à ce mal, que de changer d'air. Il faut pourtant que je vous fasse voir auparavant un de nos Bois d'Amour : car c'est à peu près ce qui vous reste à voir de particulier dans le canton où nous sommes.





CHAPITRE VIII.

Des Bois d'Amour.

COMME nous étions donc déja hors de la forêt, nous tournâmes nos pas vers un Bois charmant qui étoit dans la plaine. C'étoit un de ces Bois d'Amour dont le Prince venoit de parler, & on en trouve dans tous les quartiers de la Romancie beaucoup de ſemblables qu'on a plantés pour la commodité des Amans , comme on voit dans une terre bien entretenuë des remiſes de diſtance en diſtance pour ſervir d'aſile & de retraite au gibier. Ces Bois ſont preſque tous plantés de Lauriers odoriférans , de Myrthes , d'O-

rangers, de Grenadiers & de jeunes Palmiers, qui entrelaſſent amoureuſement leurs branches pour former d'agréables berceaux. Ils ſont admirablement bien percés de diverſes allées, qui forment des étoiles, des pates d'Oye, des labyrinthes, & dans les maſſifs on a ménagé divers compartimens, dont le terrain eſt couvert d'un beau gazon ſemé de violettes & d'autres fleurs champêtres : les paliſſades ſont de roſiers, de jaſmin, de chevrefeüille, ou d'autres arbriſſeaux fleuris, & chacun a ſon jet d'eau, ſa fontaine, ou ſa petite caſcade.

Il ne faut pas demander ſi dans ces boſquets délicieux les tendres Zéphirs rafraîchiſſent les Amans par la douce haleine de leurs ſoupirs ; ni ſi les oiſeaux font retentir le Bocage

des doux ſons d'un amoureux ramage ; tout vit, tout reſpire, tout eſt animé, tout aime dans ces Bois d'Amour ; & comment pourroit-on s'en défendre, lorſqu'on y voit les Amours perchés ſur les arbres comme des Perroquets, s'occuper ſans ceſſe à lancer mille traits enflammés qui embraſent l'air même. O que les converſations y ſont tendres, vives & paſſionnées, qu'on y pouſſe de ſoupirs, qu'on y forme de deſirs ! Qu'on y goûte de plaiſirs ! Ne croyez pourtant pas, me dit le Prince Zazaraph, qu'il ſoit indifférent de ſe promener dans les divers quartiers du Bois. Chaque Boſquet a ſa deſtination particuliere ; enſorte qu'on diſtingue le Boſquet des Amans heureux, & celui des mécontens ; le Boſquet des ſoupçons

jaloux, celui des broüilleries, celui des raccommodemens, & plusieurs autres semblables.

Il y a quelque tems que des habitans peu instruits des loix & des anciens usages, voulurent établir aussi dans les Bois d'Amour des Bosquets de joüissance; mais on s'opposa avec zéle à une innovation si dangereuse, & il fut prouvé par le témoignage des Annales Romanciennes, qu'il n'y avoit rien de si contraire aux intérêts de la Romancie, par la raison que la joüissance éteint le desir & la passion qui sont ici les nerfs du bon gouvernement. Mais que font là bas, lui dis-je, ces personnes que je vois les unes debout, les autres assis sous ce grand orme? Ce sont, me répondit-il, des gens qui attendent leur compagnie pour en-

trer dans le Bois. Cet Orme a été planté tout exprès pour être le lieu du rendez-vous. Les premiers venus y attendent les autres ; & comme il y en a tel quelquefois qui attend en vain, c'est ce qui a fondé le proverbe, *attendez-moi sous l'Orme.*

Au reste, ajoûta-t-il, nous pouvons, si nous voulons, nous approcher des Bosquets, voir tout ce qui s'y passe, & entendre tout ce qui s'y dit : comment, repris-je, on fait ici les choses si peu secretement ? Sans doute, repliqua-t-il ; Eh ! comment les Auteurs qui composent les Annales Romanciennes pourroient-ils autrement sçavoir si en détail tous les entretiens les plus particuliers de deux Amans jusqu'à la derniere syllabe ? Vous avez raison, lui dis-je, & vous m'ex-

pliquez-là une chose que je n'avois jamais comprise. Mais avec tout cela je ne comprends pas encore comment des Ecrivains, par exemple, celui de Cyrus ou de Cléopatre, peuvent écrire de si longues suites de discours sans en perdre un seul mot. C'est, me répondit le Prince Zazaraph, que vous ne sçavez pas comment cela se fait. Mais, continua-t-il, entrons dans ce Bosquet, qui est celui des déclarations; vous pourrez par celui-là seul juger des autres, & vous allez comprendre ce mystere.

Voyez-vous, continua-t-il, ces quatre grands tableaux d'écriture qui sont attachées à l'entrée du Bosquet? Ce sont quatre modéles différens de déclaration d'amour, contenant les demandes & les réponses;

& s'il n'y en a que quatre, c'eſt qu'on n'a pas encore pû en inventer un cinquiéme; car pour le dire en paſſant, nos Annaliſtes écrivent ordinairement aſſez bien; mais ils ont rarement de cette imagination qu'on appelle invention, & qui fait trouver quelque choſe qu'un autre n'a pas dite avant eux. C'eſt ce qui fait qu'ils ne font que ſe copier tous les uns les autres. Or pour revenir à nos Tableaux, tous les Amans qui entrent dans ce Boſquet pour ſe déclarer leur amour, ne manquent pas de prendre l'un de ces quatre modéles, qu'ils récitent tout de ſuite. L'Annaliſte n'a ainſi qu'à obſerver lequel des quatre modéles on employe, & il ſçait tout d'un coup toute la ſuite de la converſation. Il en eſt de même

de tous les autres Boſquets juſqu'à celui des ſoupirs, dont le nombre eſt réglé, afin que l'Analiſte n'aille pas faire une bévuë ridicule contre la vérité de l'Hiſtoire, en faiſant ſoupirer quatre fois une Princeſſe qui n'en aura ſoupiré que trois.

Si cela eſt, repris-je, il eſt inutile d'écouter ce que diſent tous les couples d'Amans que je vois répandus dans ce Bois. Vous dites vrai, me répondit-il; car ſi vous vous donnez ſeulement la peine de lire les Tableaux qui ſont ſuſpendus en très-petit nombre à l'entrée de chaque Boſquet, vous ſçaurez tout ce qui y a jamais été dit, & tout ce qui s'y dira d'ici à mille ans; & il faut avoüer que ſi cela ne fait pas l'éloge de l'eſprit des Annaliſtes Roman-

ciens, c'eſt du moins pour eux & pour nous quelque choſe de très-commode: car on a par ce moyen toute l'Hiſtoire de la Romancie en un très-petit abrégé.

Malgré cela il me prit envie d'écoûter un moment ce qui ſe diſoit dans les Boſquets voiſins, & j'y entrai avec le Prince Zazaraph. Mais je remarquai en effet que tout ce qui s'y diſoit, n'étoit que des répétitions de ce que j'avois déja lû dans tous les Romans; & les baillemens me reprirent avec tant de force, que je crus que je ne finirois jamais. Le Prince Zazaraph eut peur que je n'en fuſſe à la fin incommodé, & pour prévenir le danger, il me propoſa de changer d'air. Auſſi bien, ajoûta-t-il, n'avez-vous plus rien à voir ici de particu-

lier, & tout ce que vous ignorez encore touchant la Romancie se trouvant par tout ailleurs dans tous les autres quartiers comme dans celui-ci, vous vous y instruirez également de tout ce qui peut mériter votre curiosité, sauf à moi à vous faire remarquer les différences, quand elles en vaudront la peine. J'acceptai sur le champ la proposition, & pour faire notre voyage, nous montâmes tous deux chacun sur une grande Sauterelle sellée & bridée. Ces montures, plus douces, mais moins vîtes que les Hipogriffes, ne font guéres que quatre ou cinq lieuës par saut, de sorte qu'elles ne font faire que deux ou trois cens lieuës par jour; mais c'est assez lorsqu'on n'est pas pressé. Il faut

à cette occaſion que je raconte comment on voyage dans la Romancie.



CHAPITRE

CHAPITRE IX.

Des Voitures & des Voyages.

IL y a un pays dans le monde qu'on dit être de tous les pays le plus commode pour voyager, parce qu'on y trouve partout de grands chemins frayés & de bonnes Auberges; mais il paroît bien que ceux qui le croyent ainsi, n'ont jamais voyagé dans la Romancie. Je ne parle pourtant pas de la commodité admirable des anciennes Voitures, lorsqu'un Batteau enchanté venoit vous prendre au bord de la mer, orné de flâmes rouges, & d'un pavillon couleur de feu, pour vous faire faire en moins de

deux heures plus de la moitié du tour du Monde ; ou lorsqu'on n'avoit qu'à monter sur la croupe d'un Centaure, ou sur le dos d'un Griffon qui vous transportoit en un instant au-delà de la mer Caspienne, dans les Grottes du Mont Caucase, pour délivrer une Princesse que le Géant Coxigrus avoit enlevée, & vouloit forcer à souffrir ses horribles caresses. Comme les Héros d'aujourd'hui ne sont pas tout-à-fait de la même trempe que ceux d'autrefois, il a fallu changer l'ancienne méthode, & ne les faire plus voyager que terre à terre, ou dans un bon Vaisseau ; encore les Vaisseaux ne connoissent-ils plus l'Ocean.

Néanmoins on n'a pas laissé de conserver de l'ancienne méthode de voyager, tous les

avantages & tous les agrémens qu'il a été poſſible. Il faut ſeulement avant que de ſe mettre en campagne, ſe faire donner des Lettres Romanciennes en bonne forme. Par exemple ; deux hommes partent de Peking pour aller à Iſpahan , ou de Paris pour aller à Madrid ; l'un en partant a pris de bonnes Lettres Romanciennes ; l'autre malheureuſement n'a pris que des Lettres de Change. Qu'arrive-t-il ? Celui-ci fera tout ſimplement ſon voyage, & feroit peut-être tout le tour du Monde , ſans qu'il lui arrivât la moindre avanture. Il lui faudra manger toûjours à l'Auberge à ſes dépens, encore trop heureux quelquefois d'en trouver. Il ſera moüillé , fatigué , embourbé , malade, prêt à mourir ſans ſecours ; il ne trouvera que des

compagnies de gens ridicules, ou ennuyeux ; pas une belle ne deviendra amoureuſe de lui, pas la moinde rencontre ſinguliere qu'il puiſſe raconter à ſon retour. En un mot il reviendra tel qu'il étoit parti.

Au lieu qu'un Prince fils du *Califc Scha-Schild-Ro-Cam-Full*, un Chevalier de Roſe blanche, ou un Marquis de Roche noire, une fois muni de bonnes Lettres Romanciennes, rencontre à chaque pas les choſes du monde les plus ſingulieres. Partout où il loge il fait tourner la tête à toutes les Dames & Princeſſes du Canton ; c'eſt un vrai tiſon d'amour, qui va cauſant partout un embraſement général. De pluye & de mauvais tems, il n'en eſt jamais queſtion. Sa chaiſe rompt pourtant quelque-

fois, & quelquefois il s'égare dans un bois éloigné du grand chemin ; mais le guide qui l'égare ſçait bien ce qu'il fait ; c'eſt toûjours le plus à propos du monde pour délivrer à ſon choix, ſoit un Cavalier attaqué par des aſſaſſins, ſoit une jeune perſonne qui ſe trouve dans une chaſſe, prête à être déchirée par un vilain Sanglier. Il eſt auſſitôt conduit au Château qui n'eſt pas loin, & de tout cela que d'avantures nouvelles! Au reſte quoiqu'il ait ſoin de cacher ſon véritable nom, en ſorte que des gens mal-aviſés pourroient le prendre pour un avanturier ; par la vertu de ſes Lettres Romanciennes il eſt partout accueilli, careſſé, choyé comme une Divinité. Les Princes mêmes le veulent voir. Il ne leur a pas dit quatre mots qu'il en-

tre dans leur intime confidence, & il ne ſe paſſe plus rien d'important où il n'ait part. En un mot je trouve cette façon de voyager ſi agréable & ſi sûre, que je ne comprends pas comment on peut ſe réſoudre à ſortir de chez ſoi, n'eût-on que cinq ou ſix lieuës à faire, ſans ſe munir de lettres Romanciennes.

On peut même prendre encore une autre précaution très-avantageuſe, qui eſt d'emporter avec ſoi ſur la foi des Voyageurs, une bonne Liſte des Princes & des Seigneurs chez qui on pourra loger à leur exemple, dans les divers pays qu'on voudra parcourir. Car il y a dans la Romancie pluſieurs de ces Liſtes imprimées pour la commodité des Voyageurs; & j'en donnerai volontiers ici un

échantillon d'après un célébre Voyageur *. Le voici. Si, par exemple, vous allez en Espagne, vous serez infailliblement bien reçû.

A Madrid chez le Comte de Ribaguora. C'est un Grand d'Espagne, âgé de quarante-cinq ans, qui a de fort belles manieres, & qui reçoit bonne compagnie chez lui. Il aime beaucoup les Chevaux, les Chiens, & les François. Ou chez le Duc de Los Grabos. Il a été ci-devant Gouverneur du Pérou, où il a amassé des biens immenses dont il aime à se faire honneur. Il a cela de commode, que dès qu'il voit un Etranger de bonne mine qui s'appelle le Chevalier de Roquefort, ou le Comte de Belle-

* *Avantures d'un homme de qualité, & plusieurs autres Romans.*

Forêt, il ſe prend tellement d'amitié pour lui, qu'il ne peut plus s'en paſſer.

A Tolede, chez le Marquis de Tordeſillas. La Marquiſe eſt extrêmement aimable, & ſes deux filles ſont les deux plus belles perſonnes d'Eſpagne. Elles ſont l'objet des tendres vœux de tout ce qu'il y a de plus brillant dans la nobleſſe Eſpagnole; mais un jeune Etranger inconnu qui ſçait ſe préſenter à elles de bonne grace, ne manque point de captiver le cœur de l'une des deux, ſur tout de Dogna Diana, qui eſt la plus aimable. Cependant comme il faudra que l'intrigue finiſſe, parce que le jeune Voyageur aura affaire ailleurs, Dogna Diana mourra de la peſte, ou de quelque autre façon plus honnête ſi on peut l'imaginer.

A

A Sarragoſſe, chez D. Felix Cartijo. C'eſt un Gentilhomme à qui il eſt arrivé beaucoup d'avantures, qu'il racontera tout de ſuite pour ſervir d'épiſode à l'Hiſtoire du Voyage ; & comme il ne manque jamais d'arriver encore chez lui d'autres perſonnes qui racontent auſſi les leurs, cela fournit inſenſiblement la matiere d'un volume de juſte groſſeur.

Ce petit échantillon ſuffit pour donner quelque idée des Liſtes dont je viens de parler, & il ſeroit inutile de l'étendre d'avantage. Mais une choſe dont il faut avertir les Voyageurs, & en général tous les Héros Romanciens, c'eſt qu'ils doivent avoir une mémoire heureuſe, pour ſe ſouvenir fidélement de tous ceux avec qui ils ont eû dès le commen-

cement quelque liaiſon particuliere, ou qui leur ont commencé le récit de leurs avantures ſans pouvoir l'achever. Car ce ſeroit une choſe extrêmement indécente d'oublier ces gens-là, & de n'en plus faire mention. Un Voyageur auroit beau dire qu'il les a laiſſés à la Chine, ou dans le fond de la Tartarie, il faut ou qu'il aille les retrouver, ou qu'ils viennent le chercher, fût-ce des extrêmités du Japon. En un mot il faudroit les faire tomber des nuës plutôt que d'y manquer. Les Turcs en particulier ſont fort religieux ſur cet article, & j'en connois un qui pour rejoindre ſon homme, fit tout exprès le voyage d'Amaſie en Hollande*. J'ai auſſi été moi-même ſi ſcrupuleux ſur cela, qu'ayant perdu,

* *Avantures d'un homme de qualité.*

comme on a vû, mon cheval la veille de mon entrée dans la Romancie, je n'ai pas manqué de le retrouver à la ſortie du pays, comme on verra dans la ſuite.

Il y a pourtant un moyen de ſe débaraſſer de bonne heure de ces importuns qui interviennent dans une Hiſtoire, & dont on ne ſçait plus que faire ; c'eſt de les tuer tout auſſitôt, ou de les faire mourir de maladie. Mais à dire le vrai, l'expédient eſt odieux, & on a ſçû mauvais gré à un des derniers Voyageurs, d'avoir fait inhumainement mourir tant de monde.

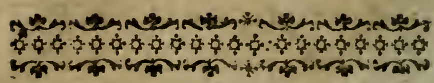
Mais à propos de mémoire, je m'apperçois que je parle tout ſeul, & j'oublie que j'ai un compagnon qui auroit dû partager avec moi le récit que je viens de faire. J'en demande

pardon à mes Lecteurs, & je vais réparer ma faute dans le Chapitre suivant. Il est pourtant bon d'avertir que nous autres Ecrivains Romanciens, ne connoissons aucune de ces belles régles que Lucien & tant d'autres ont données pour écrire l'Histoire, par la raison que nous avons un privilege particulier pour écrire tout ce qui nous vient à l'esprit, sans nous mettre en peine de ce qu'on appelle ordre, plan, méthode, précision, vrai-semblance, ni de ce qui doit suivre ou de ce qui doit précéder; d'autant plus que nous avons toûjours à notre disposition la date des faits pour l'avancer, ou la reculer comme il nous plaît. C'est ce qui me fait admirer la précaution qu'a prise un de nos Modernes Annalistes, de mettre à la tête

de ſon Hiſtoire * une Préface raiſonnée, pour juſtifier fort ſérieuſement les faits qu'il y rapporte, comme ſi on ne ſçavoit pas qu'en qualité d'Annaliſte Romancien il a droit de dire les choſes les moins vrai-ſemblables, ſans qu'on ait celui de s'en formaliſer.

* *Cleveland.*





CHAPITRE X.

Des trente-six formalités préliminaires qui doivent précéder les propositions de Mariage.

TANDIS que le Grand Paladin de la Dondindandie & moi nous voyagions par les airs, bien montés sur nos grandes Sauterelles, il me demanda si mon dessein n'étoit pas de choisir quelque belle Princesse de la Romancie pour en faire mon épouse. Sans doute, lui dis-je, & ça été en partie le motif qui m'a fait entreprendre ce voyage. Je m'en suis douté, me répondit-il, d'autant plus qu'il vous sera

difficile de voir toutes les beautés dont ce pays-ci eſt peuplé, ſans que votre cœur ſe déclare pour quelqu'une. Mais diſpoſez-vous à la patience, & ne perdez point de tems. Car la traitte eſt longue depuis le jour qu'on commence à aimer, juſqu'à celui où l'on s'épouſe. Il eſt vrai, lui dis-je, que ces longueurs m'ont quelquefois impatienté dans les avantures de Théagene, de Cyrus, de Cléopatre, & de pluſieurs autres. Mais ne puis-je pas abréger les formalités . . . . . . Eh fi, me répondit-il, vous ſiéroit-il de ne faire qu'un petit Chapitre des Mille & une Nuit, ou des Contes Chinois. Non, Prince, ajoûta-t-il, les gens de notre condition ſur tout doivent faire les choſes dans les grandes régles, & paſſer par tous les dé-

grés de la Milice Amoureuse. Il est pourtant permis quelquefois de leur en abréger le tems. Mais puisque nous sommes sur ce Chapitre, il est à propos de vous mettre d'avance au fait des Loix principales qu'il faut observer en cette matiere. C'est ce qu'on appelle les *formalités préliminaires*. Il y en a qui en comptent jusqu'à trente-six & plus, mais je vais vous les expliquer sans m'arrêter à les compter.

Vous comprenez bien, continua-t-il, qu'il faut commencer par devenir amoureux. Or cela est fort plaisant; car on l'est quelquefois une année entiere sans le sçavoir, & il y en a tel qui ne s'en doute seulement pas. S'il a arrêté ses regards sur une personne, c'est sans dessein : s'il l'a trouvée

extrêmement aimable, ſes ſentimens ſe ſont bornés à l'eſtime & à l'admiration ; tout au plus il croit n'avoir pour elle que de l'amitié. Il eſt vrai qu'il deſire de la voir ſouvent, qu'il a des attentions particulieres pour elle, qu'il n'eſt pas fâché d'appercevoir qu'elle en a auſſi pour lui ; mais à ſon avis tout cela ne ſignifie rien, ce n'eſt qu'un commerce de politeſſe, une liaiſon, une inclination ordinaire où l'amour n'entre pour rien ; mais, dit-il enfin, que m'eſt-il donc arrivé depuis quelque-tems ? Je m'apperçois que je ne dors que d'un ſommeil inquiet, il me ſemble que je deviens diſtrait & mélancolique. Je perds mon enjouëment ordinaire. Ce qui me plaiſoit commence à m'ennuyer : ce que j'aimois le plus, me paroît inſipi-

de. Vous êtes peut-être malade, lui dit quelqu'un qui ne connoît pas les uſages du pays Romancien; non, répond-il, c'eſt toute autre choſe. Il a bien raiſon; car ce ſont là préciſément les premieres formalités de l'amoureuſe pourſuite. Il en eſt d'abord tout étonné; moi amoureux, dit-il, moi qui n'ai jamais rien aimé ! moi qui ai bravé tous les traits de l'amour ! moi qui juſqu'à préſent ai vû impunément toutes les belles ! mais il a beau vouloir ſe le cacher à lui-même. Ses ſoûpirs le trahiſſent; l'inquiétude, la crainte, l'eſpérance, les tranſports ſe mettent de la partie. Il faut l'avoüer de bonne grace, & il l'avouë enfin.

Il me ſemble pourtant, disje alors au Prince Zazaraph, que j'ai vû beaucoup de Héros

ne pas attendre si long-tems à connoître leur état, & à la premiere vûë d'une Princesse devenir tout à coup éperdûment amoureux. Cela est vrai, reprit-il, & c'est même la maniere la plus Romancienne; mais après tout ils n'y gagnent rien; car il faut toûjours, à moins qu'ils n'en obtiennent une dispense particuliere, qu'ils attendent tout au moins un an, avant que de pouvoir faire connoître le feu sécret dont ils sont consumés. Au reste, ajoûta-t-il, il ne faut pas oublier une autre formalité essentielle : c'est qu'il faut que la beauté qui a triomphé de l'indifférence du Héros, ait un nom distingué. Car si malheureusement elle s'appelloit Beatrix, Lizette ou Colombine, ce seroit pour défigurer tout un Roman; au lieu que quand elle

s'appelle Rosalinde, Julie, Hyacinthe, Florimonde, ces beaux noms toûjours accompagnés d'épithetes convenables, font un effet merveilleux.

Encore une formalité qui embellit infiniment l'Histoire; c'est lorsque le Héros amoureux, loin de pouvoir se flatter de posséder jamais l'objet qu'il adore, ne peut seulement pas, vû la disproportion de sa condition, oser faire sa déclaration aux beaux yeux qui ont enchaîné sa liberté. Car il est vrai qu'il est en effet d'une très-haute naissance, & le légitime héritier d'un grand Royaume, comme il sera vérifié en tems & lieu: il est certain d'ailleurs que la Princesse l'adore dans le fond du cœur, & qu'elle maudit sécretement le rang éminent qui lui ôte l'espérance d'être jamais

l'épouſe d'un Cavalier ſi parfait; mais d'une part le Cavalier ignore ſa naiſſance, & la Princeſſe qui l'ignore auſſi ne peut l'écouter avec bienſéance, quand même il auroit l'audace de s'expliquer. Or cela fait une ſituation admirable, qui fournit la matiere des plus beaux ſentimens : auſſi nos Annaliſtes l'ont-ils tournée & retournée en cent façons différentes.

Vous voyez donc, ajoûta le Grand Paladin, que les formalités ſont plus longues que vous ne penſez ; mais ce n'eſt pourtant encore là que le commencement ; la grande difficulté conſiſte à déclarer ſa paſſion. Car comment ferez-vous ? Irez-vous dire groſſierement à une belle perſonne que vous la trouvez charmante, adorable : que vous l'aimez de l'amour le plus

tendre & le plus respectueux, & que vous vous croyriez le plus heureux des hommes de pouvoir la posséder le reste de vos jours. Gardez-vous en bien, ce seroit pour la faire mourir de chagrin, & elle ne vous le pardonneroit jamais de sa vie. Il faut pourtant bien le lui faire entendre; mais il faut s'y prendre avec tant de précaution & si doucement, qu'elle ne s'en apperçoive presque pas. Il faut qu'elle le devine, ou tout au plus qu'elle s'en doute un peu. Le langage des yeux est admirable pour cela, lorsqu'on en sçait faire usage & prendre son tems : par exemple, la belle est à sa fenêtre ou sur un balcon, où elle prend le frais : rodez à l'entour sans faire semblant de rien, & quand vous êtes à portée, tirez-lui une ré-

vérence reſpectueuſe, accompagnée d'un regard moitié vif, & moitié mourant. Vous verrez que vous n'aurez pas fait cela dix ou douze fois, qu'elle ſe doutera de quelque choſe: car il ne faut pas croire que les belles ſoient ſi peu intelligentes. La plûpart comprennent fort bien ce qu'on leur dit, ſouvent même ce qu'on ne leur dit pas, & il y en a qui de cent œillades qu'on leur adreſſe, ne perdent pas une ſeule ſyllabe.

Mais, repris-je à mon tour, à ce premier moyen ne pourroit-on pas en ajoûter un ſecond, qui eſt celui des ſérénades pendant la nuit ſous les fenêtres du But de ſes deſirs? Comment, dites-vous, me répondit le Prince en ſouriant, du But de ſes deſirs! Fort bien, vous commencez à vous former

au beau ſtile. Continuez de grace. Je lui dis donc que je croyois qu'un concert de voix & d'inſtrumens ſous les fenêtres de la beauté dont on porte la chaîne, me paroiſſoit un aſſez bon expédient pour lui inſinuer mélodieuſement les tendres ſentimens qu'on a pour elle. Il eſt vrai, repartit-il; mais l'expédient n'eſt guéres de mon goût, parce qu'il eſt ſujet à trop d'inconvéniens. Car premierement, il fait connoître à tout le quartier qu'il y a de l'amour en campagne, ce qui redouble la vigilance des peres & des meres, des duegnes & des eſpions. Secondement, il ne faut pour troubler toute la fête, qu'un jaloux brutal qui vient au milieu de la muſique vous allonger des eſtocades terribles ſans que ſouvent vous ſçachiez
ſeulement

ſeulement de quelle part elles vous ſont adreſſées. Je ſçais bien que vous tuerez votre homme ; car c'eſt la regle. Mais cela même cauſe un grand embarras. L'affaire éclate. Le mort appartient toûjours à des gens puiſſans & accrédités. C'eſt pour l'ordinaire un fils unique. Il faut ſe cacher & prendre la fuite. Pendant une longue abſence il peut arriver bien des malheurs. En un mot je tremble toutes les fois que je vois un Amant donner la nuit des ſérénades à ſa Belle. Car le moindre malheur qu'il ait à craindre, c'eſt de n'en ſortir qu'avec une bleſſure dangereuſe.

Avoüez auſſi, repris-je, que quand on a un grand coup d'épée au travers du corps, & qu'on ſe voit en danger de

mourir, c'eſt une grande douceur lorſqu'on peut parvenir à ſçavoir que la belle pour qui on s'eſt expoſé au danger paroît touchée d'un ſi grand malheur. Vous avez raiſon, repliqua le Prince Zazaraph : il n'y a pas de baume au monde qui ait une vertu ſi prompte ; & ſi le cas arrive, je réponds que le bleſſé ſera bientôt ſur pied. Mais encore une fois ce moyen me paroît trop haſardeux, & il y en a de plus ſimples.

Une Lettre, par exemple, quatre lignes bien tournées ſont d'un ſecours merveilleux. On gliſſe adroitement le Billet dans la poche de la belle Julie, ou on le laiſſe tomber à ſes pieds, comme par mégarde, pour exciter ſa curioſité ; ou ſi on ne peut pas autrement, on le lui fait donner par une perſonne affidée. Ce pas

une fois fait, il faut compter que l'affaire eſt en bon train. L'Amant ne laiſſe pas de s'inquiéter & de ſe tourmenter ſur le ſuccès de ſon Billet. L'a-t-elle lû, l'a-t-elle rejetté ? Quel ſentiment a-t-elle fait paroître en le liſant ? C'eſt qu'il n'a pas encore d'expérience : car il eſt vrai en général qu'il y a des Belles trop réſervées, qui font quelque difficulté de recevoir & de lire un Billet ; mais la réſerve en cette occaſion ſeroit tout-à-fait déplacée ; & il ſeroit même ridicule de ne pas faire au Billet une réponſe favorable, qui donne de grandes eſpérances à l'Amant ; car c'eſt-là une des formalités les plus indiſpenſables dans les préliminaires dont nous parlons, & je n'y ai jamais vû manquer.

C'eſt alors enfin, continua

le Prince, que l'on commence à refpirer. C'eft alors que l'amour commence à paroître le Dieu le plus aimable & le plus charmant de l'Olympe. Qu'on lui fait alors des remercîmens, de vœux & d'offrandes! Mais il faut qu'il continuë fon ouvrage. Ce n'eft pas affez que la charmante Clorine, ou l'adorable Florife ait laiffé entendre qu'elle n'eft pas infenfible; il faut que le Comte ou le Marquis amoureux en ait l'affurance de fa propre bouche. Mais pourra-t-il bien foutenir un tel excès de joye? Non, il fe pâmera. Que dis-je? il en mourroit, s'il lui étoit permis de mourir fi-tôt; mais comme la chofe feroit contre les bonnes régles, il faut qu'il fe contente de tomber aux pieds de fa toute-Belle fans voix & fi transporté, que

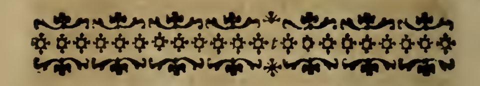
tout ce qu'il peut faire, c'est de coller ses lévres sur la belle main de la lumiere de sa vie.

Ah! Prince Fan-Férédin, ajoûta le grand Paladin, quel dommage qu'un moment si doux ne soit qu'un moment! mais on a eu beau faire jusqu'à présent pour trouver le moyen de le prolonger. Tous les Astrologues du monde y ont renoncé, & ce qu'il y a de plus triste, c'est que ce moment est unique, & qu'on n'en peut pas trouver un second qui lui ressemble parfaitement. Aussi en vérité un Amant raisonnable devroit s'en tenir-là; & cela seroit bien honnête à lui; mais y en a-t-il des Amans raisonnables? Il leur manque toûjours quelque chose. Après un premier entretien, on en veut avoir un second; après le second on

en veut un troisiéme, & en l'attendant, les heures paroissent des années. Heureux qui peut obtenir un portrait. Mais au défaut du portrait on obtient du moins tout ce qu'on peut, & ne fut-ce qu'un ruban, ou un chiffon, on est le plus heureux homme du monde; on n'avoit encore jusqu'alors ressenti que tourmens, langueurs, martyre, craintes, défiances, allarmes, larmes & déseſpoirs; & voilà qu'on voit enfin arriver la bande joyeuse des transports, des douceurs, un calme, une satisfaction, des fleuves de joye où l'on nâge comme en pleine eau, des délices inexprimables. Qu'on ne s'avise point alors d'aller offrir à un Amant le Thrône de Perse, ou l'Empire de Trébizonde, à condition d'aban-

donner la ſouveraine de ſon ame, ce ſeroit tems perdu. Il ne changeroit pas ſon ſort pour la plus brillante fortune. Il préfére un ſi doux eſclavage à la plus belle Couronne de l'Univers.





CHAPITRE XI.

Des grandes épreuves ; & ressemblance singuliere qui fera soupçonner aux Lecteurs le dénouëment de cette Histoire.

JE ne puis assez admirer, dis-je au Prince Zazaraph, le talent que vous avez de rapprocher les choses, & de les abréger. Car ce que vous venez de me dire en si peu de paroles, non-seulement je l'ai vû dans plus de vingt Romans différens, mais il y occupe des Volumes entiers. Ce n'est pas que j'aye le talent d'abréger, me

me répondit-il, mais c'eſt que d'une part la plûpart des Romans ſont tous faits ſur le même modéle, & que de l'autre leurs Auteurs ont le talent d'allonger tellement les événemens & les récits, qu'ils font un Volume de ce qui ne fourniroit que quatre pages à un Ecrivain qui n'entend pas comme eux l'art de la diffuſe prolixité. Remarquez pourtant, ajoûta-t-il, que je ne vous ai encore parlé que des formalités préliminaires, & qu'avant que d'arriver à la concluſion du mariage, il reſte bien du chemin à faire. Car comme dans un Labyrinthe on ſçait fort bien par où l'on entre, & que l'on ignore par où l'on en ſortira : ainſi ceux qui s'embarquent ſur la mer orageuſe de l'Amour, ſçavent bien d'où ils ſont par-

tis, mais ils ne ſçavent point par où, comment, ni quand ils arriveront au Port. Deux jeunes perſonnes s'aiment comme deux tourterelles. Elles ſemblent faites l'une pour l'autre. Elles mourront ſi on les ſépare : deſtin barbare ! Faut-il...... mais non, ce n'eſt point au deſtin qu'il faut s'en prendre, c'eſt aux Loix établies de tout tems dans la Romancie par les premiers Fondateurs de la Nation : Loix ſéveres, qui défendent ſous peine de banniſſement perpétuel de procéder à l'union conjugale de deux perſonnes qui s'adorent, avant que d'avoir paſſé par les grandes épreuves preſcrites dans l'Ordonnance.

Sans doute, dis-je alors au Prince Dondindandinois, j'aurai vû dans les Romans ce que vous appellez les grandes épreu-

ves ; mais je ſerai bien aiſe de les connoître plus diſtinctement, & d'apprendre de vous ſurquoi eſt fondée cette Loy ; & ſi elle eſt indiſpenſable. Si vous avez lû, me dit-il, les Avantures du pieux Enée, vous avez dû remarquer que ſans la haine que Junon lui portoit, toute ſon Hiſtoire finiſſoit au premier Livre ; car il arrivoit heureuſement en Italie, il épouſoit la Princeſſe Latine, & voilà l'Eneïde finie. Mais ſon Hiſtorien ayant habilement imaginé de lui donner Junon pour ennemie, cette Déeſſe implacable lui ſuſcite dans ſon voyage mille traverſes, qui font une longue ſuite d'événemens extraordinaires, & qui donnent matiere à une grande Hiſtoire. Or voilà ſur quel modéle nos Annaliſtes ont éta-

bli la Loy des grandes épreuves. Au défaut du Neptune, d'Ulysse & de la Junon d'Enée, ils ont trouvé des Fées & des Enchanteurs ennemis, dont la haine puissante & les persécutions continuelles donnent lieu aux Héros de signaler leur courage par mille exploits inoüis ; & comme il n'y a ni valeur, ni forces humaines qui puissent résister à de si terribles épreuves, ils ont soin de leur donner en même-tems la protection de quelque bonne Fée, ou de quelque Génie puissant, comme Ulysse & Enée avoient l'un la protection de Minerve, l'autre celle du Destin. De-là il est aisé de juger que cette Loy dans la Romancie doit être indispensable, & elle l'est en effet si bien, que les Fils de Rois, & les plus grands Princes sont

ceux qu'elle épargne le moins.

Que faut-il donc penſer, repartis-je, de la plûpart des Héros modernes pour qui on ne voit plus agir ni les Divinités ni les Génies, ſoit amis, ſoit ennemis? Ce ſont, me dit-il, des Héros bourgeois, qui n'ont ni la nobleſſe ni l'élévation qui eſt inſéparable de l'idée d'un Héros Romancien. Mais ils ne laiſſent pas d'être ſujets comme les autres, à la Loy des épreuves. Un Amant, par exemple, croit toucher au moment qui doit le rendre heureux. Les parens de part & d'autre conſentent au mariage; point du tout. Il ſurvient un prétendant plus riche & plus puiſſant, qui met de ſon côté une partie des parens; quel parti prendre? Il faut ou ſe battre ou enlever la Belle. S'il ſe bat, il tuëra sûrement

ſon homme. Mais que deviendra-t-il? Voilà matiere d'avantures pour pluſieurs années. S'il enleve ſa Princeſſe; il faut qu'il la conſigne chez quelque parente qui veüille bien la cacher, & qu'il ait bien ſoin de ſe cacher lui-même pour ſe dérober aux recherches. Tout cela eſt bien long; mais voici le tragique.

Un ſoir que la Belle enlevée prend le frais ſur le bord de la mer avec ſa parente, il vient une Tartane d'Alger qu'elle prend pour un Bâtiment du pays, & qui faiſant bruſquement deſcente à terre, enleve les deux Belles Chrétiennes pour les mener vendre à leur Dey. Quelle épreuve pour un Amant! Il ne ſçait en quel pays du monde on a tranſporté le cher objet de ſes penſées,

ni quel traitement on lui fait. Quelle ſituation ! Ce ſera bien pis, ſi tandis que le Corſaire fait voile en Afrique, il eſt attaqué, & pris par un Vaiſſeau Chrétien, dont le Commandant eſt préciſément le Rival de l'Amant infortuné. Voilà de quoi mourir mille fois de rage & de douleur, ſans qu'heureuſement tous les Romanciens ont la vie extrêmement dure.

Mais ſuppoſons que la charmante Iſabelle arrive à Alger; elle eſt préſentée au Dey qui en devient amoureux, juſqu'à oublier toutes les autres beautés de ſon Sérail. Elle aura beau rebuter ſa paſſion, & faire la plus belle défenſe du monde : Le Dey ennuyé de ſes larmes, & las de ſa réſiſtance, veut enfin uſer de tout ſon pouvoir. Le jour en eſt marqué, & il le ſe-

tout comme il le dit. Ah ! Prince, m'écriai-je alors, que cette épreuve eſt terrible ! j'en fremis. Non, non, repliqua-t-il, raſſûrez-vous : dans la Romancie on trouve remede à tout. L'Amant a ſi bien fait par ſes recherches, qu'il a découvert le lieu où ſa chere ame eſt captive, & il ne manque jamais d'y arriver à point nommé la veille du jour fatal. Déguiſé en garçon Jardinier, il entre dans le Jardin du Sérail ; il trouve moyen de faire un ſignal ; il gliſſe un billet ; Iſabelle tranſportée de joye, ſe prépare à profiter de la nuit pour s'évader avec lui. Une échelle de ſoye, des draps attachés à la fenêtre, une corde avec un panier, que ſçais-je ? On trouve dans ces occaſions mille expédiens, qui ne manquent jamais de réuſſir.

O ! que le Dey fera le lendemain un beau bruit dans ſon Sérail ! que de têtes d'Eunuques tomberont ſous le Cimeterre du furieux Achmet ! mais les deux Amans le laiſſant exhaler toute ſa fureur à loiſir, auront trouvé au port un petit bâtiment qui les attendoit, & ils ſont déja bien loin. Au reſte, ne croyez pas que ces Avantures ſoient bien ſingulieres ; car pour peu que vous ayez lû les Annales Romanciennes, vous devez avoir vû qu'il n'y a rien de ſi commun.

En voulez-vous d'une autre eſpéce, ajoûta-t-il ? L'Amoureux Cavalier a la nuit dans le Jardin de ſa Belle un rendez-vous ſecret ; mais en tout honneur, dans un Boſquet ſombre, où de la lumiere ſeroit dangereuſe. La petite porte du Jardin eſt

demeurée entr'ouverte. Or le frere ou le pere de la Princesse voulant par hazard entrer par la petite porte, & la trouvant ouverte, se doute de quelque chose. On devine aisément tout le reste : grand bruit ; on attaque, on se défend, on apporte des flambeaux, le Cavalier ne se bat qu'en retraite ; mais il a beau faire, il faut de nécessité, & c'est encore là une régle capitale, que le frere ou le pere de celle qu'il adore, s'enferre lui-même dans l'épée de l'infortuné Cavalier. Or jugez combien il faut d'années pour raccommoder une pareille avanture.

Il faut en attendant aller servir en Flandre ou en Hongrie. Autre inconvenient ; car en Flandre il est crû mort dans une bataille, & la désolée Leo-

nore après s'être arraché tous les cheveux de la tête pendant six mois, prend enfin quelque parti funeste à son Amant. En Hongrie on est fait prisonnier & envoyé esclave en Turquie pour y travailler au Jardin, ou à entretenir la propreté des Appartemens.

Je vous avouë Prince, dis-je, au Grand Paladin, que de toutes les épreuves, cette derniere est celle que j'aimerois le mieux: car j'ai remarqué que de tous ceux qui partent de la Romancie pour aller être esclaves en Turquie, à Tripoli ou à Alger, il n'y en a aucun qui ne fasse fortune. Cela est vrai, repliqua-t-il; mais remarquez aussi qu'avant que de partir, il n'y en a pas un qui ne prenne la précaution de sçavoir bien danser, d'avoir une belle voix, de

joüer des Instrumens dans la perfection, & d'être aimable & bien-fait. C'est par-là que tout leur réussit. On fait voir l'esclave étranger à la Sultane favorite pour la réjoüir. Or l'esclave est un homme si admirable, & toutes ces Sultanes ont le cœur si tendre, qu'en moins de rien voilà une intrigue toute faite, & un pauvre Sultan fort peu respecté. La condition leur plairoit assez, si elle pouvoit durer ; mais il n'y a pas moyen : les Loix de la Romancie sont extrêmement séveres sur ce chapitre ; il faut que le Sultan, averti ou non, entre dans le Sérail & menace de tout tuer. Quel tintamare ! ce ne sera pourtant que du bruit. On l'a entendu venir : la Sultane craignant pour sa vie, trouve le moyen de s'enfuir avec son char-

mant Bezibezu (c'eſt le nom de l'eſclave), & ils ſont déja bien loin. En quatre jours la belle Maroquine arrive à Marſeille ou à Barcelone ; & le lendemain elle eſt préſentée au baptême. La ſeule choſe qui me déplaît dans cette avanture, c'eſt que les Loix veulent encore que le coffre de pierreries que la belle Maure a emporté avec elle ſoit jetté à la Mer, ce qui la réduit à l'aumône.

Ces épreuves, repris-je à mon tour, me paroiſſent très-peu agréables ; mais j'en ai vû d'autres qui ne le ſont guéres davantage. Que dites-vous, par exemple, ajoûtai-je, d'un pauvre Amant, qui lorſqu'il eſt à la veille d'épouſer tout ce qu'il aime, voit ſa Princeſſe enlevée par des inconnus, & tranſportée dans un lieu inconnu, ſans

qu'après mille recherches il puiſſe en apprendre la moindre nouvelle ? Vous m'avoüerez que voilà une des ſituations les plus favorables pour les ſentimens tragiques & les beaux déſeſpoirs. Ah! cher Prince, s'écria le Prince Zazaraph, quel ſouvenir me rappellez-vous ? Je l'ai eſſuyée cette cruelle épreuve, & vous pouvez demander à tous les Echos de nos Forêts tout ce qu'elle m'a coûté de regrets douloureux, de ſanglots pathétiques, & d'hélas touchants. Oüi, je me ſerois donné mille fois la mort, ſi on n'avoit eu la précaution, comme c'eſt l'ordinaire en ces occaſions, de m'ôter épée, poignard, piſtolets, & tout inſtrument qui tuë. C'eſt pour éviter les funeſtes effets d'un pareil déſeſpoir, qu'au dernier enlévement de

ma Princeſſe j'ai été condamné à dormir d'un ſi long ſommeil, parce qu'on n'a pas crû que je pûſſe ſoûtenir ſans mourir une ſeconde épreuve de cette nature.

Vous auriez du moins pû, lui dis-je, dans un ſi triſte accident vous munir d'un portrait de votre Princeſſe, ou du moins de quelques petits meubles qui auroient été à ſon uſage. Cela eſt d'une reſſource infinie; car j'ai connu un Cavalier appellé le Marquis de Roſemont *, qui ayant ainſi trouvé le moyen d'avoir juſqu'aux chemiſes, aux bas & aux cotillons de ſa défunte Donna Diana, paſſoit une bonne partie du tems à ſe les mettre ſur le corps, à les contempler & à les baiſer l'un après l'autre avec une douceur

* *Avantures d'un homme de qualité.*

inexprimable. Il eſt vrai, me répondit le Prince, auſſi ne trouvai-je alors de conſolation qu'à contempler & à baiſer mille fois par jour le portrait de l'adorable Anemone.

Le Prince tira en même tems le portrait, & me le montra. Dieux! quel fût mon étonnement? ami Lecteur, je ne vous ai pas trop préparé à cet incident; mais il eſt vrai qu'alors je ne m'y attendois pas non plus moi-même; ainſi votre ſurpriſe ne ſera pas plus grande que la mienne. Je crûs reconnoître dans le portrait ma ſœur, l'Infante Fan-Férédine. Il eſt vrai qu'elle me paroiſſoit extraordinairement embellie; mais enfin c'étoient ſes traits & toute ſa phyſionomie: de ſorte que je n'aurois pas balancé un moment à croire que c'étoit elle-

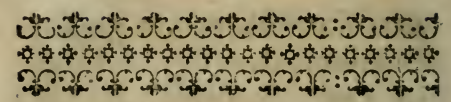
même

même, ſi je n'en avois vû clairement l'impoſſibilité. Car j'étois bien ſûr qu'en partant pour la Romancie, j'avois laiſſé ma ſœur l'Infante à la Cour de Fan-Férédia, auprès de la Reine Fan-Férédine ma mere. Ma ſœur ne s'étoit jamais d'ailleurs appellée la Princeſſe Anemone; ainſi je crûs devoir regarder cette reſſemblance comme un effet tout ſimple du hazard. Je ne pus cependant m'empêcher de dire au Grand Paladin la penſée qui m'étoit venuë à l'eſprit à la vûë du portrait. Cela eſt admirable, me répondit-il; car dans ce même moment vous obſervant auſſi moi-même de plus près, j'ai crû appercevoir en vous des traits de reſſemblance très-frappants avec le frere de ma Princeſſe: de ſorte que ſi elle reſ-

ſemble à votre ſœur, je puis vous aſſûrer que vous reſſemblez auſſi beaucoup à ſon frere, à cela près, que vous êtes beaucoup mieux fait, & que vous avez l'air plus noble & plus aimable. Oh! pour le coup, lui dis-je, je ſuis donc tenté de croire qu'il y a ici de l'enchantement, ou quelque myſtere caché; car je trouve auſſi qu'en vous regardant de certain côté, vous reſſemblez ſi bien à un jeune homme de ma connoiſſance, qui eſt amoureux de ma ſœur, que je vous prendrois volontiers pour lui, ſi vous n'étiez incomparablement plus beau, mieux fait de votre perſonne, & outre cela Grand Paladin, au lieu qu'il n'eſt qu'un ſimple Cavalier. Mais, lui ajoûtai-je en interrompant cet entretien, il me ſemble que j'apperçois une

eſpece de Ville ou de grande habitation, à deux ou trois lieuës d'ici. Oüi, me dit-il, & c'eſt où nous allons deſcendre: vous y verrez des choſes aſſez curieuſes.





CHAPITRE XII.

Des Ouvriers, Métiers & Manufactures de la Romancie.

NOUS arrivâmes donc à l'entrée d'une grande & magnifique avenuë qui étoit plantée d'Orangers, de Grenadiers & de Myrthes, entremêlés de Buissons charmans d'Arbrisseaux fleuris. Là nous descendîmes de nos Sauterelles que nous congédiâmes, & nous avançâmes en suivant l'avenuë jusqu'à l'habitation.

Le lieu où nous allons entrer, me dit le Prince Zazaraph, n'est pas proprement une Ville, puisqu'il n'y a que des Ouvriers & des Boutiques;

mais vous aurez ſans doute de la ſatisfaction à en parcourir les divers quartiers, & c'eſt un objet digne de la curioſité des nouveaux venus. Eh ! de quelle eſpece ſont-ils, lui dis-je, ces Ouvriers ? Vous l'allez voir par vous-même, me répondit-il ; mais je veux cependant bienvous en donner auparavantune idée générale. Comme tous ceux qui habitent la Romancie ſe trouvent toûjours pourvûs de tout ce qui eſt néceſſaire pour leur ſubſiſtance, ſans qu'ils ſe donnent ſeulement la peine d'y penſer, vous devez juger que les Ouvriers de ce pays-ci ne s'amuſent pas à faire des étoffes, de la toile, des meubles, du pain, ou de la farine. Leur occupation eſt beaucoup plus douce ; & il y en a différentes eſpeces, les En-

fileurs, les Souffleurs, les Brodeurs, les Ravaudeurs, les Enlumineurs, les Faiſeurs de Lanternes magiques, les Montreurs de Curioſité, & quelques autres encore. Vous me dites là, lui dis-je, des noms de métiers dont je ne conçois pas bien l'uſage en ce pays-ci. Je vais vous l'expliquer, me répartit-il.

Nous appellons ici *Enfileurs* des Ouvriers qui y ſont aſſez communs depuis un tems. Ces gens-là aſſemblent de divers endroits une vingtaine ou une trentaine de petits riens, qu'ils ont l'adreſſe d'enfiler & de coudre enſemble, & voilà leur ouvrage fait.

Les *Souffleurs* au contraire ne prennent qu'un de ces petits riens; mais ils ont l'art de l'enfler, & de l'étendre en le ſouflant, à peu près comme les

enfans font des bouteilles de ſavon, en ſorte que d'une matiere qui d'elle-même n'eſt preſque rien, ils en font un gros ouvrage. Ces ouvrages comme on voit ne peuvent pas être fort ſolides ; mais ils ne laiſſent pas d'amuſer des eſprits oiſifs. Les femmes ſur tout & les enfans aiment à voir voltiger en l'air ces petites bouteilles enflées. Mais il eſt vrai que ce n'eſt qu'un éclat d'un moment, & qu'on ne s'en reſſouvient pas le lendemain.

L'ouvrage des *Brodeurs* eſt d'une autre eſpece. Ils font venir de quelque pays Etranger quelques morceaux rares & curieux, dont ils ornent le fond d'une Broderie de deſſein courant, qui ne laiſſe preſque plus diſtinguer le fond de la Broderie même.

Les *Ravaudeurs* ſont moins ingénieux. Tout leur art conſiſte à donner quelque air de nouveauté à des choſes déja vieilles & uſées ; c'eſt pourtant aujourd'hui l'eſpece d'Ouvriers qui eſt en plus grand nombre.

Les vrais Peintres ſont ici fort rares ; mais en récompenſe nous avons des *Enlumineurs* admirables, qui ſont employés à enluminer des couleurs les plus brillantes, ſoit les portraits, ſoit les figures, ou les tableaux d'imagination. Il ne faut pas demander à ces gens-là des portraits reſſemblans, ni des tableaux dans le vrai ; ce n'eſt pas leur métier. Mais perſonne n'entend comme eux, l'art de charger un tableau de rouge & de blanc, à peu près comme les poupées d'Allemagne ; & la ſeule choſe qu'on puiſſe leur reprocher,

procher, c'eſt que tous leurs portraits ſe reſſemblent.

Les *Lanterniers* ou faiſeurs de Lanternes Magiques, ſont encore des Ouvriers fort eſtimés. On les a ainſi nommés, parce que les ouvrages qu'ils font reſſemblent à des eſpeces de Lanternes Magiques, où l'on voit les choſes du monde les plus incroyables, des Tours d'airain, des Colonnes de diamant, des Rivieres de feu, des Chariots attelés d'oiſeaux ou de poiſſons, des Géants monſtrueux.

Les *Montreurs de Curioſité* font une eſpece d'ouvrage aſſez amuſant. C'eſt un amas de diverſes choſes curieuſes qu'ils font venir de loin. C'eſt pour cela qu'on leur a donné ce nom. Quand la matiere ſur laquelle ils travaillent eſt trop ingrate

par elle-même, ils trouvent l'art d'augmenter & d'orner leur tableau de divers objets plus intéreſſans qu'ils préſentent l'un après l'autre, comme le plan de Londres, la Cour de Portugal, le Gouvernement de Veniſe, les Temples de Rome, à peu près comme un Montreur de Curioſité vous fait voir dans ſa boëte la Ville de Conſtantinople, l'Impératrice de Ruſſie, la Cour de Peking, le Port d'Amſterdam.

Voilà, me dit le Prince Zazaraph, à peu près les différentes eſpeces d'Ouvriers qui travaillent en ce pays-ci; mais entrons dans leur habitation pour les voir de plus près, car je ſuis sûr que cette vuë vous amuſera. Effectivement je fus charmé de la propreté & de l'ordre admirable que je vis dans la diſ-

tribution des Boutiques. Les différentes eſpeces d'Ouvriers ſont partagées en différentes ruës, & chaque ruë eſt formée par de petites Boutiques rangées des deux côtés, les unes auprès des autres, à peu près comme on le pratique dans les Foires célébres de l'Europe : cela fait un ſpectacle fort agréable, & ſi l'on veut, un lieu de promenade fort amuſant. J'admirai ſur tout la variété & la ſingularité des Enſeignes ; j'en ai même retenu quelques-unes, comme à *la Barbe bleuë*, au *Chat amoureux*, aux *Bottes de ſept lieuës*, au *Portrait qui parle*, à *la bonne petite Souris*, au *Serpentin vert*, à *l'infortuné Napolitain*, & quelques autres dans le même goût.

Tous les Ouvriers ſont d'ailleurs extrêmement polis & pré-

venans, pour attirer chez eux les Curieux & les Marchands; & il n'y a rien qu'ils ne mettent en uſage pour faire valoir leur Marchandiſe. A les en croire, leur ouvrage eſt toûjours admirable, ſingulier, curieux. C'eſt, dit l'un, le fruit d'un long & pénible travail. C'eſt, dit l'autre, un reſte précieux d'un tel Ouvrier qui a laiſſé en mourant une ſi grande réputation. C'eſt, dit un autre, une imitation d'un ouvrage Chinois ou Indien, ouvrage extrêmement recherché. Pour moi, dit un Marchand plus déſintéreſſé en apparence, je n'avois nulle envie de communiquer mon ouvrage; mais mes amis & des perſonnes de bon goût l'ayant vû, m'ont tellement preſſé d'en faire part au Public, que je n'ai pû réſiſter à leurs ſollicitations. Ils

accompagnent en même tems ces discours de manieres si honnêtes & si polies, qu'on ne peut guéres se défendre de leur acheter quelque chose, au hazard de payer cher de mauvaise marchandise, comme il arrive le plus souvent.

Le hazard nous ayant d'abord adressés au quartier des *Enfileurs*, j'eus la curiosité de parcourir avec le Prince Zazaraph quelques-unes des Boutiques; car il faudroit une année entiere pour les parcourir toutes. J'admirai véritablement l'adresse avec laquelle je vis ces Ouvriers enfiler ensemble mille petites babioles. Un petit fil très-mince leur suffit pour cela, & l'habileté consiste à faire durer ce fil jusqu'à la fin sans le rompre: car s'il faut le renoüer, ou en ajoûter un au-

tre, l'ouvrage n'a plus le même prix ; la Boutique qui me parut la plus achalandée, avoit pour enſeigne, *aux Mille & une Nuits*. L'Ouvrier, dit-on, eſt un des plus célébres du quartier. Comme ſon Enſeigne a eu ſuccès, quelques-autres Ouvriers n'ont pas manqué de l'imiter, dans l'eſpérance de réüſſir également. L'un a pris *les Mille & un Jours* ; l'autre a pris *les Mille & une Heures* : un autre, *les Mille & un quarts d'Heure*. Leur fil en effet eſt à peu près le même. Mais il faut qu'ils n'ayent pas été auſſi heureux que le premier dans le choix des babioles. J'y remarquai encore quelques Enſeignes des plus diſtinguées, comme aux *Soirées Bretonnes*, aux *Veillées de Theſſalie*, aux *Contes Chinois*, *&c.* Mais ces Ou-

vriers, dit-on, ont plus de fécondité que de force d'imagination. Trop foibles pour entreprendre un Ouvrage d'un seul sujet, ils n'ont de ressource que dans la multitude, à peu près comme un homme qui n'ayant point assez d'étoffe pour faire un habit, le compose de diverses piéces rapportées; bigarrure qui ne peut jamais faire à l'Ouvrier qu'un honneur médiocre.

Le quartier des *Souffleurs* est presque désert depuis long-tems, parce qu'il se trouve peu d'Ouvriers qui ayent l'haleine assez forte pour fournir à ce travail. Il semble que *Cyrus* soit leur Enseigne favorite, du moins plusieurs se la sont appropriée, & chacun l'a retournée à sa façon. Quelques-uns même de ces Messieurs trouvant que ce

Prince étoit un ſujet propre à achalander leur Boutique, l'ont obligé, ſans trop conſulter ſon inclination, à courir le monde comme un Avanturier, pour leur apporter de tous les pays étrangers des matériaux curieux, propres à être mis en œuvre. Il n'eſt pas bien décidé s'il en eſt revenu plus homme de bien; mais on ne peut pas douter qu'après de ſi longues courſes il n'eut beſoin de ſe mettre quelque tems en retraite; & il a heureuſement trouvé un nouveau Maître, homme d'eſprit & charitable, qui a retiré le pauvre Prince chez lui, uniquement pour lui faire prendre du *repos*.

Il y a quelque tems, me dit le Prince Zazaraph, qu'il parut dans ces quartiers-ci un de ces Génies rares & ſublimes,

tels que la nature en produit à peine un dans chaque ſiécle. Il conçut que le travail que vous voyez faire à ces Ouvriers pourroit être de quelque ſecours pour former le cœur & l'eſprit des jeunes Princes, s'il étoit bien fait & manié avec art & avec ſageſſe. Il entreprit d'en donner un modéle. Son Enſeigne étoit au *Prince d'Ithaque*, & ce lieu que vous voyez qu'il ſemble que l'on ait voulu conſacrer par reſpect pour ſa mémoire, étoit le lieu où il travailloit. Il eſt vrai qu'il fit un chef-d'œuvre qu'on ne pouvoit ſe laſſer de voir, & où il trouva l'art de mêler enſemble tout ce qu'il y a de plus riant & de plus gracieux, avec tout ce que la ſageſſe & la Religion ont de plus parfait & de plus ſublime. C'eſt cet Ouvrage qui devroit

aujourd'hui ſervir de modéle à tous les Ouvriers, & quelques-uns en effet ſe ſont efforcés de l'imiter; mais on eſt réduit à loüer leurs efforts, & toûjours forcé de plaindre leur foibleſſe.

Le Prince me fit pourtant remarquer dans le même quartier quelques Boutiques qui étoient aſſez accréditées. Je me ſouviens ſur-tout de deux. La premiere avoit pour Enſeigne le *Prince Sethos*; & à juger de ce Prince par ſon portrait, c'étoit un homme d'eſprit, à qui on ne pouvoit reprocher qu'une trop forte application à l'étude de l'antiquité. La ſeconde étoit occupée par une Ouvriere d'un eſprit fin & ſolide qui s'étoit fait depuis peu de tems beaucoup de réputation. Elle avoit pour Enſeigne la *Cour de Phi-*

lippe Auguste , & l'empressement du public à acheter ses Ouvrages , ayant déja épuisé sa Boutique, elle en travailloit de nouveaux qu'on attendoit avec impatience.

Je ne trouvai rien dans la ruë des *Brodeurs* qui me frappât beaucoup. Ces Ouvriers , me dit le Prince Zazaraph , n'ayant point assez de talent pour créer eux-mêmes quelque chose de neuf, gagnent leur vie à enjoliver des choses déja connuës, & qui paroissent trop simples par elles-mêmes. Ainsi ils travaillent sur un fond étranger , & ils ont l'art de le charger tellement de leur broderie , qu'on ne distingue plus le fond de ce qui n'en est que l'ornement ; mais il est assez rare que leur Ouvrage fasse fortune. Voilà une Boutique qui a pour

Enseigne *Dom Carlos*, & dont l'Ouvrier est estimé; mais en voilà un autre, qui n'a pas à beaucoup près si bien réüssi dans le dessein d'amuser, quoique son enseigne promette des *amusemens H*. Mais quoi! dis-je au Prince, ne vois-je pas-là cet Ouvrier des pays étrangers, qu'on nomme le P. L. Eh! que fait-il ici? Ce qu'il y fait, me répondit-il; il y figure très-bien parmi nos Brodeurs, & c'est aujourd'hui un des plus accrédités. Il est vrai qu'il sembloit d'abord vouloir s'établir dans le pays d'Historie; & en effet il y a levé Boutique; mais il a mieux trouvé son compte à faire de fréquentes excursions dans la Romancie; il y est effectivement si souvent, qu'on ne sçait jamais de quel pays sont ses Ouvrages, & je crois

qu'on en peut dire, avec vérité, que c'eſt marchandiſe mêlée. Mais j'oubliois, ajoûta-t-il, de vous faire remarquer une de nos plus belles Boutiques. La voici, continua-t-il, en me la montrant; elle a, comme vous voyez, pour Enſeigne la *Princeſſe de Cleves*; & l'Ouvrier joüit à juſte titre d'une grande réputation pour n'avoir jamais perdu de vûë dans un travail extrêmement délicat les régles du devoir & de la plus auſtere bienſéance.

De-là nous paſsâmes au quartier des *Ravaudeurs*. Ce ſont, comme j'ai déja dit, les Ouvriers les moins eſtimés de la Romancie. Quel mérite y a-t-il en effet, à r'habiller par exemple à la Françoiſe un Ouvrage fait par un Anglois ou un Eſpagnol; ou à réduire à un prétendu goût moderne des Ouvrages faits

dans le goût antique ? Auſſi eſt-il aſſez rare que de tels Ouvrages faſſent quelque réputation à leurs Auteurs. Mais ce n'eſt pourtant pas pour cette raiſon que leur quartier eſt preſque déſert ; c'eſt que faute de police dans la Romancie pour fixer chacun dans les bornes de ſon mêtier, tous les Ouvriers ſe mêlent d'être ravaudeurs, enſorte qu'il n'y en a preſque pas un ſeul qui dans la marchandiſe qu'il vous donne pour toute neuve, n'y mêle quelques vieux morceaux qu'il a r'habillés & retournés à ſa façon ; c'eſt ce qui fait que les *Ravaudeurs* en titre n'ont preſque point de pratique, & c'eſt préciſément le cas où ſe trouvent auſſi les *Enlumineurs*. Trop de monde ſe mêle de leur mêtier, juſqu'aux Ouvriers mê-

me du Pays d'Hiſtorie.

Les *Lanterniers*, ou faiſeurs de *Lanternes Magiques*, nous amuſerent quelque temps. Ces Ouvriers ont l'imagination extrêmement féconde : il ne leur manque que de l'avoir réglée par le bon ſens & la vrai-ſemblance ; car il n'y a point d'invention ſi bizarre, dont ils ne s'aviſent & qu'ils n'exécutent, ou ne paroiſſent exécuter avec une facilité ſurprenante. Demandez-leur des Chariots volans, des Palais d'argent, des armes qui rendent invulnérable, des ſecrets pour ſçavoir tout ce qui ſe fait, & tout ce qui ſe dit à mille lieuës à la ronde, des charmes pour ſe faire aimer, des ſtatuës qui s'animent, des Ponts, des Vaiſſeaux, des Jardins *impromptus*, des Géans, des bêtes qui

parlent, des Montagnes d'or, d'argent & de pierreries; rien ne leur coûte; de ſorte qu'en un clin d'œil leur Boutique eſt pleine de merveilles. Il eſt vrai que lorſqu'on conſidere leurs Ouvrages de plus près, il eſt aiſé de s'appercevoir que ce ne ſont que des colifichets qui n'ont rien de ſolide ni d'eſtimable; & je ne pûs m'empêcher de témoigner au Prince Zazaraph que je ne comprenois pas comment ces Ouvriers pouvoient trouver le débit de pareilles Marchandiſes. Mais il me détrompa. Si les Marchands d'Europe, me dit-il, qui étalent des Boutiques de poupées, de ſifflets, de petits moulinets, de petites ſonnettes, de marmouſets, & de mille autres eſpeces de ſemblables colifichets que l'on achete pour les enfans, gagnent leur vie,

vie à ce négoce, pourquoi ne voulez-vous pas que ceux-ci faſſent auſſi quelque fortune ? Car vous voyez que leurs Boutiques & leurs Marchandiſes ſe reſſemblent parfaitement. Il faut même obſerver que la plûpart des perſonnes qui s'occupent d'Ouvrages de Romancie, ſont des eſprits oiſifs & pareſſeux, qui veulent être amuſés comme des enfans, parce qu'ils n'ont pas la force de s'occuper eux-mêmes de leurs propres penſées, ni même de donner une application ſuffiſante aux penſées d'autrui. Propoſez-leur quelque choſe à méditer, un raiſonnement à approfondir, ſeulement une réflexion à faire, vous les accablez, vous les ennuyez, comme des enfans à qui on propoſe une leçon à étudier; au lieu qu'une ſuite de jolis co-

lifichets qu'on leur fait paſſer ſucceſſivement ſous les yeux, les divertit & les amuſe ſans les fatiguer. Voilà ce qui fait le grand débit de cette Marchandiſe; à peine les Ouvriers peuvent-ils en fournir aſſez; & dès qu'il paroît quelque nouvelle Lanterne Magique, ou colifichet nouveau, on ſe l'arrache des mains. Il faut pourtant avoüer une choſe; c'eſt que du moment que la premiere curioſité eſt ſatisfaite, il arrive de ces Ouvrages comme des colifichets d'enfans qui ſont défaits, ou démontés; on les laiſſe traîner dans un appartement, ſans que perſonne ſonge à les conſerver, & leur ſort ordinaire eſt d'être enfin jettés dehors pêle mêle avec les ordures.

Nous voici, ajoûta le Prince

Zazaraph, arrivés au quartier des *Montreurs de Curiosité.* Leurs Boutiques sont assez belles, comme vous voyez, & même fort riches. Il est vrai aussi qu'ils ne manquent pas de pratique, mais avec tout cela, ils sont peu considérés, parce qu'ils ne travaillent qu'en subalternes selon que d'autres Ouvriers leur commandent, tantôt un plan de Ville, tantôt un portrait, une description, une bataille, un tournois, ou quelque événement singulier pour remplir les vuides de leurs Ouvrages ou pour les grossir.

Mais tandis que nous considerions les diverses Curiosités dont les Boutiques de ce quartier sont garnies, nous fûmes détournés par une troupe comique de Bouffons & de Baladins de toute espece, qui vinrent dans

la grande place joüer une espéce de Comédie. Ce spectacle me divertit, & je trouvai de l'esprit dans l'invention, dans la conduite & l'exécution de la piece. Un certain *Ragotin* * y faisoit un des principaux Rôles avec un nommé *La Rancune*, & il ne parut jamais sur le Théâtre sans faire beaucoup rire les Spectateurs, autant par son air ridicule & comique, que par les traits de plaisanterie qui lui échappoient. Toute la piece en général me parût l'ouvrage d'un homme d'esprit, & on me dit que c'étoit aussi ce que cet Auteur avoit fait de meilleur.

Ce spectacle fût suivi d'une petite piece intitulée *le Diable Boiteux*, qui eût aussi beaucoup d'applaudissement. Elle étoit en un Acte, apparemment qu'elle

* *Roman Comique.*

n'en demandoit pas davantage ; car j'ai oüi dire que l'Auteur ne l'avoit pas embellie en voulant l'allonger. On promit pour le lendemain une autre Piece du même Auteur, qui a pour titre, *Gilblas de Santillane*, mais j'entendis dire à ceux qui étoient auprès de moi, que quoiqu'il y eut de l'esprit & d'assez bonnes choses dans cette piece, elle ne valoit pas la premiere. Enfin je vis paroître ensuite une Mascarade maussade, composée de gens déguisés en gueux & en avanturiers que j'entendis nommer, *Lazarille de Tormes*, *Dom Guzman d'Alfarache*, *l'Avanturier Buscon*, & d'autres noms semblables ; mais le Prince Zazaraph m'avertit qu'il ne restoit ordinairement à ce dernier spectacle que de la populace & des

gens de mauvais goût. Je remarquai en effet, que tous les honnêtes gens se retiroient, & j'en fis autant avec mon fidéle interpréte. Ce ne fût cependant pas sans difficulté ; car pendant que nous nous retirions, il survint une si grande multitude d'autres Masques, qu'on nomme la bande *bleuë*, & qui ont à leur tête un *Gargantua*, un *Robert le Diable*, *Pierre de Provence*, *Richard sans peur*, & d'autres Héros de même étoffe, que nous eumes de la peine à percer la foule pour nous sauver d'une si mauvaise compagnie.

Allons-nous-en au port, me dit le Prince, nous y verrons sûrement arriver quelques Vaisseaux, & ce spectacle est toûjours assez curieux : j'ai aussibien un grand interêt de ne

m'en pas éloigner, puiſque j'attends, comme vous ſçavez, la Princeſſe Anemone qui doit arriver inceſſamment. Je veux vous y accompagner, répondis-je au Prince, & je ſens qu'il n'eſt plus en mon pouvoir de me ſéparer de vous; mais de grace expliquez-moi auparavant ce que c'eſt que ce Bâtiment ſingulier que j'apperçois dans cette place publique. C'eſt, me répondit-il, un Bâtiment où l'on garde les Archives de la Romancie *; aſſez mauvais ouvrage, comme vous voyez. Le Portail qui eſt auſſi grand que le corps même du Bâtiment, n'eſt qu'un aſſemblage bizarre où l'on ne voit ni méthode, ni principes, & qui choque le bon ſens: auſſi a-t-il révolté tous les eſprits ſenſez. Le corps du Bâtiment ne

* *Bibliotheque des Romans.*

vaut guéres mieux ; c'eſt un amas de pierres entaſſées les unes ſur les autres ſans goût, ſans ordre ni liaiſon ; mais on ne devoit après tout rien attendre de mieux de la part de l'Entrepreneur. C'eſt un homme qui ſe donnoit auparavant dans le pays d'hiſtorie pour un grand ouvrier, juſques-là qu'il faiſoit la leçon à tous les autres, & qu'il s'étoit érigé en Cenſeur général ; mais la forfanterie lui ayant mal réuſſi, il s'eſt jetté de déſeſpoir dans la Romancie, où il n'a pû trouver d'autre moyen de ſubſiſter, que de s'y donner pour Architecte. C'eſt ſur ce pied-là qu'il a été employé à conſtruire le Bâtiment dont nous parlons ; mais vous voyez par l'exécution, que le prétendu Architecte n'eſt qu'un médiocre Maçon.

O Dieux, m'écriai-je dans ce moment; quelle affreuse vapeur! Grand Paladin, quelle peste est-ceci? Ah! dit-il, fuyons au plus vîte, & sauvons-nous de l'infection. Nous courumes en effet, & quand nous nous fûm es assez éloignés: j'avois oublié, me dit le Prince, qu'il faut éviter le chemin par où nous venons de passer, à moins qu'on ne veüille s'exposer à être empesté: c'est, ajoûta-t-il, un jeune Lanternier Magique qui nous cause cette infection. On le nomme *Tancrebsaï*. Fils d'un pere célébre par de beaux Ouvrages, il n'a pas rougi d'embrasser le métier de Lanternier; & comme il est jeune & sans expérience, en voulant faire une nouvelle composition pour peindre sa Lanterne Magique, il a fait une drogue si puante,

qu'on a été obligé de fermer son laboratoire ; & après lui avoir fait faire la quarantaine, on lui a défendu de travailler dans ce genre. Mais, dit-il ensuite, nous voici tout près du port, & je crois voir déja quelques Vaisseaux qui arrivent ; approchons-nous pour les considérer de plus près, & être témoins du débarquement.



CHAPITRE XIII.

Arrivée d'une grande Flotte. Jugement des nouveaux débarqués.

A Peine fûmes-nous arrivés, que nous vîmes le port ſe remplir d'un grand nombre de Vaiſſeaux qui s'empreſſoient d'y entrer. Les uns étoient munis de paſſeports *, les autres n'en avoient pas, parce que ſans doute ils étoient de contrebande ; mais on n'y regardoit pas de fort près, & je les vis entrer pêle mêle ſans qu'on fit preſque d'attention à cette différence, pourvû que d'ailleurs ils ne portaſſent rien de

* *Privileges.*

pernicieux. Il y en avoit de petits, de grands & de toutes les tailles. Ils étoient tous distingués par leurs pavillons comme les Vaisseaux d'Europe, & surtout par leurs Devises & leurs noms différens. J'aurois de la peine à me les rappeller tous : c'étoient *les quatre Facardins*, *Fleur d'Epine*, *les Contes Mogols*, *les Contes Tartares*, *Madame Barnevelt*, *la Constance des promptes Amours*, *Aurore & Phébus*, & plusieurs autres, ce qui faisoit un spectacle fort varié.

Hélas, me dit le Prince Zazaraph, je n'apperçois pas encore là ma chere Anemone ; mais un doux pressentiment me fait toûjours espérer qu'elle arrivera incessamment ; & ce retardement me laisse du moins le loisir de vous donner des

êclairciſſemens ſur tout ce que vous voyez. Cette belle Flotte, lui dis-je, me ravit d'admiration ; & je doute que celle des Grecs qui venoient arracher Hélene d'entre les bras de l'amoureux Paris, fût plus belle. Mais je ne ſçais que penſer d'un autre ſpectacle que je vois qui ſe prépare à l'entrée du port. Que prétend faire cette grave Matrone que je vois affecter un air de Magiſtrat & s'aſſéoir dans une eſpece de Tribunal, accompagnée d'hommes & de femmes qui ſemblent lui tenir lieu d'Aſſeſſeurs ou de Conſeillers ? C'eſt en effet, me répondit-il, un vrai Tribunal, & peut-être le plus éclairé & le plus équitable de tous les Tribunaux. Voici quelle eſt ſa fonction. Nous avons ici des Armateurs qui entreprennent des

voyages de long cours pour faire courir le monde à nos Héros & à nos Héroïnes. Ils choisissent ceux qui leur conviennent, & on les laisse diriger leur course comme il leur plaît. Les uns la font longue, les autres la font plus courte : l'un va à l'Orient & l'autre à l'Occident. Mais il faut revenir enfin, & rendre compte du voyage : Or ce compte est toûjours très-rigoureux. Le Juge que vous voyez est incorruptible, & son Conseil composé d'hommes & de femmes est très-éclairé. Il n'est cependant pas impossible de lui en imposer pour un tems, mais il revient bien-tôt de son erreur, & il réforme lui-même son Jugement.

Je suis charmé, repris-je, que du moins dans la Romancie on rende justice aux femmes

en les admettant au Conſeil public; car c'eſt une honte qu'elles en ſoient excluës dans tous les autres pays du monde. Mais expliquez-moi de grace en quoi conſiſtent les Jugemens de ce Tribunal. Ils conſiſtent, me répondit-il, en ce que tous les Armateurs ſont obligés à leur retour de ſe préſenter à la Préſidente du Conſeil pour lui rendre compte de tout ce qui leur eſt arrivé. Elle les écoute, & après leur rapport, elle les punit ou les récompenſe ſelon la bonne ou la mauvaiſe conduite qu'ils ont tenuë dans le cours du voyage. S'ils ont conduit & gouverné leur monde avec art & avec ſageſſe, on leur donne dans la Romancie un des premiers rangs; ſi au contraire ils ont fait faire à leurs Paſſagers un voyage déſagréable,

ennuyeux, trop dangereux; s'ils les ont fait échoüer, s'ils les ont traités avec trop de rigueur, en un mot s'ils leur ont donné de justes sujets de plainte, le Juge les punit en les condamnant les uns à la prison, les autres au bannissement, ou à quelque peine plus rigoureuse.

Cette procédure me parut assez curieuse pour mériter que je la visse par moi-même, & je priai le Prince Zazaraph de s'approcher avec moi du Tribunal, pour être témoin de tout ce qui se passeroit au débarquement des nouveaux venus. On aura peut-être de la peine à le croire; mais il est vrai que dans le grand nombre de Vaisseaux qui arriverent au port, à peine se trouva-t-il un Armateur qui méritât quelque récompense. Les uns n'avoient fait que suivre

la route déja tracée par ceux qui les avoient précédés, sans oser en tenter une nouvelle. Les autres avoient causé une confusion effroyable dans leur équipage, par la trop grande quantité de monde qu'ils avoient prise sur leur Vaisseau. D'autres n'avoient mené leurs Passagers que dans des pays incultes & arides, où ils avoient beaucoup souffert de la disette & de l'ennuy. Quelques-uns avoient mis à bout la patience & le courage de leurs gens, par une trop longue suite de fâcheuses avantures; quelques autres ne les avoient occupés que de choses pueriles & extravagantes, de sorte qu'après avoir entendu leur relation, le Conseil loin de leur donner aucune récompense, délibéra s'ils ne méritoient pas plûtôt d'être punis, pour avoir inutilement tant

perdu de tems, & en avoir tant fait perdre aux autres. Mais il fut conclu à la pluralité des voix, que le peu de considération & l'oubli dans lequel ils seroient condamnés à vivre le reste de leurs jours, leur tiendroit lieu de punition.

Un Armateteur nommé L. D. F ..... essuya dans cette occasion un assez grand procès. Son Héroïne dont le nom m'est échappé, se plaignit amérement au Conseil, que sans aucun égard aux bienséances de son sexe, il l'avoit fait courir pendant un tems infini toûjours habillée en homme, sans lui avoir voulu permettre de prendre des habits de femme, qu'au moment qu'elle arrivoit au port; ajoûtant que son Armateur sans nécessité & par pure méchanceté, avoit abusé de ce dégui-

ſement ridicule, tantôt pour l'obliger à ſe battre contre des Cavaliers, tantôt pour la mettre dans des ſituations tout-à-fait indécentes, & pour la conduire dans les lieux les plus ſuſpects, où elle avoit vû mille fois ſon honneur en péril. La plainte de l'Héroïne parut d'abord ſi juſte & ſi bien fondée, qu'elle révolta tous les eſprits contre l'Armateur; & il alloit être condamné tout d'une voix, lorſqu'un des plus anciens Conſeillers prit ſa défenſe.

Il repréſenta au Conſeil qu'à conſidérer les choſes en elles-mêmes, il étoit vrai que L. D. F...... méritoit punition, pour avoir fait faire à une honnête Héroïne un voyage ſi dangereux & ſi peu décent; mais que ces déguiſemens, tout dangereux & tout indécens qu'ils étoient,

ayant toûjours été tolérés dans la Romancie, comme il étoit aisé de le prouver par les plus anciennes Annales, on devoit moins s'en prendre à l'Armateur, qu'à ceux qui lui avoient donné de si mauvais exemples; qu'ainsi son avis étoit qu'on se contentât pour cette fois d'admonester sérieusement l'Armateur de ne plus suivre une pratique si peu conforme aux loix de la bienséance, & que cependant pour mettre en sûreté l'honneur des Princesses Romanciennes, il falloit faire un nouveau Réglement, qui abrogeât l'ancienne tolérance, & défendre à tous les Armateurs de donner dans la suite à leurs Héroïnes d'autres habits que ceux de leur sexe, à moins qu'ils ne s'y trouvassent forcés par quelque nécessité indispensable.

Cet avis parut ſi raiſonnable que tout le monde s'y rendit, de ſorte que l'Armateur en fut quitte pour la peur.

Un de ſes Confreres ne fût pas ſi heureux. A peine arrivé de ſon premier voyage, il en avoit entrepris tout de ſuite un ſecond, & puis un troiſiéme, de ſorte qu'il avoit juſques-là échappé aux pourſuites de ſes Accuſateurs & à la Sentence du Conſeil. Mais on le tenoit enfin alors à la fin de ſon troiſiéme voyage, & il fut obligé de comparoître. On voulut dabord incidenter ſur ce qu'il s'étoit ingéré dans l'employ d'Armateur, qui convenoit mal à ſa profeſſion; mais il ſe juſtifia du mieux qu'il put, en alléguant l'exemple de quelques Armateurs célébres, qui avoient auparavant exercé à peu près la même profeſſion que lui. Il

n'en fût pas de même des autres chefs d'accuſation.

Un homme de qualité appellé le Marquis de *** parla le premier, & entre autres griefs il accuſa l'Armateur. 1°. De l'avoir trompé en ce qu'il l'avoit obligé de s'embarquer pour courir les riſques d'une ſeconde navigation, après lui avoir promis de le laiſſer vivre en paix dans la ſolitude dès la fin de ſon premier voyage. 2°. De l'avoir honteuſement dégradé, en ne lui donnant dans le ſecond voyage qu'un employ de Pédagogue ennuyeux, après lui avoir fait joüer dans le premier le rôle d'un homme de qualité. 3°. De l'avoir accablé dans l'un & dans l'autre voyage des malheurs les plus funeſtes, & dont le détail faiſoit frémir. A ces trois chefs d'accuſation *l'homme de*

qualité, en ajoûta quelques autres moins considérables, ausquels on fit peu d'attention. Mais l'Armateur n'ayant pû répondre aux premiers, il fût jugé atteint & convaincu de malversation, & on remit à prononcer sa Sentence après qu'on auroit entendu ses autres accusateurs.

Ce fut une femme qui se présenta ensuite. On la nommoit *Manon Lescot*. Quelle femme! Je n'ai jamais rien vû de si éveillé; & je n'aurois pas crû qu'un homme du caractere de ***. pût se charger de la condui- d'une telle Princesse. Je ne me souviens pas bien du détail de ses plaintes; mais elles se réduisoient en général à accuser son Armateur de l'avoir tirée de l'obscurité où elle vivoit, & à laquelle elle s'étoit justement

condamnée elle-même, afin de cacher le dérangement de sa conduite, pour la produire sur la scêne au grand jour, & lui faire courir le monde comme une effrontée qui brave toutes les loix de la pudeur & de la bienséance. Cette seconde plainte fut suivie d'une troisiéme pour le moins aussi vive, mais beaucoup plus intéressante par la scene touchante dont elle fut l'occasion.

Les deux complaignans étoient le fameux *Cleveland* & la triste *Fanny*. Tous deux faisoient le couple le plus mélancolique qu'on ait peut-être jamais vû. La tristesse étoit peinte sur leur visage : à peine pouvoient-ils lever les yeux. De profonds soupirs précédoient, accompagnoient& suivoient toutes leurs paroles ; & à dire le vrai, il étoit difficile

difficile d'entendre le récit de toutes les infortunes que leur Armateur leur avoit fait essuyer dans le cours de leur voyage, sans prendre part au juste ressentiment qu'ils faisoient éclater contre lui. Barbare, s'écrioit Cleveland, que t'ai-je fait pour m'accabler ainsi des plus cruels malheurs, sans m'avoir donné dans tout le cours de ma vie presqu'un seul moment de relache? N'étoit-ce pas assez de la triste situation où me réduisoit une naissance malheureuse? Etois-tu peu satisfait de m'avoir donné une éducation si sauvage dans une affreuse caverne? Devois-tu m'en tirer pour me rendre le jouet de la fortune, & rassembler sur ma tête tous les malheurs, toutes les contradictions, toutes les traverses de la vie humaine.

Oüi, Mesdames & Messieurs, ajoûtoit-il, en s'adressant aux Juges, que l'on compte tous les meurtres, toutes les morts funestes, les noirceurs, les trahisons, les dangers effroyables, & tous les événemens tragiques dont il a noirci le cours de mes avantures, & vous aurez de la peine à comprendre comment je puis survivre à tant d'infortunes, & comment on en peut soutenir même le récit.

Encore si dans les malheurs où il m'a plongé il avoit du moins suivi les régles ordinaires. Mais où a-t'on jamais entendu parler d'une tempête pareille à celle qu'il nous fit essuyer en passant d'Angleterre en France ? Qui a jamais vû une amante comme Madame Lalain, joindre ensemble tant de qualités contraires, la

malice avec la bonté du cœur, l'extravagance avec la raiſon, la paſſion la plus violente avec la modération de la ſimple amitié ? Que veut dire cette paſſion ridicule, qu'il me fait concevoir dans un âge déja mûr, & dans le tems que j'ai le cœur dévoré de mille chagrins ? De quel droit me fait-il parler comme un homme qui n'a que des principes vagues de Religion, ſans aucun Culte déterminé ? Ah ! combien d'autres ſujets de plainte ne pourrois-je pas ajoûter ici ? Mais, non, je veux bien les lui pardonner, je conſens à oublier même la cruelle épreuve où il a mis ma conſtance, en faiſant brûler à mes yeux, & dévorer par des Barbares ma chere fille & l'infortunée Madame Riding. Je ne m'attache qu'à un

dernier outrage qui met le comble à tous ſes mauvais traitemens. Il a rendu ma femme, ma chère Fanny . . . . Dieux ! peut-on le croire : puis-je le dire ? Oüi, il a rendu ma femme infidele.

En achevant ces mots, le malheureux Cleveland outré de douleur & ne pouvant plus ſe ſoutenir, fut obligé de s'aſſeoir. Toute l'aſſemblée attendrie de ſes juſtes plaintes, le regardoit avec compaſſion, lorſque Fanny ſe levant avec vivacité, attira ſur elle l'attention des Juges & des Spectateurs. Le crime d'infidélité que ſon époux venoit de lui reprocher la piquoit juſqu'au vif. Ingrat, lui dit-elle avec un air de colere & de fierté, ſoutenu de cette aſſûrance modeſte que l'innocence inſpire, fais éclater tes

plaintes contre notre Armateur, je partagerai avec toi l'accusation, puisque j'ai partagé tes malheurs. Mais ne sois pas assez osé pour l'accuser aux dépens de ma vertu. Il a pû rendre Fanny malheureuse, mais il ne l'a jamais renduë infidéle. C'est toi, ingrat, qui n'a pas rougi de me préférer une odieuse rivale, & le Ciel sans doute l'a permis pour me punir de t'avoir trop aimé.

Eh! quoi, Madame, s'écria Cleveland, avec beaucoup d'émotion, osez-vous nier que vous m'ayez abandonné pour suivre le perfide Gélin? Il est vrai, repliqua-t-elle, j'ai voulu te laisser renouveller en liberté tes anciennes amours avec Madame Lallain; mais sçachez que si Gélin m'a aidée dans ma fuite; sa passion pour

moi n'a jamais eu lieu de s'applaudir du ſervice qu'il m'a rendu. Moi, Madame Lallain ! s'écria Cléveland avec étonnement : moi, Gélin ! repartit Fanny avec indignation. Quelle fable ! dit l'un ; quelle imagination ! dit l'autre. On vous a trompé, Madame : vous êtes dans l'erreur, Monſieur : le Ciel m'en eſt témoin : je jure par les Dieux : ah ! je ne vous aimois que trop : hélas ! je ſens bien moi que je vous aime encore : quoi, ſeroit-il poſſible ? Rien n'eſt plus vrai : vous m'avez donc toûjours aimé ? Vous m'avez donc toûjours été fidéle ? Faiſons la paix : embraſſons-nous. Ah ! ma chere Fanny : ah ! cher Cléveland....

Ils s'embraſſerent en effet avec mille tranſports de ten-

dreſſe. Les petits enfans ſe mirent de la partie, ce qui fit un ſpectacle pour le moins auſſi touchant que la ſcêne d'Inés de Caſtro. Et voilà comme après une explication d'un moment finit la longue broüillerie de ces deux tendres époux. Mais l'Armateur n'en parut pas moins coupable. On ne comprenoit pas comment il avoit eu la dureté de les livrer au déſeſpoir pendant des années entieres, par la cruelle perſuaſion où il les avoit mis l'un & l'autre, qu'ils ſe trahiſſoient mutuellement, ſans vouloir leur accorder un éclairciſſement d'un moment. Il eut beau alléguer pour ſa défenſe qu'il avoit eu beſoin de cet expédient pour prolonger ſon voyage; auquel des vûës de profit l'engageoient à donner plus d'étenduë. Il ne

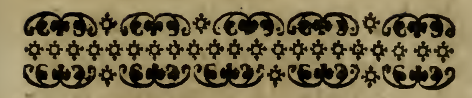
fut point écouté, & le Conseil, oüi le rapport, & toutes les défenses de part & d'autre, condamna ledit D.P.. à un bannissement perpétuel de toutes les terres de la Romancie, avec défense d'y rentrer jamais. L'Arrêt fut exécuté sur le champ; & on dit que le pauvre exilé veut se réfugier dans le pays d'Historie, où il a quelques connoissances, & où il espere faire plus de fortune.

A peine cette affaire étoit finie, qu'on annonça dans l'Assemblée l'arrivée des *Princesses Malabares*. Ce nom excita la curiosité. On s'empressa de leur faire place; mais dès qu'elles eurent commencé à vouloir s'expliquer, tout le monde se regarda avec étonnement pour demander ce qu'elles vouloient dire. C'étoit un langage allégorique,

gorique, métaphorique, énigmatique où personne ne comprenoit rien. Elles déguisoient jusqu'à leur nom sous de puériles Anagrammes. Elles parloient l'une après l'autre sans ordre & sans méthode, affectant un ton de Philosophe, & une emphase d'enthousiaste pour débiter des extravagances. On ne laissa pas d'appercevoir au travers de ces obscurités insensées plusieurs impiétés scandaleuses, & des maximes d'irreligion, qui révolterent toute l'Assemblée contre ces Princesses ridicules. Il s'éleva un cri général pour les faire chasser. Elles furent bannies à perpétuité, & le Vaisseau qui les avoit conduites, fut brûlé publiquement. Heureusement pour l'Armateur il s'étoit tenu caché depuis son arrivée; car on

l'eût ſans doute condamné à un châtiment exemplaire ; mais il trouva moyen de ſe dérober aux recherches , & d'éviter ainſi la punition qu'il méritoit.





CHAPITRE XIV.

Arrivée de la Princeſſe Anemone. Le Prince Fan-Férédin devient amoureux de la Princeſſe Roſebelle.

PENDANT que tout le monde étoit occupé du ſpectacle de ces ſcênes différentes, le Grand Paladin Zazaraph diſtrait par ſon amour & ſon impatience, jettoit continuellement les yeux vers l'entrée du Port. Il étoit bien sûr que la Princeſſe Anemone ne pouvoit pas manquer d'arriver inceſſamment ; & en effet il découvrit enfin

le Vaiſſeau qui l'amenoit. La voilà, s'écria-t-il, tranſporté de joye : c'eſt la Princeſſe Anemone elle-même. Je reconnois le Vaiſſeau qui la porte, & les doux mouvemens que je ſens dans mon ame ne m'en laiſſent pas douter. Le Prince Zazaraph courut auſſi-tôt pour recevoir la Princeſſe à la deſcente du Vaiſſeau, & je l'accompagnai.

Mais comment raconter tout ce qui ſe paſſa dans cette entrevuë ? ce ſeroit le ſujet d'un Volume entier, & pour peu qu'on ait lû de Romans, on le comprendra mieux que je ne pourrois le repréſenter : tranſports, vives impatiences, regards tendres, joye inexprimable, ſatisfaction inconcevable, témoignages d'affection réciproque, les larmes mêmes, tout

cela fut mis en œuvre & placé à propos. Il fallut enſuite raconter tout ce qui s'étoit paſſé durant une ſi longue abſence. Le Grand Paladin ne fut pas long dans ſon récit, n'ayant autre choſe à dire, ſinon qu'il avoit dormi pendant toute l'année par la vertu d'un enchantement. Mais l'Hiſtoire de la Princeſſe Anemone fut beaucoup plus longue.

Le Prince Gulifax étoit entré chez elle un ſoir à main armée, & l'avoit enlevée lorſqu'elle commençoit à ſe deshabiller pour ſe mettre au lit, ſans lui donner ſeulement le loiſir de prendre ſes cornettes de nuit. Elle eut beau pleurer, crier & charger d'injures le raviſſeur. Il fallut partir & s'embarquer. Que ne fit-elle pas dans le Vaiſſeau, lorſqu'elle ſe vit

éloignée de ſon cher Prince Dondindandinois, & ſous la puiſſance du perfide Gulifax qui avoit l'inſolence de lui parler d'amour? Elle s'évanoüit plus de vingt fois: vingt fois elle ſe ſeroit précipitée dans la mer, ſi on ne l'en avoit empêchée. Mais il ne lui reſta enfin d'autre reſſource que ſes larmes & ſes ſanglots, foible défenſe contre un Corſaire brutal; auſſi la Princeſſe Anemone paſſa-t-elle légerement ſur ce Chapitre pour continuer la ſuite de ſon Hiſtoire, & elle fit bien; car je remarquai qu'à certains endroits de ſon récit le Prince Zazaraph témoignoit quelqu'inquiétude.

Elle raconta donc enſuite que les Dieux, protecteurs de l'innocence opprimée, l'avoient délivrée miraculeuſement de la

tyrannie de ſon cruel raviſſeur. Un Prince plein de valeur & de généroſité, avoit attaqué & pris le Vaiſſeau de Gulifax qui avoit péri dans le combat ; mais comme ſon libérateur la ramenoit, une tempête effroyable avoit englouti le Vaiſſeau dans les ondes. Elle s'étoit ſauvée ſur une planche, & elle avoit été jettée à terre plus qu'à demi morte. Des pêcheurs après lui avoir fait reprendre ſes eſprits, l'avoient préſentée à leur Prince, qui en étoit devenu amoureux ; mais toûjours intraitable ſur ce Chapitre, quoique le Prince fût beau & bien fait, elle n'avoit ſeulement pas voulu l'écouter. Ici pourtant je remarquai que le Prince Zazaraph fit encore une grimace ; & ce fut bien pis, lorſqu'elle ajoûta qu'elle avoit enſuite paſſé ſuc-

cessivement sous la puissance de trois ou quatre autres Princes. Le Paladin Zazaraph ne put plus y tenir. Il étoit écrit dans l'ordre de ses Avantures, qu'il devoit au retour de la Belle Anemone se broüiller avec elle, & la chose ne manqua pas d'arriver. Son inquiétude sur les périlleuses épreuves où la vertu de la Princesse avoit été mise, lui fit faire étourdiment quelques questions imprudentes ; la Princesse rougit, pâlit, versa des larmes, & parut offensée à un point, qu'on crut qu'elle ne lui pardonneroit jamais ; mais comme il étoit aussi écrit que le raccommodement suivroit de près, quelques sermens équivoques d'une part, & de l'autre mille pardons demandés avec larmes, accommoderent l'affaire ;

& la vertu de la Princeſſe fut reconnuë pour être à l'épreuve de toutes les avantures & hors de tout ſoupçon. Il ne reſta plus qu'à achever le Roman par un mariage ſolemnel ; mais il falloit pour cela ſortir de la Romancie, où il n'eſt pas permis de ſe marier, & le Prince Zazaraph s'y diſpoſa.

Au reſte j'avouë que je fis peu d'attention au détail des Avantures de la Princeſſe Anemone. J'eus, pendant qu'elle racontoit ſon Hiſtoire, l'eſprit & le cœur occupés d'un objet plus intéreſſant. Au bruit de ſon arrivée la Princeſſe Roſebelle, ſœur du grand Paladin, & qui étoit liée d'une étroite amitié avec Anemone, accourut pour la voir & l'embraſſer. C'étoit-là le moment fatal que l'amour avoit deſtiné pour me

ranger ſous ſes Loix. Voir la Princeſſe Roſebelle, l'admirer, l'aimer, l'adorer, ce fut pour moi une même choſe, & tout cela fut fait en un moment. Auſſi me perſuadai-je qu'il n'avoit jamais rien paru de ſi aimable ſur la terre. C'étoit un petit compoſé de perfections le plus complet qu'on puiſſe imaginer, & où l'on voyoit la jeuneſſe, la beauté, les graces, l'eſprit, l'enjoüement, la vivacité ſe diſputer l'avantage.

Pendant tout le récit de la Princeſſe Anemone, je ne pus faire autre choſe que de faire parler mes yeux, & ils furent entendus. Je crus même appercevoir auſſi dans ceux de Roſebelle quelque diſpoſition favorable ; mais dès que la belle Anemone & le Prince Zazaraph eurent achevé leur éclair-

ciſſement, & que j'eus la liberté de parler, je ne fus plus maître de mes tranſports; & oubliant toutes les Loix de la Romancie, dont le Prince m'avoit entretenu, je me jettai tout éperdu aux pieds de la charmante Roſebelle, pour lui déclarer la paſſion dont je brûlois pour elle. J'ai ſçû depuis que Roſebelle ne fut pas fâchée dans le fond de l'ame d'une ſi bruſque déclaration; mais elle ne laiſſa pas de faire toutes les petites cérémonies accoûtumées.

Pour ce qui eſt des Spectateurs, après un moment de ſurpriſe que mon action leur cauſa, ils ſe mirent tous à ſoûrire en ſe regardant les uns les autres, & comme la Princeſſe Roſebelle ne me répondoit rien, ſon frere prit la parole. Ah! Prince, me dit-il, en m'obligeant à me

relever, que vous êtes vif! Eh! que deviendra la Romancie, si l'on y souffre de pareilles vivacités? Eh! que deviendrai-je moi-même, repartis-je avec transport, si l'adorable Rosebelle n'est pas favorable à mes vœux; & si vous, Prince, qui pouvez disposer d'elle, vous refusez de me rendre heureux! Je sçais tous les égards que méritent les Loix de la Romancie & ces formalités préliminaires dont vous m'avez instruit; mais enfin, ne puis-je pas en obtenir la dispense, ou du moins les abreger? Car je sens bien que la violence de mon amour ne me permettra pas d'en soûtenir la longueur sans mourir.

Je vous ai déja dit, Prince, me répondit le Grand Paladin, que c'est une chose inoüie que depuis la fondation de la Na-

tion Romancienne aucun Héros ait été diſpenſé des formalités, & des épreuves ordonnées par les Loix ; mais il eſt vrai qu'il n'eſt pas impoſſible d'obtenir du Conſeil public que le tems en ſoit abregé. Je me flatte même d'obtenir cette grace pour vous, en conſidération des grands exemples de conſtance que la Princeſſe Anemone & moi venons de donner à la Romancie dans les rudes & longues épreuves que nous avons eſſuyées. C'eſt d'ailleurs une occaſion ſi favorable de m'acquitter envers vous du ſervice que vous m'avez rendu, & de nous unir étroitement enſemble, que je n'attends que le conſentement de la Princeſſe ma ſœur pour y travailler efficacement. A ces mots, une aimable rougeur qui couvrit le viſage de la

Princeſſe, la fit paroître encore plus belle à mes yeux. Je tremblois en attendant ſa réponſe. Mon frere, dit-elle, c'eſt à vous à diſpoſer de moi, & puiſqu'il faut l'avoüer, je ne ſerai pas fâchée que ce ſoit en faveur du Prince Fan-Férédin. Dieux! quels furent mes tranſports! Je ne me poſſedai plus. Je ne ſçais ce que je devins, je pleurai de joye, je moüillai de mes larmes la belle main de Roſebelle; je voulois parler, & je ne faiſois que bégayer; mon amour m'étouffoit, & je crois que je fis en un quart-d'heure la valeur de plus de quinze des formalités préliminaires dont j'ai parlé. Auſſi cela fut-il compté pour quelque choſe, lorſque le Grand Paladin demanda que le tems des formalités & des épreuves fût abregé pour moi. Il eut

pourtant quelque peine à l'obtenir ; mais il avoit acquis dans la Romancie un ſi grand crédit & une réputation ſi éclatante, qu'on ne put pas le refuſer. On lui accorda même la grace toute entiere, en n'exigeant de moi que trois jours pour accomplir toutes les formalités & toutes les épreuves ; après quoi on devoit me permettre de partir avec le Grand Paladin & nos Princeſſes, pour aller dans la Dondindandie achever notre union.

Ici on s'imaginera peut-être que trois jours ne purent pas me ſuffire pour faire des choſes qui fourniſſent ſouvent la matiere de pluſieurs Volumes ; mais je puis aſſûrer que j'eus encore du tems de reſte, tant il eſt vrai que nos Auteurs Romanciens ; ont un talent admi-

rable pour enfler & allonger leurs Ouvrages. Comme j'étois déja fort avancé pour les formalités, j'achevai toutes les autres dès le premier jour, & les deux jours ſuivans je fis toutes mes épreuves. Je commençai par me battre contre un Rival, & je le tuai. Cela fut fait en une heure; il eſt vrai que je reçûs une grande bleſſure, mais avec un peu de baume de Romancie, je me retrouvai ſur pied au bout d'une demie heure, & en état de me ſignaler le même jour dans un grand combat naval qui ſe donna près du port, je ne me ſouviens pas trop pourquoi. J'y fis des prodiges de valeur. Je ſautai dans un Vaiſſeau ennemi avec une intrépidité digne d'un meilleur ſort; mais n'ayant point été ſuivi, je fus pris, & déja l'on me me-

noit en captivité, tandis que les ennemis faisoient leur descente à terre, lorsque dans mon désespoir je m'avisai de mettre le feu au Vaisseau. Il fut consumé en un moment, & m'étant jetté à la mer, je fus assez heureux pour gagner la terre, & m'y défendre contre ceux des ennemis que j'y trouvai. J'en fis un horrible carnage, après quoi je retournai pour me rendre auprès de ma chere Rosebelle.

Hélas! je ne la trouvai plus : les ennemis en se retirant l'avoient enlevée avec beaucoup d'autres Captifs. Quel désespoir! il étoit déja presque nuit, je m'embarquai aussi-tôt dans une simple Chaloupe de Pêcheurs avec un petit nombre de gens déterminés, & à la faveur des ténébres, j'arrivai

ſans être reconnu juſqu'à la flotte ennemie. Je ne doutai point que ma Princeſſe ne dût être dans le Vaiſſeau Amiral, & ce Vaiſſeau ſe faiſoit remarquer entre les autres par ſes fanaux: je m'en approchai doucement. Auſſi-tôt prenant un habit de Matelot ennemi, j'y montai ſans obſtacle, & me donnant pour un homme de l'équipage, je m'informai adroitement ce qu'étoit devenuë la Princeſſe Roſebelle. Je ſçus qu'elle étoit dans une chambre où le Capitaine venoit de la laiſſer en proye à ſes mortelles douleurs. J'y entrai, & je me fis reconnoître à elle en lui faiſant ſigne en même tems de me ſuivre ſur le pont, ſous prétexte de prendre l'air un moment. Elle me ſuivit, & à peine y fut-elle, que la prenant entre mes bras, je

me précipitai avec elle dans la Mer.

Ici on va croire que nous devions périr l'un & l'autre; point du tout: je profitai d'un ſtratagême admirable que j'avois appris dans Cleveland. J'avois ordonné à mes gens de tenir dans la Mer le long du Vaiſſeau un grand filet bien tendu, & de le tirer à eux dès qu'ils m'entendroient tomber. Je fus obéï à point nommé: à peine fûmes-nous deux minutes dans l'eau. Mes gens nous retirerent Roſebelle & moi, & nous en fûmes quittes pour rendre un peu d'eau ſallée que nous avions bûë. Cependant notre chute avoit été entenduë dans le Vaiſſeau; mais on ne put pas s'imaginer ce que c'étoit, ou du moins on ne le ſçut que lorſque nous étions déja bien éloignés.

Nous n'arrivâmes au port qu'à la pointe du jour, & je me flattois d'y être reçû avec des acclamations publiques ; mais quel fut mon étonnement, lorsque je me vis chargé de chaînes & conduit en prison. J'étois accusé d'intelligence avec les ennemis, & le fondement de cette accusation étoit la hardiesse avec laquelle j'avois sauté dans un de leurs Vaisseaux, & je m'étois mêlé parmi eux sans recevoir aucune blessure ; & c'est, ajoûtoit-on, pour prix de sa trahison qu'on lui a rendu la Princesse Rosebelle. Si j'avois eu le tems de m'abandonner aux regrets & aux douleurs, il s'en présentoit là une belle occasion; mais je n'avois pas de momens à perdre; je me dépêchai d'accomplir en abregé tout le cérémoniel douloureux qui

convient en ces occaſions, & à peine arrivé à la priſon, les Juges mieux informés me rendirent la liberté en me comblant même d'éloges & de remercimens.

Il me reſtoit encore près d'un jour entier, & par conſéquent la moitié de l'ouvrage à faire. Je n'en eus que trop. Il ſe fit un magnifique tournois auquel je fus invité. J'étois bien ſûr d'y remporter le prix, conformément aux Loix de la Romancie, & je n'y manquai pas. C'étoit un bracelet fort riche que le vainqueur devoit donner ſuivant la régle à la Dame de ſes penſées. Or comme les Princeſſes avoient jugé à propos ce jour-là d'aſſiſter en maſque au tournois, je fis la plus lourde bévûë qu'on puiſſe imaginer. J'allai préſenter mon bracelet

à la Princeſſe Rigriche, que je pris pour l'objet adorable de mes vœux. Il ne faut pas demander ſi la Princeſſe Rigriche fut ſatisfaite de mon préſent. Elle en devint toute fiere, elle ſe redreſſa, ſe rengorgea, & fit toutes les petites façons les plus agréables qu'elle put inventer ſur le champ. Après quoi ſe démaſquant ſuivant l'uſage, elle me fit voir un viſage ſi laid, que croyant bonnement qu'elle avoit deux maſques, j'attendois qu'elle ôtât le ſecond, & j'allois même l'en prier, lorſque je reconnus ma mépriſe par un bruit qui ſe fit aſſez près de moi.

La Princeſſe Roſebelle étoit tombée évanoüie, & on la remportoit chez elle ſans connoiſſance & ſans ſentiment. Cruelle ſituation ! Je prévis toutes les ſuites de cette funeſte avanture.

Que va penſer, diſois-je, ma chere Roſebelle! Hélas! je ne vois que trop ce qu'elle a déja penſé. Que dira ſon frere? Que vais-je devenir? Toutes ces réfléxions que je fis dans un moment me ſaiſirent ſi vivement, que je tombai à mon tour ſans connoiſſance, accablé de ma douleur. On s'empreſſa de me ſecourir, & comme le tems étoit précieux, je repris bientôt mes ſens: j'ouvris les yeux, & que vis-je? La Princeſſe Rigriche qui me tenoit entre ſes bras, m'appellant, mon cher Prince, avec l'action d'une perſonne qui s'intéreſſoit vivement à ma conſervation, & qui me regardoit ſans doute comme ſon amant. J'avoüë que j'en frémis; & dans toutes mes épreuves, je crois que c'eſt le moment où j'ai le plus ſouffert. Je la quit-

tai brusquement pour courir chez la Princesse Rosebelle. Nouvelle avanture.

Le Grand Paladin Zazaraph vient au-devant de moi, & prétend que je dois lui faire raison du mépris que j'ai marqué pour sa sœur. Moi du mépris pour la Princesse Rosebelle! lui dis-je, tout transporté. Ah! je l'adore. Les Dieux sont témoins . . . . . mais j'eus beau dire; l'affaire, disoit-il, avoit éclaté, l'affront étoit trop sensible. En un mot, il avoit déja tiré l'épée, & il menaçoit de me deshonorer si je ne me mettois en défense. Que faire? Une de ces ressources singulieres qui ne se trouvent que dans la Romancie, me tira d'embarras. Il étoit défendu par les Loix aux Princes de vuider leurs querelles un jour solemnel de Tournois.

Les

Les Magiſtrats nous envoyerent ordonner, ſous peine de dégradation, de remettre notre combat à un autre jour. C'étoit tout ce que je ſouhaitois, dans l'eſpérance que j'avois de déſabuſer Roſebelle, & d'en obtenir le pardon de ma mépriſe. En effet, l'étant allé trouver, je me juſtifiai ſi-bien, & je le fis avec toutes les marques d'une paſſion ſi tendre & ſi véritable, que je m'apperçus qu'elle étoit bien aiſe de me trouver innocent. La réconciliation fut bien-tôt faite. Le Grand Paladin y entra pour ſa part, & je croyois toutes mes épreuves achevées, lorſque la Princeſſe Rigriche vint y ajoûter une ſcêne fort embarraſſante.

C'étoit une groſſe petite perſonne auſſi vive qu'on en ait jamais vû. J'étois ſans doute

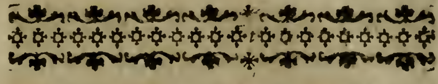
le premier amant qui eût rendu hommage à ſes attraits, & peut-être n'eſpéroit-elle pas en trouver un ſecond. Elle ſaiſiſſoit, comme on dit, l'occaſion aux cheveux. Quoiqu'il en ſoit, la colere & la jalouſie peintes dans les yeux, & outrée de la façon dont je l'avois quittée pour courir chez la Princeſſe Roſebelle, elle vint elle-même m'y chercher, comme une conquête qui lui appartenoit, ou comme un eſclave échappé de ſa chaîne. Elle débuta par des reproches fort vifs, auxquels je ne ſçus que répondre. Ses reproches s'attendrirent inſenſiblement, juſqu'à m'appeller petit volage, & à me faire eſpérer un pardon facile ; augmentation d'embarras de ma part, & tout ce que je pus faire, fut de marmoter entre mes dents un

mauvais compliment qu'elle n'entendit pas. Cependant Rosebelle soûrioit d'un air malin, & le Prince Zazaraph gardoit moins de mesures. Rigriche s'en apperçut, & voyant que je ne marquois de mon côté aucune disposition à réparer ma faute, elle fit bien-tôt succeder aux douceurs des injures si atroces, que je n'eus d'autre parti à prendre que de lui céder la place. Elle se retira à son tour, le cœur gonflé de dépit; & comme je n'y sçavois point de remede, nous oubliâmes sans peine cette scene comique, pour nous disposer à partir tous ensemble le lendemain.

Je témoignai sur cela quelque inquiétude, parce que je n'avois point d'équippage; mais le Prince m'assura que je ne devois pas m'en mettre en peine,

parce que c'étoit l'uſage de la Romancie, de fournir gratuitement aux Princes qui y avoient habité, tout ce qui leur étoit néceſſaire en ces occaſions, & que j'aurois lieu d'être ſatisfait. En effet, nous étant levés le lendemain avec l'Aurore, nous trouvâmes des équipages tout prêts, & tels que la Romancie ſeule en peut fournir.





CONCLUSION

& Cataſtrophe lamentable.

O QUE les choſes humaines ſont ſujetes à d'étranges viciſſitudes ! Nous étions le Grand Paladin & moi deux grands Princes, fameux Héros, montés ſur deux ſuberbes Palefrois. Des brides d'or, des ſelles & des houſſes ornées de perles & de diamans relevoient la magnificence de notre train. Les harnois de notre équipage n'étoient guéres moins riches. L'or, l'argent & les pierreries y brilloient de toutes parts, & répondoient à la richeſſe de nos Livrées. Tous nos Officiers ſe faiſoient ſur tout remarquer par leur bonne mine, & ſe feroient mê-

me fait admirer, si l'avantage que nous donnoit notre air noble & gracieux n'avoit attiré sur nous tous les regards. Nous marchions ensemble aux deux côtés d'une magnifique Calêche, dont la richesse effaçoit tout ce qu'on peut imginer de plus beau. Quatre colonnes d'or autour desquelles on voyoit ramper une vigne d'émeraude, dont les grappes étoient de rubis & de saphirs, soutenoient l'impériale, & l'impériale elle-même étoit si belle, qu'elle faisoit honte au firmament. Dans le fond d'un si beau Char brilloient nos deux Princesses pour le moins autant que deux des plus beaux Astres du Ciel; l'éclat de leur beauté relevé par un air de satisfaction qui animoit leurs beaux yeux, éblouïssoit tout le monde. On n'avoit jamais vû en

hommes& en femmes un aſſemblage ſi complet de perfections, grandes & petites. Les acclamations des Peuples nous acompagnoient par tout. Nous trouvions tous les chemins ſemés de fleurs, l'air parfumé d'odeurs exquiſes, & de diſtance en diſtance des Chœurs de Muſique qui chantoient nos exploits & la beauté de nos Princeſſes. Enfin après avoir déja fait un chemin aſſez conſidérable, je me croyois ſur le point d'arriver au terme, lorſqu'un inſtant fatal me ravit un ſi parfait bonheur ; mais pour bien entendre ce cruel événement, il faut reprendre la choſe de plus haut, & prévenir les Lecteurs que je vais changer de ton.

Il y a dans le fond du Languedoc un Gentilhomme nommé M. de la Broſſe, qui re-

tiré dans ſa Terre, joint aux amuſemens de la Campagne celui de la lecture qu'il aime paſſionnément. Quoiqu'il ſçache préférer les bons Livres aux mauvais, il ne laiſſe pas de lire quelquefois des Romans, moins par l'eſtime qu'il en fait, que parce qu'il aime à lire tous les Livres. Ce Gentilhomme a une ſœur qui vient d'épouſer un autre Gentilhomme du voiſinage appellé M. des Mottes; & pour faire une double alliance, M. de la Broſſe a épouſé en même tems la ſœur de M. des Mottes. Tandis que ce double mariage ſe négocioit, & lorſqu'il étoit déja à la veille de le conclure, M. de la Broſſe ayant la tête remplie d'une longue ſuite de Romans qu'il avoit lûs récemment, rêva dans un long & profond ſommeil toute l'Hiſtoire qu'on vient de lire. Après

s'être métamorphosé en Prince Fan-Férédin, il fit de M. des Mottes un Grand Paladin Zazaraph. Il changea sa sœur en Princesse Anemone, sa maîtresse en Princesse Rosebelle, & composa tout le beau tissu d'avantures qu'il vient de raconter. Or ce Gehtilhomme, ci-devant Prince Fan-Férédin; c'est moi-même ne vous en déplaise, & jugez parconséquent quel fut mon étonnement à mon réveil de me retrouver M. de la Brosse. Je demeurai si frappé de la perte que j'avois faite, que pendant toute la journée je ne pus parler d'autre chose; & M. des Mottes m'étant venu voir le matin: Ah Prince Zazaraph, lui dis-je, que nous avons perdu tous deux! Comment se porte la Princesse Rosebelle? Avez vous vû la Princesse Anemone?

Que dites vous de la folie de Rigriche ? O les beaux diamans ! Que j'ai de regret à ce bracelet ! Arriverons nous bientôt dans la Dondindandie ? Il eſt aiſé de penſer que de tels propos étonnerent étrangement M. des Mottes , & je vis le moment qu'il alloit croire que la tête m'avoit tourné, lorſqu'un grand éclat de rire que je fis le raſſura. Il ſe mit à rire lui-même en me demandant l'explication de ce que je venois de lui dire. Non , lui répondis-je , c'eſt une longue Hiſtoire que je ne veux raconter que devant un Auditoire complet. Nous devons dîner aujourd'hui tous enſemble ; après le dîner je vous régalerai du récit de mes avantures , & même des vôtres que vous ignorez. Je tins parole , & mon Hiſtoire ou mon Son-

ge leur fit à tous un ſi grand plaiſir, que depuis ce tems-là, pour conſerver du moins quelques débris de notre ancienne fortune, nous nous appellons encore ſouvent en plaiſantant les Princes Fan-Férédin & Zazaraph, & les Princeſſes Anemone & Roſebelle. On a de plus exigé de moi que je mîſſe mon Hiſtoire par écrit. Ami Lecteur vous venez de la lire. Je ſouhaite qu'elle vous ait fait plaiſir.

FIN.